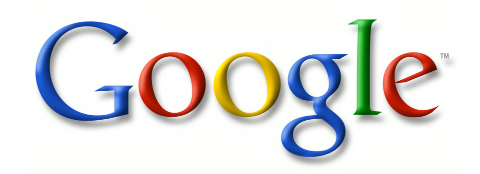
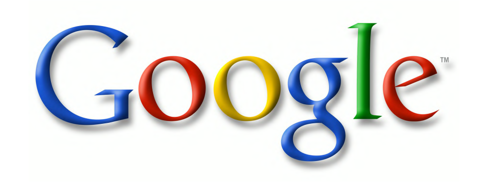
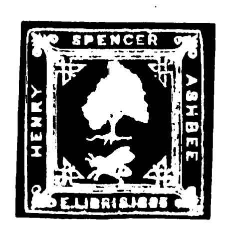
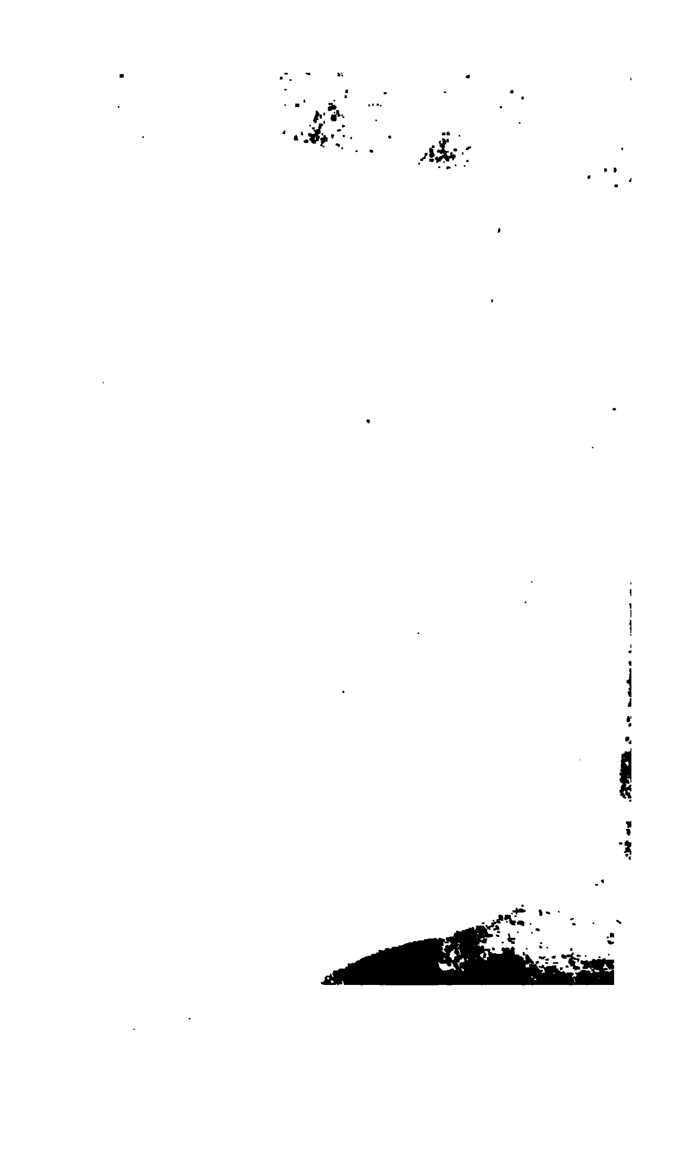









SPENCER
HENRY
ASHBEE



[redacted]

ŒUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME HUITIE'ME.



A PARIS,
Chez la Veuve BROCAS & OSMONT, rue Saint-Jacques, au Chef Saint Jean.

M. DCC. XLIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

'ES PIECES CONTENUES
en ce huitiéme tome.



F. Boucher del. Et

COMTESSE DESCAR

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, fils de la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

LE VICOMTE, amant de Julie.

JULIE, amante du Vicomte.

MONSIEUR TIBAUDIER, conſeiller, amant de la Comteſſe.

MONSIEUR HARPIN, receveur des tailles, autre amant de la Comteſſe.

MONSIEUR BOBINET, précepteur de M. le Comte.

ANDRÉE, ſuivante de la Comteſſe.

JEANNOT, valet de M. Tibaudier.

CRIQUET, valet de la Comteſſe.

La ſcène eſt à Angoulême.



LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE VICOMTE.



LE VICOMTE.

HE quoi, Madame, vous êtes déjà ici?

JULIE.

Oui. Vous en devriez rougir de honte, Cléante; & il n'est guére honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous.

LE VICOMTE.

Je serois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde, & j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la Cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter; & c'est-là, comme vous savez, le fléau des petites villes, que ces grands nouvellistes qui cherchent par-tout où répandre les contes qu'ils ramas-

fent. Celui-ci m'a montré d'abord deux f
papier, pleines jufque aux bords d'un gra
de balivernes, qui viennent, m'a-t-il dit,
droit le plus fûr du monde. Enfuite, com
chofe fort curieufe, il m'a fait avec grand
une fatigante lecture de toutes les méchan
fanteries de la gazette de Hollande, dont
les intérêts. Il tient que la France eft battue
par la plume de cet écrivain, & qu'il ne fa
bel efprit pour défaire toutes nos troupes,
s'eft jetté à corps perdu dans le raifonneme
niftére, dont il remarque tous les défauts
j'ai crû qu'il ne fortiroit point. A l'entend
il fait les fecrets du cabinet, mieux que ce
font. La politique de l'état lui laiffe voir
deffeins; & elle ne fait pas un pas, dont il n
les intentions. Il nous apprend les refforts
tout ce qui fe fait, nous découvre les vûes
dence de nos voifins, & remue, à fa fanta
tes les affaires de l'Europe. Ses intelligen
s'étendent jufqu'en Afrique, & en Afie; &
formé de tout ce qui s'agite dans le confeil
du Prête-Jean, & du grand Mogol.

JULIE.

Vous parez votre excufe du mieux que v
vez, afin de la rendre agréable, & faire q
plus aifément reçûe.

LE VICOMTE.

C'eft là, belle Julie, la véritable caufe d
tardement; & fi je voulois y donner une e
lante, je n'aurois qu'à vous dire que le re
que vous voulez prendre peut autorifer l
dont vous me querellez; que m'engager à
mant de la maîtreffe du logis, c'eft me mett
de craindre de me trouver ici le premier;
feinte où je me force n'étant que pour vo
j'ai lieu de ne vouloir en fouffrir la contr
devant les yeux qui s'en divertiffent; que

[t]ête à tête avec cette Comtesse ridicule dont vous [v]'embarrassez ; &, en un mot, que, ne venant ici [q]ue pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'at[t]endre que vous y soyiez.

JULIE.

Nous savons bien que vous ne manquerez jamais [d']esprit pour donner de belles couleurs aux fautes [q]ue vous pouvez faire. Cependant, si vous étiez [v]enu une demie heure plustôt, nous aurions profité [d]e tous ces momens, car j'ai trouvé en arrivant que [l]a Comtesse étoit sortie ; & je ne doute point qu'elle [n]e soit allée par la ville se faire honneur de la comé[d]ie que vous me donnez sous son nom.

LE VICOMTE.

Mais tout de bon, Madame, quand voulez-vous [m]ettre fin à cette contrainte, & me faire moins ache[t]er le bonheur de vous voir ?

JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord, ce que je [n']ose espérer. Vous savez, comme moi, que les dé[m]êlés de nos deux familles ne nous permettent point [d]e nous voir autre part ; & que mes freres, non plus [q]ue votre pere, ne sont pas assez raisonnables pour [s]ouffrir notre attachement.

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouïr du rendez-vous [q]ue leur inimitié nous laisse, & me contraindre à [p]erdre, en une sotte feinte, les momens que j'ai près [d]e vous ?

JULIE.

[P]our mieux cacher notre amour ; & puis, à vous [di]re la vérité, cette feinte dont vous parlez, m'est [u]ne comédie fort agréable ; & je ne sais si celle que [vo]us nous donnez aujourd'hui me divertira davan[ta]ge. Notre Comtesse d'Escarbagnas, avec son per[pé]tuel entêtement de qualité, est un aussi bon per[so]nnage qu'on en puisse mettre sur le théatre. Le pe[tit] voyage qu'elle a fait à Paris, la raméne dans

Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la Cour a donné à ſon ridicule de nouveaux agrémens ; & ſa ſottiſe tous les jours ne fait que croître & embellir.

LE VICOMTE.

Oui ; mais vous ne conſidérez pas que le jeu qui vous divertit, tient mon cœur au ſupplice, & qu'on n'eſt point capable de ſe jouer long-temps, lorſqu'on a dans l'eſprit une paſſion auſſi ſérieuſe que celle que je ſens pour vous. Il eſt cruel, belle Julie, que cet amuſement dérobe à mon amour un temps qu'il voudroit employer à vous expliquer ſon ardeur ; &, cette nuit, j'ai fait là-deſſus quelques vers que je ne puis m'empêcher de vous réciter, ſans que vous me le demandiez, tant la demangeaiſon de dire ſes ouvrages eſt un vice attaché à la qualité de poëte.

C'eſt trop long-temps, Iris, me mettre à la torture.

Iris, comme vous le voyez, eſt miſe là pour Julie.

C'eſt trop long-temps, Iris, me mettre à la torture ;
Et, ſi je ſuis vos loix, je les blâme tout bas
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne reſſens pas.

Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rens les armes,
Veuillent ſe divertir de mes triſtes ſoupirs ?
Et n'eſt-ce pas aſſez de ſouffrir pour vos charmes,
Sans me faire ſouffrir encor pour vos plaiſirs ?

C'en eſt trop à la fois que ce double martyre ;
Et ce qu'il me faut taire, & ce qu'il me faut dire,
Exerce ſur mon cœur pareille cruauté.

L'amour le met en feu, la contrainte le tue ;

Et, si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs & de la feinte & de la vérité.

JULIE.

Je vois que vous vous faites-là bien plus mal traité que vous n'êtes ; mais c'est une licence que prennent Messieurs les poëtes, de mentir de gaieté de cœur, & de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, & je dois en demeurer là. Il est permis d'être par fois assez fou pour faire des vers; mais non pour vouloir qu'ils soient vûs.

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie, on sait dans le monde que vous avez de l'esprit ; & je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu ! Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue ; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit. Il y a là-dedans un certain ridicule qu'il est facile d'attraper, & nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu ! Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela, que vous mourez d'envie de me les donner ; & je vous embarrasserois, si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame ? Vous vous moquez, & je ne suis pas si poëte que vous pourriez croire pour. . . Mais voici votre Madame la Comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver ; &

vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, & CRIQUET *dans le fond du théatre.*

LA COMTESSE.

AH ! Mon Dieu ! Madame, vous voilà toute seule ? Quelle pitié est-ce-là ? Toute seule ! Il me semble que mes gens m'avoient dit, que le Vicomte étoit ici.

JULIE.

Il est vrai qu'il y est venu ; mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas, pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment ! Il vous a vûe ?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit ?

JULIE.

Non, Madame ; & il a voulu témoigner par là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraiment, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment, rendent ce qu'ils doivent au sexe ; & je ne suis point de l'humeur de ces femmes injustes, qui s'applaudissent des incivilités que leurs amans font aux autres belles.

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous soyiez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate

dans toutes ses actions, & l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, & je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse & de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire, on ne puisse garder de l'honnêteté & de la complaisance (*appercevant Criquet.*) pour les autres. Que faites-vous donc là, laquais? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir en province un laquais qui sache son monde. A qui est-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là dehors, petit fripon?

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E.

LA COMTESSE *à Andrée.*

Fille, approchez.

ANDRE'E.

Que vous plaît-il, Madame?

LA COMTESSE.

Otez-moi mes coëffes. Doucement donc, maladroite, comme vous me saboulez la tête avec vos mains pesantes.

ANDRE'E.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, & vous me l'avez déboëtée. Tenez encore ce manchon, ne laissez point traîner tout cela, & portez-le dans ma garderobe.

Hé bien, où va-t-elle, où va-t-elle, que veut-elle faire, cet oiſon bridé ?

ANDRE'E.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garderobes.

LA COMTESSE.

(*à Julie.*)

Ah ! Mon Dieu ! L'impertinente ! Je vous demande (*à Andrée.*) pardon, Madame. Je vous ai dit ma garderobe, groſſe bête, c'eſt-à-dire, où ſont mes habits.

ANDRE'E.

Eſt-ce, Madame, qu'à la Cour une armoire s'appelle une garderobe ?

LA COMTESSE.

Oui, butorde ; on appelle ainſi le lieu où l'on met les habits.

ANDRE'E.

Je m'en reſſouviendrai, Madame, auſſi bien que de votre grenier, qu'il faut appeller gardemeuble.

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

QUelle peine il faut prendre pour inſtruire ces animaux là ?

JULIE.

Je les trouve bienheureux, Madame, d'être ſous votre diſcipline.

LA COMTESSE.

C'eſt une fille de ma mere nourrice que j'ai miſe à la chambre, & elle eſt toute neuve encore.

JULIE.

Cela eſt d'une belle ame, Madame ; & il eſt glorieux de faire ainſi des créatures.

LA COMTESSE.

Allons, des siéges. Holà, laquais, laquais, laquais. En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un laquais pour donner des siéges. Filles, laquais, laquais, laquais, filles, quelqu'un. Je pense que tous mes gens sont morts, & que nous serons contraintes de nous donner des siéges nous-mêmes.

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E.

ANDRE'E.

QUe voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égosiller avec vous autres.

ANDRE'E.

J'enfermois votre manchon & vos coëffes dans votre armoi.... dis-je dans votre garderobe.

LA COMTESSE.

Appellez-moi ce petit fripon de laquais.

ANDRE'E.

Holà, Criquet.

LA COMTESSE.

Laissez-là votre Criquet, bouviére; & appellez, laquais.

ANDRE'E.

Laquais donc, & non pas Criquet, venez parler à Madame. Je pense qu'il est sourd. Criq... Laquais, laquais.

SCENE VI.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET.

PLait-il ?

LA COMTESSE.

Où etiez-vous donc, petit coquin ?

CRIQUET.

Dans la rue, Madame.

LA COMTESSE.

Et pourquoi dans la rue ?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous étes un petit impertinent, mon ami, & vous devez ſavoir que là-dehors, en termes de perſonnes de qualité, veut dire, l'antichambre. Andrée, ayez ſoin tantôt de faire donner le fouet à ce petit fripon-là, par mon écuyer ; c'eſt un petit incorrigible.

ANDRE'E.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Madame, que votre écuyer ? Eſt-ce maître Charles, que vous appellez comme cela ?

LA COMTESSE.

Taiſez-vous, ſotte que vous étes, vous ne ſauriez ouvrir la bouche, que vous ne diſiez une impertinence. (*à Criquet.*) Des ſiéges. (*à Andrée.*) Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent, il ſe fait déja tard. Qu'eſt-ce que c'eſt donc, que vous me regardez toute effarée ?

ANDRE'E.

Madame. . . .

LA COMTESSE.

Hé bien, Madame. Qu'y a-t-il ?

ANDRE'E.

C'eſt que....

LA COMTESSE.

Quoi ?

ANDRE'E.

C'eſt que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment ? Vous n'en avez point ?

ANDRE'E.

Non, Madame, ſi ce n'eſt des bougies de ſuif.

LA COMTESSE.

La bouviére ! Et où eſt donc la cire que je fis acheter ces jours paſſés ?

ANDRE'E.

Je n'en ai point vû depuis que je ſuis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de-là, inſolente. Je vous renvoyerai chez vos parens. Apportez-moi un verre d'eau.

SCENE VII.

LA COMTESSE & JULIE *faiſant des cérémonies pour s'aſſeoir.*

LA COMTESSE.

MAdame.

JULIE.

Madame.

LA COMTESSE.

Ah ! Madame.

JULIE.

Ah ! Madame.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! Madame !

JULIE.

Mon Dieu ! Madame !

LA COMTESSE.

Oh ! Madame.

JULIE.

Oh ! Madame.

LA COMTESSE.

Hé ! Madame.

JULIE.

Hé ! Madame.

LA COMTESSE.

Hé ! Allons donc, Madame.

JULIE.

Hé ! Allons donc, Madame.

LA COMTESSE.

Je ſuis chez moi, Madame. Nous ſommes demeuré d'accord de cela. Me prenez-vous pour une provin ciale, Madame ?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E *apportant un verre d'eau*, CRIQUET.

LA COMTESSE *à Andrée.*

ALlez, impertinente, je bois avec une ſoucoupe Je vous dis que vous m'alliez querir une ſou coupe pour boire.

ANDRE'E.

Criquet, qu'eſt-ce que c'eſt qu'une ſoucoupe ?

CRIQUET.

Une ſoucoupe ?

ANDRE'E.

Oui.

CRIQUET.

Je ne fais.

L'A COMTESSE *à Andrée.*

Vous ne grouillez pas ?

ANDRE'E.

Nous ne favons pas tous deux, Madame, ce que c'eft qu'une foucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'eft une affiette, fur laquelle on met le verre.

SCENE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

VIve Paris pour être bien fervie, on vous entend-là au moindre coup d'œil.

SCENE X.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRE'E *apportant un verre d'eau avec une affiette deffus,* CRIQUET.

LA COMTESSE.

HE bien ! Vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'eft deffous qu'il faut mettre l'affiette.

ANDRE'E.

Cela eft bien aifé. (*Andrée caffe le verre en le pofant fur l'affiette.*)

LA COMTESSE.

Hé bien, ne voilà pas l'étourdie? En vérité, vous me payerez mon verre.

ANDRE'E.

Hé bien, oui, Madame, je le payerai.

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal-adroite, cette bouviére, cette butorde, cette . . . .

ANDRE'E *s'en allant.*

Dame! Madame, si je le paye, je ne veux point être querellée.

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux.

SCENE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

EN vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites villes, on n'y sait point du tout son monde; & je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer, par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre! Ils n'ont point fait de voyage à Paris?

LA COMTESSE.

Ils ne laisseroient pas de l'apprendre s'ils vouloient écouter les personnes; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, & vû toute la Cour.

JULIE.

Les sottes gens que voilà!

LA COMTESSE.

Ils sont insupportables, avec les impertinentes éga-

lités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la ſubordination dans les choſes ; & ce qui me met hors de moi, c'eſt qu'un gentilhomme de ville de deux jours, ou de deux cens ans, aura l'effronterie de dire qu'il eſt auſſi bien gentilhomme que feu Monſieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, & qui prenoit la qualité de Comte dans tous les contrats qu'il paſſoit.

JULIE.

On ſait bien mieux vivre à Paris dans ces hôtels dont la mémoire doit être ſi chére. Cet hôtel de Mouhy, Madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà !

LA COMTESSE.

Il eſt vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux là, à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les reſpects qu'on ſauroit ſouhaiter. On ne s'en léve pas, ſi l'on veut, de deſſus ſon ſiége ; &, lorſque l'on veut voir la revûe, ou le grand ballet de Pſiché, on eſt ſervi à point nommé.

JULIE.

Je penſe, Madame, que durant votre ſéjour à Paris, vous avez bien fait des conquêtes de qualité.

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la Cour, n'a pas manqué de venir à ma porte, & de m'en conter ; & je garde dans ma caſſette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propoſitions j'ai refuſées ; il n'eſt pas néceſſaire de vous dire leurs noms, on ſait ce qu'on veut dire par les galans de la Cour.

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pû redeſcendre à un Monſieur Tibaudier le conſeiller, & à Monſieur Harpin le receveur des tailles. La chûte eſt grande, je

vous l'avoue ; car pour Monſieur votre Vicomte, quoique Vicomte de province, c'eſt toujours un Vicomte, & il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait ; mais un conſeiller & un receveur ſont des amans un peu bien minces, pour une grande Comteſſe comme vous.

LA COMTESSE.

Ce ſont gens qu'on ménage dans les provinces pour le beſoin qu'on en peut avoir ; ils ſervent au moins à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de ſoupirans. Il eſt bon, Madame, de ne pas laiſſer un amant ſeul maître du terrain, de peur que, faute de rivaux, ſon amour ne s'endorme ſur trop de confiance.

JULIE.

Je vous avoue, Madame, qu'il y a merveilleuſement à profiter de tout ce que vous dites ; c'eſt une école que votre converſation, & j'y viens tous les jours apprendre quelque-choſe.

SCENE XII.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

CRIQUET *à la Comteſſe.*

VOilà Jeannot de Monſieur le Conſeiller qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien, petit coquin, voilà encore une de vos âneries. Un laquais qui ſauroit vivre, auroit été parler tout bas à la Demoiſelle ſuivante, qui ſeroit venue dire doucement à l'oreille de ſa maîtreſſe : Madame, voilà le laquais de Monſieur un tel, qui demande à vous dire un mot ; à quoi la maîtreſſe auroit répondu, faites-le entrer.

SCENE XIII.

.A COMTESSE, JULIE, ANDRE'E, CRIQUET, JEANNOT.

CRIQUET.

ENtrez, Jeannot.

LA COMTESSE.

(*à Jeannot.*)

utre lourderie. Qu'y a-t-il, laquais ? Que portes-.-là ?

JEANNOT.

'eſt Monſieur le Conſeiller, Madame, qui vous ›uhaite le bon jour ; & auparavant que de venir, ›us envoie des poires de ſon jardin, avec ce petit ot d'écrit.

LA COMTESSE.

:'eſt du bon chrétien, qui eſt fort beau. Andrée, ıites porter cela à l'office.

SCENE XIV.

.A COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LACOMTESSE *donnant de l'argent à Jeannot.*

TIen, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

)h ! Non, Madame.

LA COMTESSE.

Tien, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, Madame, de ri
dre de vous.

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame.

CRIQUET.

Hé, prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez p
me le baillerez.

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET *à Jeannot qui s'en va*

Donne-moi donc cela.

JEANNOT.

Oui? Quelque ſot!

CRIQUET.

C'eſt moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT.

Je l'aurois bien pris ſans toi.

LA COMTESSE.

Ce qui me plaît de ce Monſieur Tibaudier, c
fait vivre avec les perſonnes de ma qualité,
eſt fort reſpectueux.

SCENE XV.

LE VICOMTE, LA COMTE JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE.

MAdame, je viens vous avertir que la
ſera bien-tôt prête; & que, dans u
d'heure, nous pouvons paſſer dans la ſalle.

LA COM

LA COMTESSE.

(*à Criquet.*)

t point de cohue au moins. Que l'on dise
isse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE.

, Madame, je vous déclare que je renonce
lie, & je n'y saurois prendre de plaisir,
compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-
ous voulez vous bien divertir, qu'on dise
s de laisser entrer toute la ville.

LA COMTESSE.

(*au Vicomte, après qu'il s'est assis.*)
un siége. Vous voilà venu à propos pour
n petit sacrifice que je veux bien vous
nez, c'est un billet de Monsieur Ti-
qui m'envoie des poires. Je vous donne
de le lire tout haut ; je ne l'ai point en-

COMTE *après avoir lû tout bas le billet.*
oillet du beau style, Madame, & qui mé-
écouté.

me, je n'aurois pas pû vous faire le présent
e vous envoie, si je ne recueillois pas plus
mon jardin, que j'en recueille de mon amour.

LA COMTESSE.

; marque clairement qu'il ne se passe rien
s.

LE VICOMTE.

ne sont pas encore bien mûres, mais elles en
ieux avec la dureté de votre ame, qui, par
els dédains, ne me promet pas poires molles.
n, Madame, que sans m'engager dans une
n de vos perfections & charmes, qui me jette-
n progrès à l'infini, je conclue ce mot, en
t considérer que je suis d'un aussi franc chré-
poires que je vous envoie, puisque je rens le
e mal ; c'est-à-dire, Madame, pour m'ex-
s intelligiblement, puisque je vous présente

des poires de bon chrétien, pour des poires d'angoiſſe que vos cruautés me font avaler tous les jours.

TIBAUDIER, votre eſclave indigne.

Voilà, Madame, un billet à garder.

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'eſt pas de l'académie; mais j'y remarque un certain reſpect qui me plaît beaucoup.

JULIE.

Vous avez raiſon, Madame; &, Monſieur le Vicomte dût-il s'en offenſer, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

SCENE XVI.

M. TIBAUDIER, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LA COMTESSE.

APprochez, Monſieur Tibaudier, ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçû, auſſi-bien que vos poires; & voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. TIBAUDIER.

Je lui ſuis bien obligé, Madame; &, ſi elle a jamais quelque procès en notre ſiége, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de ſe rendre auprès de vos beautés l'avocat de ma flamme.

JULIE.

Vous n'avez pas beſoin d'avocat, Monſieur, & votre cauſe eſt juſte.

M. TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a beſoin d'aide; & j'ai ſujet d'appréhender de me voir ſupplanté par

tel rival, & que Madame ne ſoit circonvenue la qualité de Vicomte.

LE VICOMTE.

ſpérois quelque choſe, Monſieur Tibaudier, avant tre billet ; mais il me fait craindre pour mon .our.

M. TIBAUDIER.

ici encore, Madame, deux petits verſets ou plets que j'ai compoſés à votre honneur & ire.

LE VICOMTE.

! Je ne penſois pas que Monſieur Tibaudier fût ëte ; & voilà pour m'achever, que ces deux pe- ; verſets-là.

LA COMTESSE.

(*à Criquet.*)

veut dire deux ſtrophes. Laquais, donnez un ſiége Monſieur Tibaudier.

s à Criquet qui apporte une chaiſe.)

pliant, petit animal. Monſieur Tibaudier, met- -vous-là, & nous liſez vos ſtrophes.

M. TIBAUDIER.

Une perſonne de qualité
Ravit mon ame,
Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme ;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté.

LE VICOMTE.

ſuis perdu après cela.

LA COMTESSE.

premier vers eſt beau. Une perſonne de qualité.

JULIE.

crois qu'il eſt un peu trop long, mais on peut pren- e une licence pour dire une belle penſée.

LA COMTESSE *à M. Tibaudier.*

oyons l'autre ſtrophe.

M. TIBAUDIER.

Je ne ſais pas ſi vous doutez de mon parfait amour;
Mais je ſais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter ſa chagrine demeure,
Pour aller, par reſpect, faire au vôtre ſa cour.
Après cela pourtant, ſûre de ma tendreſſe,
Et de ma foi, dont unique eſt l'eſpéce,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être Comteſſe,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigreſſe,
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour.

LE VICOMTE.

Me voilà ſupplanté, moi, par Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Ne penſez pas vous moquer; pour des vers faits dans la province, ces vers-là ſont fort beaux.

LE VICOMTE.

Comment, Madame! Me moquer? Quoique ſon rival, je trouve ſes vers admirables, & ne les appelle pas ſeulement deux ſtrophes, comme vous; mais deux épigrammes, auſſi bonnes que toutes celles de Martial.

LA COMTESSE.

Quoi? Martial fait-il des vers? Je penſois qu'il ne fît que des gands?

M. TIBAUDIER.

Ce n'eſt pas ce Martial-là, Madame; c'eſt un auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

LE VICOMTE.

Monſieur Tibaudier a lû les auteurs, comme vous le voyez. Mais allons voir, Madame, ſi ma muſique & ma comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre dans votre eſprit les progrès des deux ſtrophes & du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le Comte ſoit de la partie; car

l est arrivé ce matin de mon château avec son pré-
epteur, que je vois là-dedans.

SCENE XVII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

LA COMTESSE.

HOlà, Monsieur Bobinet. Monsieur Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que desire Madame la Comtesse d'Escarbagnas, de son très-humble serviteur Bobinet ?

LA COMTESSE.

A quelle heure, Monsieur Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas, avec mon fils le Comte ?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le Marquis & le Commandeur ?

M. BOBINET.

Ils sont, Dieu grace, Madame, en parfaite santé.

LA COMTESSE.

Où est le Comte ?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que fait-il, Monsieur Bobinet ?

M. BOBINET.

Il compose un thême, Madame, que je viens de lui dicter sur une épître de Ciceron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, Monsieur Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait ainsi que vous le commandez.

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE *à la Comtesse.*

CE Monsieur Bobinet, Madame, a la mine fort sage; & je crois qu'il a de l'esprit.

SCENE XIX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. BOBINET, M. TIBAUDIER.

M. BOBINET.

ALlons, Monsieur le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

LA COMTESSE *montrant Julie.*

Comte, saluez Madame, faites la révérence à Monsieur le Vicomte, saluez Monsieur le Conseiller.

M. TIBAUDIER.

Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la

ace d'embraſſer Monſieur le Comte votre fils. On peut pas aimer le tronc, qu'on n'aime auſſi les anches.

LA COMTESSE.

on Dieu ! Monſieur Tibaudier, de quelle comraiſon vous ſervez-vous-là ?

JULIE.

ı vérité, Madame, Monſieur le Comte a tout-fait bon air.

LE VICOMTE.

oilà un jeune gentilhomme qui vient bien dans le onde.

JULIE.

ui diroit que Madame eût un ſi grand enfant ?

LA COMTESSE.

élas ! Quand je le fis, j'étois ſi jeune, que je me uois encore avec une poupée.

JULIE.

eſt Monſieur votre frere, & non pas Monſieur ɩtre fils.

LA COMTESSE.

onſieur Bobinet, ayez bien ſoin au moins de ſon ucation.

M. BOBINET.

adame, je n'oublierai aucune choſe pour cultiver tte jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honur de me confier la conduite ; & je tâcherai de inculquer les ſemences de la vertu.

LA COMTESSE.

onſieur Bobinet, faites-lui un peu dire quelque tite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET.

lons, Monſieur le Comte, récitez votre leçon ıer au matin.

LE COMTE.

nne viro ſoli quod convenit eſto virile, omne vi . . .

LA COMTESSE.

Fi, Monsieur Bobinet, quelles sottises est-ce vous lui apprenez-là ?

M. BOBINET.

C'est du Latin, Madame, & la premiére régle Jean Déspautére.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! Ce Jean Despautére-là est un insole & je vous prie de lui enseigner du Latin plus h nête que celui-là.

M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il achéve, la gl expliquera ce que cela veut dire.

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique assez.

SCENE XX.

LA COMTESSE, JULIE, L VICOMTE, M. TIBAUDIER, I COMTE, M. BOBINET, CRIQUE

CRIQUET.

Les comédiens envoyent dire qu'ils sont t prêts.

LA COMTESSE.

(*montrant Julie.*)

Allons nous placer. Monsieur Tibaudier, pre Madame.

(*Criquet range tous les siéges sur un des côtés du th tre, la Comtesse, Julie & le Vicomte s'asséyent ; Tibaudier s'assied aux pieds de la Comtesse.*)

LE VICOMTE.

Il est nécessaire de dire que cette comédie n'a faite que pour lier ensemble les différens morcea

: musique & de danse, dont on a voulu composer : divertissement, & que....

LA COMTESSE.

[M]on Dieu! Voyons l'affaire. On a assez d'esprit [p]our comprendre les choses.

LE VICOMTE.

[Q]u'on commence le plustôt qu'on pourra, & qu'on [e]mpêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne [tr]oubler notre divertissement.

(*Les violons commencent une ouverture.*)

SCENE XXI.

[L]A COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, MONSIEUR HARPIN, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN.

[P]arbleu, la chose est belle, & je me réjouis de voir ce que je vois.

LA COMTESSE.

[H]olà, Monsieur le receveur, que voulez-vous [do]nc dire avec l'action que vous faites? Vient-on [in]terrompre, comme cela, une comédie?

M. HARPIN.

[M]orbleu, Madame, je suis ravi de cette aventure, [&] ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, & [l'a]ssurance qu'il y a au don de votre cœur, & aux [ser]mens que vous m'avez faits de sa fidélité.

LA COMTESSE.

[M]ais vraiment! On ne vient point ainsi se jetter au [tra]vers d'une comédie, & troubler un acteur qui [pa]rle.

M. HARPIN.

Hé, têtebleu, la véritable comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; &, si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu.

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne savez ce que vous dites.

M. HARPIN.

Si fait, morbleu, je le sais bien; je le sais bien, morbleu; & ....

(*M. Bobinet épouvanté, emporte le Comte & s'enfuit; il est suivi par Criquet.*)

LA COMTESSE.

Ah, fi, Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte!

M. HARPIN.

Hé, ventrebleu, s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes juremens, ce sont vos actions; & il vaudroit bien mieux que vous jurassiez, vous, la tête, la mort & le sang, que de faire ce que vous faites avec Monsieur le Vicomte.

LE VICOMTE.

Je ne sais pas, Monsieur le receveur, de quoi vous vous plaignez; & si ....

M. HARPIN *au Vicomte.*

Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, vous faites bien de pousser votre pointe, cela est naturel, je ne le trouve point étrange; & je vous demande pardon, si j'interromps votre comédie; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé, & nous avons raison tous deux de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela; & je ne sais point les sujets de la plainte que vous pouvez avoir contre Madame la Comtesse d'Escarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point

:; & l'on vient doucement se plaindre à
e que l'on aime.

M. HARPIN.

plaindre doucement ?

LA COMTESSE.

ne vient point crier, de dessus un théa-
i se doit dire en particulier.

M. HARPIN.

moi, morbleu, tout exprès; c'est le lieu
ut, & je souhaiterois que ce fût un théa-
, pour vous dire, avec plus d'eclat, tou-
rités.

LA COMTESSE.

re un si grand vacarme pour une comédie
:ur le Vicomte me donne ? Vous voyez
eur Tibaudier, qui m'aime, en use plus
ement que vous.

M. HARPIN.

Tibaudier en use comme il lui plaît, je
de quelle façon Monsieur Tibaudier a été
, mais Monsieur Tibaudier n'est pas un
our moi; & je ne suis point d'humeur à
iolons pour faire danser les autres.

LA COMTESSE.

ment, Monsieur le receveur, vous ne
à ce que vous dites. On ne traite point
les femmes de qualité; & ceux qui vous
croiroient qu'il y a quelque chose d'é-
:e vous & moi.

M. HARPIN.

:ebleu, Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

z-vous donc dire avec votre, quittons
?

M. HARPIN.

ire que je ne trouve point étrange que
rendiez au mérite de Monsieur le Vi-
us n'êtes pas la premiére femme qui joue

dans le monde de ces ſortes de caractéres, & qui ait auprès d'elle un Monſieur le receveur, dont on lui voit trahir & la paſſion & la bourſe, pour le premier venu qui lui donnera dans la vûe. Mais ne trouvez pas étrange auſſi que je ne ſois point la dupe d'une infidélité ſi ordinaire aux coquettes du temps, & que je vienne vous aſſurer, devant bonne compagnie, que je romps commerce avec vous; & que Monſieur le receveur ne ſera plus pour vous Monſieur le donneur.

LA COMTESSE.

Cela eſt merveilleux, comme les amans emportés deviennent à la mode! On ne voit autre choſe de tous côtés. Là, là, Monſieur le receveur, quittez votre colére; & venez prendre place pour voir la comédie.

M. HARPIN.

(montrant M. Tibaudier.)

Moi, morbleu, prendre place! Cherchez vos benêts à vos piéds. Je vous laiſſe, Madame la Comteſſe, à Monſieur le Vicomte; & ce ſera à lui que j'envoyerai tantôt vos lettres. Voilà ma ſcéne faite, voilà mon rôle joué. Serviteur à la compagnie.

M. TIBAUDIER.

Monſieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici; & je vous ferai voir que je ſuis au poil & à la plume.

M. HARPIN *en ſortant.*

Tu as raiſon, Monſieur Tibaudier.

LA COMTESSE.

Pour moi, je ſuis confuſe de cette inſolence.

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, ſont comme ceux qui perdent leur procès, ils ont permiſſion de tout dire. Prêtons ſilence à la comédie.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE VICOMTE, JULIE, MONSIEUR TIBAUDIER, JEANNOT.

JEANNOT *au Vicomte.*

VOilà un billet, Monſieur, qu'on nous a dit de vous donner vite.

LE VICOMTE *liſant.*

En cas que vous ayez quelque meſure à prendre, je vous envoie promptement un avis. La querelle de vos parens, & de ceux de Julie vient d'être accommodée; & les conditions de cet accord, c'eſt le mariage de vous & d'elle. Bon ſoir.

(*à Julie.*)

Ma foi, Madame, voilà notre comédie achevée auſſi.

(*Le Vicomte, la Comteſſe, Julie, & Monſieur Tibaudier ſe lévent.*)

JULIE.

Ah! Cléante, quel bonheur! Notre amour eût-il oſé eſpérer un ſi heureux ſuccès?

LA COMTESSE.

Comment donc? Qu'eſt-ce que cela veut dire?

LE VICOMTE.

Cela veut dire, Madame, que j'épouſe Julie; &, ſi vous m'en croyez, pour rendre la comédie complette de tout point, vous épouſerez Monſieur Tibaudier, & donnerez Mademoiſelle Andrée à ſon laquais, dont il fera ſon valet de chambre.

LA COMTESSE.

Quoi! Jouer de la ſorte une perſonne de ma qualité?

LE VICOMTE.

C'eſt ſans vous offenſer, Madame; & les comédies veulent de ces ſortes de choſes.

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur Tibaudier, je vous épouſe, p faire enrager tout le monde.

M. TIBAUDIER.

Ce m'eſt bien de l'honneur, Madame.

LE VICOMTE *à la Comteſſe.*

Souffrez, Madame, qu'en enrageant, nous puiſſ voir ici le reſte du ſpectacle.

FIN.

NOMS DE CEUX QUI REPRESENTOIENT dans la Comteſſe d'Eſcarbagnas.

La Comteſſe *Mademoiſelle Marotte.* Julie, Marquiſe, *Mademoiſelle Beauval.* Cléante, Vicomte, *le Sieur la Grange.* Le petit Comte, fils de la Comteſſe, *le Sieur Gaudon.* Bobinet, *le Sieur Beauval.* M. Tibaudier, Conſeiller, *le Sieur Hubert.* M. Harpin, receveur des tailles, *le Sieur du Croiſy.* Andrée, *Mademoiſelle Bonneau.* Criquet, *le Sieur Finet.* Jeannot, *le Sieur Boulonnois.*

AVERTISSEMENT.

LE Roi s'étant proposé de donner un divertissement à Madame, à son arrivée à la Cour, choisit les plus beaux endroits des ballets qui avoient été représentés devant lui depuis quelques années, & ordonna à Moliere de composer une comédie, qui enchainât tous ces morceaux différens de musique & de danse. Moliere composa pour cette fête, la Comtesse d'Escarbagnas, comédie en prose & une pastorale; ce divertissement parut à saint Germain en Laye au mois de Décembre 1671. sous le titre de, *Ballet des Ballets*.

Ces deux piéces composoient sept actes, qui étoient précédés d'un prologue, & qui étoient suivis chacun d'un Interméde. La Comtesse d'Escorbagnas ne parut sur le théatre du Palais royal qu'en un acte, au mois de Juillet 1672. telle qu'on la joue encore aujourd'hui, & telle qu'elle est imprimée. Il y a apparence qu'elle étoit divisée d'abord en plusieurs actes. Pour ce qui est de la pastorale, il ne nous en reste que le nom des acteurs, & des comédiens qui la représentoient.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

UNE NYMPHE . . . *Mademoiselle de Brie.*
LA BERGERE en homme *Mademoiselle Moliere.*
LA BERGERE en femme *Mademoiselle Moliere.*
UN BERGER amant *le Sieur Baron.*
I. PASTRE . . . . . . *le Sieur Moliere.*
II. PASTRE . . . . . . *le Sieur la Thorilliere.*
UN TURC . . . . *le Sieur Moliere.*

Voici quel étoit l'ordre & la diftribution des actes & des Intermédes de ce divertiffement.

PROLOGUE.

Le prologue réuniffoit le premier Intermède des Amans magnifiques, avec les chants & les danfes du prologue de Pfiché. Vénus defcendue du ciel, jettoit les fondemens de toute la comédie & des divertiffemens qui devoient fuivre.

PREMIER ACTE DE LA COMEDIE.

PREMIER INTERMEDE.

La plainte qui fait le premier Intermède de Pfiché.

SECOND ACTE DE LA COMEDIE.

SECOND INTERME'DE.

Cérémonie magique de la Paftorale comique, repréfentée dans la troifiéme entrée du Ballet des Mufes.

TROISIE'ME ACTE DE LA COMEDIE.

TROISIE'ME INTERMEDE.

Combat des fuivans de l'Amour, & des fuivans de Bacchus, qui fait le quatriéme Intermède de George Dandin.



QUATRIE'ME ACTE DE LA COMEDIE.

QUATRIE'ME INTERMEDE.

Entrée d'une Egyptienne, danſante & chantante, ſuivie de douze Egyptiens danſans, tirée de la Paſtorale comique, repréſentée dans la troiſiéme entrée du Ballet des Muſes.

Entrée de Vulcain, des Cyclopes, & des Fées, qui fait le ſecond Intermède de Pſiché.

CINQUIE'ME ACTE DE LA COMEDIE.

CINQUIE'ME INTERMEDE.

Cérémonie Turque, du quatriéme acte du Bourgeois gentilhomme.

SIXIE'ME ACTE DE LA COMEDIE.

SIXIE'ME INTERMEDE.

Entrée d'Italiens, tirée du Ballet des nations, repréſenté à la ſuite du Bourgeois gentilhomme.

Entrée d'Eſpagnols, tirée du même Ballet des nations.

SEPTIE'ME & dernier ACTE DE LA COMEDIE.

SEPTIE'ME & dernier INTERMEDE.

Entrée d'Apollon, de Bacchus, de Mome, & de Mars, qui fait le dernier Intermède de Pſiché.

Fin du Ballet des Ballets.

LE MALADE IMAGINAIRE,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARGAN, malade imaginaire.

BELINE, feconde femme d'Argan.

ANGELIQUE, fille d'Argan.

LOUISON, petite fille, fœur d'Angélique.

BERALDE, frere d'Argan.

CLEANTE, amant d'Angélique.

MONSIEUR DIAFOIRUS, médecin.

THOMAS DIAFOIRUS, fils de Monfieur Diafoirus.

MONSIEUR PURGON, médecin.

MONSIEUR FLEURANT, apoticaire.

MONSIEUR BONNEFOI, notaire.

TOINETTE, fervante d'Argan.

ACTEURS DU PROLOGUE.

FLORE.

DEUX ZEPHIRS, danfans.

CLIMENE.

DAPHNE'.

TIRCIS, amant de Climéne, chef d'une troupe de bergers.

DORILAS, amant de Daphné, chef d'une troupe de bergers.

BERGERS & BERGERES de la suite de Tircis, chantans & dansans.

BERGERS & BERGERES de la suite de Dorilas, chantans & dansans.

PAN.

FAUNES, dansans.

ACTEURS DES INTERMÈDES,

DANS LE PREMIER ACTE.

POLICHINELLE.

UNE VIEILLE.

VIOLONS.

ARCHERS, chantans & dansans.

DANS LE SECOND ACTE.

UNE EGYPTIENNE, chantante.

UN EGYPTIEN, chantant.

EGYPTIENS & EGYPTIENNES, chantans & dansans.

DANS LE TROISIÈME ACTE.

TAPISSIERS, dansans.

LE PRESIDENT de la faculté de médecine.

DOCTEURS.

ARGAN, bachelier.

APOTICAIRES, avec leurs mortiers & leurs pilons.

PORTE-SERINGUES.

CHIRURGIENS.

La scéne est à Paris.



E MALADE IMAGINAIRE,

)MÉDIE-BALLET.

?rès les glorieuſes fatigues, & les exploits victorieux de notre auguſte Monarque, il eſt bien que tous ceux qui ſe mêlent d'écrire, travail-)u à ſes louanges, ou à ſon divertiſſement. C'eſt ı'ici l'on a voulu faire; & ce prologue eſt un eſ-:s louanges de ce grand Prince, qui donne en-ı la comédie du *Malade imaginaire*, dont le pro-été fait pour le délaſſer de ſes nobles travaux.

›ROLOGUE.

:héatre repréſente un lieu champêtre.

ↄENE PREMIERE.

'LORE, DEUX ZEPHIRS *danſans.*

FLORE.

QUittez, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez, Bergéres,
ourez, accourez ſous ces tendres ormeaux;
'iens vous annoncer des nouvelles bien chéres,

Et réjouïr tous ces hameaux.
Quittez, quittez vos troupeaux,
Venez, Bergers, venez, Bergéres,
Accourez, accourez ſous ces tendres ormeaux.

SCENE II.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *danſans*; CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS.

CLIMENE *à Tircis*, & DAPHNE' *à Dorilas*.

BErger, laiſſons-là tes feux,
Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS *à Climène*, & DORILAS *à Daphné*.

Mais au moins, dis-moi, cruelle,

TIRCIS.

Si d'un peu d'amitié tu payeras mes vœux.

DORILAS.

Si tu feras ſenſible à mon ardeur fidéle.

CLIMENE, & DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.

TIRCIS, & DORILAS.

Ce n'eſt qu'un mot, un mot, un ſeul mot que je veux.

TIRCIS.

Languirai-je toujours dans ma peine mortelle?

DORILAS.

Puis-je eſpérer qu'un jour tu me rendras heureux?

CLIMENE, & DAPHNE'.

Voilà Flore qui nous appelle.

SCENE III.

FLORE, DEUX ZEPHIRS *danſans*, CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS, BERGERS & BERGERES *de la ſuite de Tircis & de Dorilas, chantans & danſans.*

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergéres vont ſe placer en cadence autour de Flore.

CLIMENE.

Quelle nouvelle parmi nous,
Déeſſe, doit jetter tant de réjouïſſance?

DAPHNE'.

Nous brûlons d'apprendre de vous
Cette nouvelle d'importance.

DORILAS.

D'ardeur nous en ſoupirons tous.

CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS.

Nous en mourons d'impatience.

FLORE.

La voici; ſilence, ſilence.
Vos vœux ſont exaucés, LOUIS eſt de retour,
Il raméne en ces lieux les plaiſirs & l'amour;
Et vous voyez finir vos mortelles alarmes.
Par ſes vaſtes exploits ſon bras voit tout ſoumis,
Il quitte les armes
Faute d'ennemis.

CHOEUR.

Ah ! Quelle douce nouvelle !
Quelle eſt grande ! Qu'elle eſt belle !
Que de plaiſirs ! Que de ris ! Que de jeux !
Que de ſuccès heureux !
Et que le ciel a bien rempli nos vœux !
Ah ! Quelle douce nouvelle !
Qu'elle eſt grande ! Qu'elle eſt belle !

II. ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergéres expriment, par leurs danſes, les tranſports de leur joie.

FLORE.

DE vos flûtes bocagéres
Réveillez les plus beaux ſons ;
LOUIS offre à vos chanſons
La plus belle des matiéres.
Après cent combats
Où cueille ſon bras
Une ample victoire,
Formez, entre vous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter ſa gloire.

CHOEUR.

Formons, entre nous,
Cent combats plus doux,
Pour chanter ſa gloire.

FLORE.

Mon jeune amant, dans ce bois,
Des préſens de mon empire,
Prépare un prix à la voix
Qui ſaura le mieux nous dire
Les vertus & les exploits
Du plus auguſte des Rois.

CLIMENE.

Si Tircis a l'avantage,

DAPHNE.

DAPHNE'.
Si Dorilas eſt vainqueur,
CLIMENE.
A le chérir je m'engage.
DAPHNE'
Je me donne à ſon ardeur.
TIRCIS.
O trop chére eſpérance!
DORILAS.
O mot plein de douceur!
TIRCIS & DORILAS.
Plus beau ſujet, plus belle récompenſe.
Peuvent-ils animer un cœur?

Tandis que les violons jouent un air pour animer les deux bergers au combat, Flore, comme juge, va ſe placer au piéd d'un arbre, qui eſt au milieu du théatre, les deux troupes de bergers & de bergéres ſe placent chacune du côté de leur chef.

TIRCIS.
Quand la neige fondue enfle un torrent fameux,
Contre l'effort ſoudain de ſes flots écumeux
Il n'eſt rien d'aſſez ſolide;
Digues, châteaux, villes & bois,
Hommes, & troupeaux à la fois,
Tout céde au courant qui le guide;
Tel, & plus fier & plus rapide,
Marche LOUIS dans ſes exploits.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & les bergéres de la ſuite de Tircis, danſent autour de lui pour exprimer leurs applaudiſſemens.

DORILAS.
LE foudre menaçant qui perce avec fureur
L'affreuſe obſcurité de la nue enflammée,
Fait, d'épouvante & d'horreur,

Trembler le plus ferme cœur ;
Mais. à la tête d'une armée,
LOUIS jette plus de terreur.

IV. ENTRE'E DE BALLET

Les bergers & les bergéres de la suite de Dorilas plaudissent à ses chants en dansant autour de lui.

TIRCIS.

DEs fabuleux exploits que la Grèce a chanté
Par un brillant amas de belles vérités,
Nous voyons la gloire effacée ;
Et tous ces fameux demi-Dieux
Que vante l'histoire passée
Ne sont point à notre pensée,
Ce que LOUIS est à nos yeux.

V. ENTRE'E DE BALLET

Les bergers & les bergéres du côté de Tircis recom cent leurs danses.

DORILAS.

LOUIS fait à nos temps, par ses faits ino
Croire tous les beaux faits que nous chante l'hist
Des siécles évanouïs ;
Mais nos neveux, dans leur gloire,
N'auront rien qui fasse croire
Tous les beaux faits de LOUIS.

VI. ENTRE'E DE BALLET

Les bergers & les bergéres du côté de Dorilas recom cent aussi leurs danses.

VII. ENTRE'E DE BALLE

Les bergers & les bergéres de la suite de Tircis & de rilas, se mêlent & dansent ensemble.

SCENE IV.

FLORE, PAN, DEUX ZEPHIRS, *danſans*, CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS, FAUNES, *danſans*, BERGERS & BERGERES *chantans & danſans.*

PAN.

LAiſſez, laiſſez, Bergers, ce deſſein téméraire,
Hé, que voulez-vous faire?
Chanter ſur vos chalumeaux,
Ce qu'Apollon ſur ſa lyre,
Avec ſes chants les plus beaux,
N'entreprendroit pas de dire,
C'eſt donner trop d'eſſor au feu qui vous inſpire;
C'eſt monter vers les cieux ſur des aîles de cire,
Pour tomber dans le fond des eaux.
Pour chanter de LOUIS l'intrépide courage,
Il n'eſt point d'aſſez docte voix,
Point de mots aſſez grands pour en tracer l'image;
Le ſilence eſt le langage
Qui doit louer ſes exploits.
Conſacrez d'autres ſoins à ſa pleine victoire,
Vos louanges n'ont rien qui flatte ſes deſirs;
Laiſſez, laiſſez-là ſa gloire,
Ne ſongez qu'à ſes plaiſirs.

CHOEUR.

Laiſſons, laiſſons-là ſa gloire,
Ne ſongeons qu'à ſes plaiſirs.

FLORE *à Tircis & à Dorilas.*

Bien que pour étaler ſes vertus immortelles,
La force manque à vos eſprits,
Ne laiſſez pas tous deux de recevoir le prix.

Dans les choses grandes & belles,
Il suffit d'avoir entrepris.

VIII. ENTRE'E DE BALLET.

Les deux Zéphirs danſent avec deux couronnes de fleurs à la main, qu'ils viennent donner enſuite à Tircis & à Dorilas.

CLIMENE & DAPHNE' *donnant la main à leurs amans.*

DAns les choſes grandes & belles,
Il ſuffit d'avoir entrepris.

TIRCIS & DORILAS.

Ah! Que d'un doux ſuccès notre audace eſt ſuivie!

FLORE & PAN.

Ce qu'on fait pour LOUIS, on ne le perd jamais.

CLIMENE, DAPHNE', TIRCIS, DORILAS.

Au ſoin de ſes plaiſirs donnons-nous déſormais.

FLORE & PAN.

Heureux, heureux qui peut lui conſacrer ſa vie.

CHOEUR.

Joignons tous dans ce bois
Nos flûtes & nos voix,
Ce jour nous y convie;
Et faiſons aux échos redire mille fois,
LOUIS eſt le plus grand des Rois,
Heureux, heureux, qui peut lui conſacrer ſa vie.

IX. & derniére ENTREE' DE BALLET.

LEs Faunes, les bergers, & les bergéres ſe mêlent enſemble; il ſe fait entr'eux des jeux de danſe, après quoi ils ſe vont préparer pour la comédie.

AUTRE PROLOGUE.

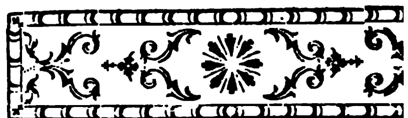
UNE BERGERE *chantante.*

VOtre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimére ;
Vains, & peu ſages médecins ;
Vous ne pouvez guérir, par vos grands mots Latins,
La douleur qui me déſeſpére.
Votre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimére.

Hélas, hélas ! Je n'oſe découvrir
Mon amoureux martyre
Au berger pour qui je ſoupire,
Et qui ſeul peut me ſecourir.
Ne prétendez pas le finir,
gnorans médecins, vous ne ſauriez le faire,
'otre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimére.

;es remédes peu ſûrs, dont le ſimple vulgaire
;roit que vous connoiſſez l'admirable vertu,
'our les maux que je ſens n'ont rien de ſalutaire ;
:t tout votre caquet ne peut être reçû
Que d'un malade imaginaire ;
Votre plus haut ſavoir n'eſt que pure chimére.

Fin des prologues.



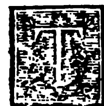
LE MALAD IMAGINAIRE, COMÉDIE-BALLE

ACTE PREMIEI

Le théâtre représente la chambre d'Arga

SCENE PREMIEF

ARGAN *assis, ayant une table devant lui, co avec des jettons les parties de son apoticaire*



ROIS & deux font cinq, & cin dix, & dix font vingt. Trois & font cinq. *Plus, du vingt-quatrièn petit clystère insinuatif, préparatif, molliant, pour amollir, humecter, fraîchir les entrailles de Monsieur.* Ce qui me p Monsieur Fleurant mon apoticaire, c'est que s ties sont toujours fort civiles. *Les entrailles de sieur, trente sols.* Oui, mais, Monsieur Fleura n'est pas tout que d'être civil, il faut être aus sonnable, & ne pas écorcher les malades. T



...ADE IMAGINAIRE.

ls un lavement! Je suis votre serviteur, je vous i déjà dit; vous ne me les avez mis dans les autres rties qu'à vingt sols, & vingt sols, en langage ipoticaire, c'est-à-dire, dix sols; les voilà, dix s. *Plus, dudit jour, un bon clystére déterfif, composé ec catholicon double, rhubarbe, miel rosat, & autres, vant l'ordonnance, pour balayer, laver & nettoyer bas ventre de Monsieur, trente sols;* avec votre per-ssion dix sols. *Plus, dudit jour, le soir, un julep hé-ique, soporatif & somnifére, composé pour faire dor-Monsieur, trente-cinq sols;* je ne me plains pas de ui-là, car il me fit bien dormir. Dix, quinze, e & dix-sept sols six deniers. *Plus, du vingt-cin-me, une bonne médecine purgative & corroborative, posée de casse récente avec séné Lévantin, & autres, ant l'ordonnance de Monsieur Purgon, pour expul-& évacuer la bile de Monsieur, quatre livres.* Ah! nsieur Fleurant, c'est se moquer, il faut vivre : les malades. Monsieur Purgon ne vous a pas onné de mettre quatre francs. Mettez, mettez s livres, s'il vous plaît. Vingt & trente sols. *s, dudit jour, une potion anodine & astringente, faire reposer Monsieur, trente sols.* Bon, dix & ize sols. *Plus, du vingt-sixiéme, un clystére carmi-f, pour chasser les vents de Monsieur, trente sols.* sols, Monsieur Fleurant. *Plus, le clystére de nsieur, réitéré le soir, comme dessus, trente sols.* nsieur Fleurant, dix sols. *Plus, du vingt-septiéme, bonne médecine, composée pour hâter d'aller, & er dehors les mauvaises humeurs de Monsieur, trois s.* Bon, vingt & trente sols; je suis bien aise que s soyez raisonnable. *Plus, du vingt-huitiéme, une de petit lait clarifié & dulcoré, pour adoucir, léni-, tempérer, & rafraîchir le sang de Monsieur, vingt* Bon, dix sols. *Plus, une potion cordiale & pré-itive, composée avec douze grains de bézoard, sy-de limon & grenade, & autres, suivant l'ordon-e, cinq livres.* Ah! Monsieur Fleurant, tout

doux, s'il vous plaît, si vous en usez comme cela, on ne voudra plus être malade, contentez-vous de quatre francs, vingt & quarante sols. Trois & deux font cinq, & cinq font dix, & dix font vingt. Soixante & rrois livres quatre sols six deniers. Si bien donc que, de ce mois, j'ai pris une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept & huit médecines ; & un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze & douze lavemens ; & l'autre mois, il y avoit douze médecines, & vingt lavemens. Je ne m'étonne pas si je ne me porte pas si bien ce mois-ci, que l'autre. Je le dirai à Monsieur Purgon, afin qu'il mette ordre à cela. Allons, qu'on m'ôte tout ceci. (*Voyant que personne ne vient, & qu'il n'y a aucun de ses gens dans sa chambre.*) Il n'y a personne? J'ai beau dire, on me laisse toujours seul ; il n'y a pas moyen de les arrêter ici. (*après avoir sonné une sonnette qui est sur la table.*) Ils n'entendent point, & ma sonnette ne fait pas assez de bruit. (*après avoir sonné pour la deuxième fois.*) Point d'affaire. (*après avoir sonné encore.*) Ils sont sourds. Toinette. (*après avoir fait le plus de bruit qu'il peut avec sa sonnette.*) Tout comme si je ne sonnois point. Chienne, coquine. (*voyant qu'il sonne encore inutilement.*) J'enrage. Drelin, drelin, drelin. Carogne, à tous les diables. Est-il possible qu'on laisse comme cela un pauvre malade? Drelin, drelin, drelin. Voilà qui est pitoyable ! Drelin, drelin, drelin. Ah, mon Dieu ! Ils me laisseront ici mourir. Drelin, drelin, drelin.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

TOINETTE *en entrant.*

ON y va.

ARGAN.

ARGAN.

Ah ! Chienne. Ah ! Carogne. . .

TOINETTE *faisant semblant de s'être coigné la tête.*

Diantre soit de votre impatience ! Vous pressez si fort les personnes, que je me suis donné un grand coup à la tête contre la carne d'un volet.

ARGAN *en colére.*

Ah ! Traîtresse. . .

TOINETTE *interrompant Argan.*

Ah !

ARGAN.

Il y a. . .

TOINETTE.

Ah !

ARGAN.

Il y a une heure. . .

TOINETTE.

Ah !

ARGAN.

Tu m'as laissé. . .

TOINETTE.

Ah !

ARGAN.

Tais-toi donc, coquine, que je te querelle.

TOINETTE.

Çamon, ma foi, j'en suis d'avis, après ce que je me suis fait.

ARGAN.

Tu m'as fait égosiller, carogne.

TOINETTE.

Et vous m'avez fait, vous, casser la tête ; l'un vaut bien l'autre. Quitte à quitte, si vous voulez.

ARGAN.

Quoi, coquine. . .

TOINETTE.

Si vous querellez, je pleurerai.

ARGAN.

Me laisser, traîtresse.

TOINETTE *interrompant encore Argan.*
Ah !

ARGAN.
Chienne, tu veux, . .

TOINETTE.
Ah !

ARGAN.
Quoi ! Il faudra encore que je n'aie pas le plai[...] la quereller.

TOINETTE.
Querellez tout votre saoul, je le veux bien.

ARGAN.
Tu m'en empêches, chienne, en m'interromp[...] tous coups.

TOINETTE.
Si vous avez le plaisir de quereller, il faut bien de mon côte j'aie le plaisir de pleurer ; chacun le ce n'est pas trop. Ah !

ARGAN.
Allons, il en faut passer par là. Ote-moi ceci, quine, ôte-moi ceci. (*après s'être levé.*) Mon l[...] ment d'aujourd'hui a-t-il bien opéré ?

TOINETTE.
Votre lavement ?

ARGAN.
Oui. Ai-je bien fait de la bile ?

TOINETTE.
Ma foi, je ne me mêle point de ces affaires-là ; à Monsieur Fleurant à y mettre le néz, puisqu'i[...] a le profit.

ARGAN.
Qu'on ait soin de me tenir un bouillon prêt, [...] l'autre que je dois tantôt prendre.

TOINETTE.
Ce Monsieur Fleurant-là, & ce Monsieur Pu[...] s'égayent bien sur votre corps ; ils ont en vous bonne vache à lait ; & je voudrois bien leur den[...] der quel mal vous avez pour vous faire tant de[...] médes,

ARGAN.

Taisez-vous, ignorante; ce n'est pas à vous à contrôler les ordonnances de la médecine. Qu'on me fasse venir ma fille Angélique, j'ai à lui dire quelque chose.

TOINETTE.

La voici qui vient d'elle-même; elle a deviné votre pensée.

SCENE III.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE,

ARGAN.

APprochez, Angélique, vous venez à propos; je voulois vous parler.

ANGELIQUE.

Me voilà prête à vous ouïr.

ARGAN.

(*à Toinette.*)

Attendez. Donnez-moi mon bâton, je vais revenir tout-à-l'heure.

TOINETTE.

Allez vîte, Monsieur, allez; Monsieur Fleurant vous donne des affaires.

SCENE IV.

ANGELIQUE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

TOinette.

TOINETTE.

Quoi?

ANGELIQUE.

Regarde-moi un peu.

TOINETTE.

Hé bien, je vous regarde.

ANGELIQUE.

Toinette.

TOINETTE.

Hé bien, quoi ? Toinette.

ANGELIQUE.

Ne devines-tu point de quoi je veux par

TOINETTE.

Je m'en doute assez, de notre jeune amar sur lui depuis six jours que roulent tou tiens ; & vous n'étes point bien si vous r toute heure.

ANGELIQUE.

Puisque tu connois cela, que n'es-tu c miére à m'en entretenir ? Et que ne m' la peine de te jetter sur ce discours ?

TOINETTE.

Vous ne m'en donnez pas le temps ; 8 des soins là-dessus, qu'il est difficile de

ANGELIQUE.

Je t'avoue que je ne saurois me lasser de lui ; & que mon cœur profite avec chal les momens de s'ouvrir à toi. Mais, di damnes-tu, Toinette, les sentimens qı lui.

TOINETTE.

Je n'ai garde.

ANGELIQUE.

Ai-je tort de m'abandonner à ces douces i

TOINETTE.

Je ne dis pas cela.

ANGÈLIQUE.

Et voudrois-tu que je fusse insensible : protestations de cette passion ardente qu pour moi ?

TOINETTE.

À Dieu ne plaise.

ANGELIQUE.

Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas, comme moi, quelque chose du ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connoissance ?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense, sans me connoître, est tout-à-fait d'un honnête homme ?

TOINETTE.

Oui.

ANGELIQUE.

Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?

TOINETTE.

D'accord.

ANGELIQUE.

Et qu'il fit tout cela de la meilleure grace du monde ?

TOINETTE.

Oh ! Oui.

ANGELIQUE.

Ne trouves-tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?

TOINETTE.

Assurément.

ANGELIQUE.

Qu'il a le meilleur air du monde ?

TOINETTE.

Sans doute.

ANGELIQUE.

Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble ?

TOINETTE.

Cela est sûr.

ANGELIQUE.

Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?

TOINETTE.

Il est vrai.

ANGELIQUE.

Et qu'il n'est rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressemens de cette mutuelle ardeur que le ciel nous inspire ?

TOINETTE.

Vous avez raison.

ANGELIQUE.

Mais, ma pauvre Toinette, crois tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?

TOINETTE.

Hé, hé, ces choses-là par fois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité ; & j'ai vû de grands comédiens là-dessus.

ANGELIQUE.

Ah ! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! De la façon qu'il parle, seroit-il bien possible qu'il ne me dit pas vrai ?

TOINETTE.

En tout cas, vous en serez bien-tôt éclaircie ; & la résolution où il vous écrivit hier qu'il étoit de vous faire demander en mariage, est une prompte voie à vous faire connoître s'il vous dit vrai, ou non. C'en sera là la bonne preuve.

ANGELIQUE.

Ah ! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

TOINETTE.

Voilà votre pere qui revient.

SCENE V.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

ARGAN.

OR çà, ma fille, je vais vous dire une nouvelle, où peut-être ne vous attendez-vous pas. On vous demande en mariage. Qu'eſt-ce que cela? Vous riez! Cela eſt plaiſant, oui, ce mot de mariage. Il n'eſt rien de plus drôle pour les jeunes filles. Ah! Nature, nature! A ce que je vois, ma fille, je n'ai que faire de vous demander ſi vous voulez bien vous marier.

ANGELIQUE.

Je dois faire, mon pere, tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner.

ARGAN.

Je ſuis bien aiſe d'avoir une fille ſi obéïſſante, la choſe eſt donc conclue, & je vous ai promiſe.

ANGELIQUE.

C'eſt à moi, mon pere, de ſuivre aveuglément toutes vos volontés.

ARGAN.

Ma femme, votre belle mere, avoit envie que je vous fiſſe Religieuſe, & vôtre petite ſœur Loüiſon auſſi; &, de tout temps, elle a été aheurtée à cela.

TOINETTE *à part.*

La bonne bête a ſes raiſons.

ARGAN.

Elle ne vouloit point conſentir à ce mariage; mais je l'ai emporté, & ma parole eſt donnée.

ANGELIQUE.

Ah! Mon pere, que je vous ſuis obligée de toutes vos bontés.

TOINETTE *à Argan.*

En vérité, je vous fais bon gré de cela ; & voilà ction la plus sage que vous ayiez faite de votre vi

ARGAN.

Je n'ai point encore vû la personne ; mais on m'a que j'en serois content, & toi aussi.

ANGELIQUE.

Assurément, mon pere.

ARGAN.

Comment ! L'as-tu vû ?

ANGELIQUE.

Puisque votre consentement m'autorise à vous p voir ouvrir mon cœur, je ne feindrai point de v dire que le hazard nous a fait connoître il y a jours ; & que la demande qu'on vous a faite, est effet de l'inclination que, dès cette premiére v nous avons prise l'un pour l'autre.

ARGAN.

Ils ne m'ont pas dit cela ; mais j'en suis bien aise c'est tant mieux que les choses soient de la sorte. disent que c'est un grand jeune garçon bien fait.

ANGELIQUE.

Oui, mon pere.

ARGAN.

De belle taille.

ANGELIQUE.

Sans doute.

ARGAN.

Agréable de sa personne.

ANGELIQUE.

Assurément.

ARGAN.

De bonne physionomie.

ANGELIQUE.

Très-bonne.

ARGAN.

Sage & bien né.

ANGELIQUE.

Tout-à-fait.

ARGAN.

Fort honnête.

ANGELIQUE.

Le plus honnête du monde.

ARGAN.

Qui parle bien Latin & Grec.

ANGELIQUE.

C'eſt ce que je ne ſais pas.

ARGAN.

Et qui ſera reçu médecin dans trois jours.

ANGELIQUE.

Lui, mon pere?

ARGAN.

Oui. Eſt-ce qu'il ne te l'a pas dit?

ANGELIQUE.

Non, vraiment. Qui vous l'a dit à vous?

ARGAN.

Monſieur Purgon.

ANGELIQUE.

Eſt-ce que Monſieur Purgon le connoît?

ARGAN.

La belle demande! Il faut bien qu'il le connoiſſe, puiſque c'eſt ſon neveu.

ANGELIQUE.

Cléante, neveu de Monſieur Purgon!

ARGAN.

Quel Cléante? Nous parlons de celui pour qui l'on t'a demandée en mariage.

ANGELIQUE.

Hé, oui.

ARGAN.

Hé bien, c'eſt le neveu de Monſieur Purgon, qui eſt le fils de ſon beau-frere le médecin, Monſieur Diafoirus; & ce fils s'appelle Thomas Diafoirus, & non pas Cléante; & nous avons conclu ce mariage-là ce matin, Monſieur Purgon, Monſieur Fleurant &

moi ; & demain ce gendre prétendu me doit être amené par ſon pere. Qu'eſt-ce ? Vous voilà toute ébaubie ?

ANGELIQUE.

C'eſt, mon pere, que je connois que vous avez parlé d'une perſonne, & que j'ai entendu une autre.

TOINETTE.

Quoi, Monſieur, vous auriez fait ce deſſein burleſque ; &, avec tout le bien que vous avez, vous voudriez marier votre fille avec un médecin ?

ARGAN.

Oui. De quoi te mêles-tu, coquine, impudente que tu es ?

TOINETTE.

Mon Dieu ! Tout doux. Vous allez d'abord aux invectives. Eſt-ce que nous ne pouvons pas raiſonner enſemble, ſans nous emporter ? Là, parlons de ſang froid. Quelle eſt votre raiſon, s'il vous plaît, pour un tel mariage ?

ARGAN.

Ma raiſon eſt que, me voyant infirme & malade comme je ſuis, je veux me faire un gendre, & des alliés médecins ; afin de m'appuyer de bons ſecours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les ſources des remédes qui me ſont néceſſaires ; & d'être à même des conſultations & des ordonnances.

TOINETTE.

Hé bien, voilà dire une raiſon ; & il y a plaiſir à ſe répondre doucement les uns aux autres. Mais, Monſieur, mettez la main à la conſcience. Eſt-ce que vous étes malade ?

ARGAN.

Comment, coquine, ſi je ſuis malade ? Si je ſuis malade, impudente ?

TOINETTE.

Hé bien, oui, Monſieur, vous étes malade, n'ayons point de querelle là-deſſus. Oui, vous étes fort malade, j'en demeure d'accord, & plus malade que

ous ne penfez ; voilà qui eft fait. Mais votre fille oit époufer un mari pour elle ; & n'étant point maıde, il n'eft pas néceffaire de lui donner un médein.

ARGAN.

C'eft pour moi que je lui donne ce médecin ; & une ille de bon naturel doit être ravie d'époufer ce qui ft utile à la fanté de fon pere.

TOINETTE.

Ma foi, Monfieur, voulez-vous qu'en amie je vous onne un confeil ?

ARGAN.

Quel eft-il ce confeil ?

TOINETTE.

De ne point fonger à ce mariage-là.

ARGAN.

Et la raifon ?

TOINETTE.

C'eft que votre fille n'y confentira point.

ARGAN.

Elle n'y confentira point ?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ma fille ?

TOINETTE.

Votre fille. Elle vous dira qu'elle n'a que faire de Monfieur Diafoirus, ni de fon fils Thomas Diafoirus, ni de tous les Diafoirus du monde.

ARGAN.

J'en ai affaire, moi. Outre que le parti eft plus avantageux qu'on ne penfe, Monfieur Diafoirus n'a que e fils-là pour tout héritier ; &, de plus, Monfieur Purgon qui n'a ni femme, ni enfans, lui donne tout on bien en faveur de ce mariage ; & Monfieur Purgon eft un homme qui a huit mille bonnes livres de ente.

TOINETTE.

Il faut qu'il ait tué bien des gens, pour s'être fait si riche.

ARGAN.

Huit mille livres de rente sont quelque chose, sans compter le bien du pere.

TOINETTE.

Monsieur, tout cela est bel & bon ; mais j'en reviens toujours là. Je vous conseille, entre nous, de lui choisir un autre mari, & elle n'est point faite pour être Madame Diafoirus.

ARGAN.

Et je veux, moi, que cela soit.

TOINETTE.

Hé, fi ! Ne dites pas cela.

ARGAN.

Comment ! Que je ne dise pas cela ?

TOINETTE.

Hé ! Non.

ARGAN.

Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

TOINETTE.

On dira que vous ne songez pas à ce que vous dites.

ARGAN.

On dira ce qu'on voudra ; mais je vous dis que je veux qu'elle exécute la parole que j'ai donnée.

TOINETTE.

Non, je suis sûre qu'elle ne le fera pas.

ARGAN.

Je l'y forcerai bien.

TOINETTE.

Elle ne le fera pas, vous dis-je.

ARGAN.

Elle le fera, ou je la metrrai dans un couvent.

TOINETTE.

Vous ?

ARGAN.

Moi.

TOINETTE.

Bon!

ARGAN.

Comment bon!

TOINETTE.

Vous ne la mettrez point dans un convent.

ARGAN.

Je ne la mettrai point dans un couvent?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Non?

TOINETTE.

Non.

ARGAN.

Ouais! Voici qui eſt plaiſant. Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, ſi je veux?

TOINETTE.

Non, vous dis-je.

ARGAN.

Qui m'en empêchera?

TOINETTE.

Vous-même.

ARGAN.

Moi?

TOINETTE.

Oui. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGAN.

Je l'aurai.

TOINETTE.

Vous vous moquez.

ARGAN.

Je ne me moque point.

TOINETTE.

La tendreſſe paternelle vous prendra.

ARGAN.

Elle ne me prendra point.

TOINETTE.

Une petite larme ou deux, des bras jettés au un mon petit papa mignon, prononcé tendren fera assez pour vous toucher.

ARGAN.

Tout cela ne fera rien.

TOINETTE.

Oui, oui.

ARGAN.

Je vous dis que je n'en démordrai point.

TOINETTE.

Bagatelles.

ARGAN.

Il ne faut point dire, bagatelles.

TOINETTE.

Mon Dieu! Je vous connois, vous étes bon naturellement.

ARGAN *avec emportement.*

Je ne suis point bon; & je suis méchant quand je veux.

TOINETTE.

Doucement, Monsieur. Vous ne songez pas que vous étes malade.

ARGAN.

Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.

TOINETTE.

Et moi, je lui défens absolument d'en faire rien.

ARGAN.

Où est-ce donc que nous sommes? Et quelle audace est-ce-là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître?

TOINETTE.

Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.

ARGAN *courant après Toinette.*

Ah! Insolente, il faut que je t'assomme.

TOINETTE *évitant Argan, & mettant la chaise entr'elle & lui.*

Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.

ARGAN *courant après Toinette, autour de la chaise, avec son bâton.*

Vien, vien que je t'apprenne à parler.

TOINETTE *se sauvant du côté où n'est pas Argan.*

Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

ARGAN *de même.*

Chienne.

TOINETTE *de même.*

Non, je ne consentirai jamais à ce mariage.

ARGAN *de même.*

Pendarde.

TOINETTE *de même.*

Je ne veux point qu'elle épouse votre Thomas Diafoirus.

ARGAN *de même.*

Carogne.

TOINETTE *de même.*

Et elle m'[illegible] plustôt qu'à vous.

ARGAN *s'arrêtant.*

Angélique, tu ne veux pas m'arrêter cette coquine-là.

ANGELIQUE.

Hé, mon pere, ne vous faites point malade.

ARGAN *à Angélique.*

Si tu ne me l'arrêtes, je te donnerai ma malédiction.

TOINETTE *en s'en allant.*

Et moi, je la déshériterai, si elle vous obéït.

ARGAN *se jettant dans sa chaise.*

Ah! Ah! Je n'en puis plus. Voilà pour me faire mourir.

SCENE V

BELINE, ARG

ARGAN.
Ah ! Ma femme, approchez.
BELINE.
Qu'avez-vous, mon pauvre mari ?
ARGAN.
Venez-vous en ici à mon secours.
BELINE.
Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a, n
ARGAN.
Mamie.
BELINE.
Mon ami.
ARGAN.
On vient de me mettre en colére.
BELINE.
Hélas ! Pauvre petit mari ! Comm
ami ?
ARGAN.
Votre coquine de Toinette est deven
que jamais.
BELINE.
Ne vous passionnez donc point.
ARGAN.
Elle m'a fait enrager, mamie.
BELINE.
Doucement, mon fils.
ARGAN.
Elle a contrequarré, une heure du
que je veux faire.
BELINE.
Là, là, tout doux.

ARGAN.

Elle a eu l'effronterie de me dire que je ne suis point malade.

BELINE.

C'est une impertinente.

ARGAN.

Vous savez, mon cœur, ce qui en est.

BELINE.

Oui, mon cœur, elle a tort.

ARGAN.

M'amour, cette coquine-là me fera mourir.

BELINE.

Hé là, hé là.

ARGAN.

Elle est cause de toute la bile que je fais.

BELINE.

Ne vous fâchez point tant.

ARGAN.

Et il y a je ne sais combien que je vous dis de me la chasser.

BELINE.

Mon Dieu! Mon fils, il n'y a point de serviteurs & de servantes qui n'ayent leurs défauts. On est contraint par fois de souffrir leurs mauvaises qualités, à cause des bonnes. Celle-ci est adroite, soigneuse, diligente, & sur tout fidéle; & vous savez qu'il faut maintenant de grandes précautions pour les gens que l'on prend. Holà, Toinette.

SCENE VII.

ARGAN, BELINE, TOINETTE.

TOINETTE.

MAdame.

BELINE.

Pourquoi donc est-ce que vous mettez mon mari en colére ?

TOINETTE *d'un ton doucereux.*

Moi, Madame ? Hélas ! Je ne sais pas ce que vous me voulez dire; & je ne songe qu'à complaire à Monsieur en toutes choses.

ARGAN.

Ah ! La traîtresse !

TOINETTE.

Il nous a dit qu'il vouloit donner sa fille en mariage au fils de Monsieur Diafoirus, je lui ai répondu que je trouvois le parti avantageux pour elle, mais que je croyois qu'il feroit mieux de la mettre dans un couvent.

BELINE.

Il n'y a pas si grand mal à cela ; & je trouve qu'elle a raison.

ARGAN,

Ah ! Mamour, vous la croyez. C'est une scélérate; elle m'a dit cent insolences.

BELINE.

Hé bien, je vous crois, mon ami. Là, remettez-vous. Ecoutez, Toinette, si vous fâchez jamais mon mari, je vous mettrai dehors. Çà, donnez-moi son manteau fourré, & des oreillers, que je l'accommode dans sa chaise. Vous voilà, je ne sais comment. Enfoncez bien votre bonnet jusque sur vos oreilles ; il n'y a rien qui enrhume tant que de prendre l'air par les oreilles.

ARGAN.

Ah ! Mamie, que je vous suis obligé de tous les soins que vous prenez de moi.

BELINE *accommodant les oreillers qu'elle met autour d'Argan.*

Levez-vous que je mette ceci sous vous. Mettons celui-ci pour vous appuyer, & celui-là de l'autre

côté. Mettons celui-ci derriére votre dos, & cet autre-là pour soutenir votre tête.

TOINETTE *lui mettant rudement un oreiller sur la tête.*

Et celui-ci pour vous garder du serein.

ARGAN *se levant en colére, & jettant tous les oreillers à Toinette qui s'enfuit.*

Ah ! Coquine, tu veux m'étouffer.

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE.

BELINE.

HE là, hé là. Qu'est-ce que c'est donc ?

ARGAN *se jettant dans sa chaise.*

Ah, ah, ah ! Je n'en puis plus.

BELINE.

Pourquoi vous emporter ainsi ? Elle a crû faire bien.

ARGAN.

Vous ne connoissez pas, mamour, la malice de la pendarde. Ah ! Elle m'a mis tout hors de moi ; & il faudra plus de huit médecines, & de douze lavemens pour réparer tout ceci.

BELINE.

Là, là, mon petit ami, appaisez-vous un peu.

ARGAN.

Mamie, vous étes toute ma consolation.

BELINE.

Pauvre petit fils !

ARGAN.

Pour tâcher de reconnoître l'amour que vous me portez, je veux, mon cœur, comme je vous ai dit, faire mon testament.

BELINE.

Ah ! Mon ami, ne parlons point de cela, je vous

prie, je ne ſaurois ſouffrir cette penſée ; & le ſeul mot de teſtament me fait treſſaillir de douleur.

ARGAN.

Je vous avois dit de parler pour cela à votre notaire.

BELINE.

Le voilà là-dedans que j'ai amené avec moi.

ARGAN.

Faites-le donc entrer, mamour.

BELINE.

Hélas ! Mon ami, quand on aime bien un mari, on n'eſt guére en état de ſonger à tout cela.

SCENE IX.

M. DE BONNEFOI, BELINE, ARGAN.

ARGAN.

APprochez, Monſieur de Bonnefoi, approchez. Prenez un ſiége, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit que vous étiez fort honnête homme, & tout-à-fait de ſes amis ; & je l'ai chargée de vous parler pour un teſtament que je veux faire.

BELINE.

Hélas ! Je ne ſuis point capable de parler de ces choſes-là.

M. DE BONNEFOI.

Elle m'a, Monſieur, expliqué vos intentions, & le deſſein où vous étes pour elle ; & j'ai à vous dire là-deſſus, que vous ne ſauriez rien donner à votre femme par votre teſtament.

ARGAN.

Mais pourquoi ?

M. DE BONNEFOI.

La coûtume y réſiſte. Si vous étiez en pays de droit

écrit, cela se pourroit faire; mais, à Paris, & dans les pays coûtumiers, au moins dans la plusspart, c'est ce qui ne se peut; & la disposition seroit nulle. Tout l'avantage qu'homme & femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs; encore faut-il qu'il n'y ait enfans, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.

Voilà une coûtume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme, dont il est aimé tendrement, & qui prend de lui tant de soin. J'aurois envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrois faire.

M. DE BONNEFOI.

Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller; car ils sont d'ordinaire sévéres là-dessus, & s'imaginent que c'est un grand crime que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de difficultés, & qui sont ignorans des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter qui sont bien plus accommodantes, qui ont des expédiens pour passer doucement par-dessus la loi, & rendre juste ce qui n'est pas permis; qui savent applanir les difficultés d'une affaire, & trouver des moyens d'éluder la coûtume par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours? Il faut de la facilité dans les choses, autrement nous ne ferions rien; & je ne donnerois pas un sol de notre métier.

ARGAN.

Ma femme m'avoit bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, & fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, & en frustrer mes enfans?

M. DE BONNEFOI.

Comment vous pouvez faire? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez, en bonne forme, par votre testa-

ment tout ce que vous pouvez ; & cet a
lui rendra tout. Vous pouvez encore con
grand nombre d'obligations, non suspecte
fit de divers créanciers qui prêteront le
votre femme, & entre les mains de laquel
tront leur déclaration, que ce qu'ils en o
été que pour lui faire plaisir. Vous pouv
pendant que vous étes en vie, mettre entre
de l'argent comptant, ou des billets que
vez avoir payables au porteur.

BELINE.

Mon Dieu ! Il ne faut point vous tourn
tout cela. S'il vient, faute de vous, mo
ne veux plus rester au monde.

ARGAN.

Mamie.

BELINE.

Oui, mon ami, si je suis assez malheureu
vous perdre...

ARGAN.

Ma chére femme.

BELINE.

La vie ne me sera plus de rien ;

ARGAN.

Mamour.

BELINE.

Et je suivrai vos pas, pour vous faire co
tendresse que j'ai pour vous.

ARGAN.

Mamie, vous me fendez le cœur. Cons
je vous en prie.

M. DE BONNEFOI *à Bél*

Ces larmes sont hors de saison, & les ch
sont point encore là.

BELINE.

Ah ! Monsieur, vous ne savez pas ce que c
mari qu'on aime tendrement.

ARGAN.

Tout le regret que j'aurai, si je meurs, mamie, c'est de n'avoir point un enfant de vous. Monsieur Purgon m'avoit dit qu'il m'en feroit faire un.

M. DE BONNEFOI.

Cela pourra venir encore.

ARGAN.

Il faut faire mon testament, mamour, de la façon que Monsieur dit ; mais, par précaution, je veux vous mettre entre les mains vingt mille francs en or, que j'ai dans le lambris de mon alcove, & deux billets payables au porteur, qui me sont dûs, l'un par Monsieur Damon, & l'autre par Monsieur Gérante.

BELINE.

Non, non, je ne veux point de tout cela. Ah ! ... Combien dites-vous qu'il y a dans votre alcove ?

ARGAN.

Vingt mille francs, mamour.

BELINE.

Ne me parlez point de bien, je vous prie. Ah ! ... De combien sont les deux billets ?

ARGAN.

Ils sont, mamie, l'un de quatre mille livres, & l'autre de six.

BELINE.

Tous les biens du monde, mon ami, ne me sont rien, au prix de vous.

M. DE BONNEFOI *à Argan.*

Voulez-vous que nous procédions au testament ?

ARGAN.

Oui, Monsieur ; mais nous serions mieux dans mon petit cabinet. Mamour, conduisez-moi, je vous prie.

BELINE.

Allons, mon pauvre petit fils.

SCENE X.

ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE.

LEs voilà avec un notaire, & j'ai ouï parler de testament. Votre belle-mere ne s'endort point; & c'est, sans doute, quelque conspiration contre vos intérêts, où elle pousse votre pere.

ANGELIQUE.

Qu'il dispose de son bien à sa fantaisie, pourvû qu'il ne dispose point de mon cœur. Tu vois, Toinette, les desseins violens que l'on fait sur lui. Ne m'abandonne point, je te prie, dans l'extrémité où je suis.

TOINETTE.

Moi, vous abandonner? J'aimerois mieux mourir. Votre belle-mere a beau me faire sa confidente, & me vouloir jetter dans ses intérêts, je n'ai jamais pû avoir d'inclination pour elle; & j'ai toujours été de votre parti. Laissez-moi faire, j'employerai toute chose pour vous servir; mais, pour vous servir avec plus d'effet, je veux changer de batterie, couvrir le zéle que j'ai pour vous; & feindre d'entrer dans les sentimens de votre pere, & de votre belle-mere.

ANGELIQUE.

Tâche, je t'en conjure, de faire donner avis à Cléante du mariage qu'on a conclu.

TOINETTE.

Je n'ai personne à employer à cet office, que le vieux usurier Polichinelle mon amant; & il m'en coûtera pour cela quelques paroles de douceur, que je veux

en dépenser poür vous. Pour aujourd'hui il eſt op tard ; mais, demain, de grand matin, je l'enyerai querir, & il ſera ravi de . . .

SCENE XI.

ELINE *dans la maiſon*, ANGELIQUE, TOINETTE.

BELINE.

Toinette.

TOINETTE *à Angélique.*

oilà qu'on m'appelle. Bon ſoir. Repoſez-vous ſur oi.

Fin du premier acte.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théatre repréſente une place publique.

CENE PREMIERE.

POLICHINELLE.

Amour, Amour, Amour, Amour ! Pauvre Polichinelle, quelle diable de fantaiſie t'es-tu lé mettre dans la cervelle ? A quoi t'amuſes-tu, iſérable inſenſé que tu es ? Tu quittes le ſoin de n négoce, & tu laiſſes aller tes affaires à l'abanon ; tu ne manges plus, tu ne bois preſque plus, perds le repos de la nuit ; & tout cela, pour qui ?

Pour une dragonne ; franche dragonne ; une diab
qui te rembarre, & se moque de tout ce que tu
lui dire. Mais il n'y a point à raisonner là-de
Tu le veux, Amour ; il faut être fou comme b
coup d'autres. Cela n'est pas le mieux du m
à un homme de mon âge ; mais qu'y faire ? On
pas sage quand on veut ; & les vieilles cervell
démontent comme les jeunes.
Je viens voir si je ne pourrai point adoucir m
gresse par une sérénade. Il n'y a rien, par fois
soit si touchant qu'un amant qui vient chante
doléances aux gonds & aux verroux de la port
sa maîtresse.

(*après avoir pris son luth.*)

Voici de quoi accompagner ma voix. O nuit
chére nuit, porte mes plaintes amoureuses jus
dans le lit de mon inflexible.

Nott' e dì v'am' e v'adoro
Cerc' un si per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Frà la speranza
S'afflige il cruore,
In lontananza
Consum' a l'hore ;
Si dolce inganno
Chemi figuara
Breve l'affano,
Ahi troppo dura !
Cosi per tropp' amar languisco e muoro.

Nott' e dì v'am' e v'adoro.
Cerc' un si per mio ristoro,
Ma se voi dite di nò,
Bell' ingrata, io morirò.

Se non dormite,
Almen penſate
Alle ferite
Ch' al cuor mi fate,
D'almen fingete
Per mio conforto,
Se m'uccidete,
D'haver il torto;
Voſtra pietà mi ſcemera' il martiro.

Nott' e dì v'am' e v'adoro,
Cerc' un sì per mio riſtoro,
Ma ſe voi dite di nò,
Belle' ingrata, io morirò.

SCENE II.

POLICHINELLE, UNE VIEILLE *à la fenêtre.*

LA VIEILLE *chante.*

ZErbinetti, ch' ogn'.hor con finti ſguardi,
Mentiti deſiri,
Fallaci ſoſpiri,
Accenti buggiardi,
Di fede vi preggiate,
Ah! Che non m'ingannate.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non ſi trova
Conſtanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

Quei ſguardi languidi
Mon m'innamorano,
Quei ſoſpir' fervidi

Più non m'infiammano,
  Vel' giuro a fe.
Zerbino misero,
Del vostro piangere,
Il mio cuor libero
Vuol sempre ridere;
  Credet' à me.
Che gia sò per prova,
Ch' in voi non si trova
Constanza ne fede;
Oh! Quanto è pazza colei che vi crede.

SCENE III.

POLICHINELLE, VIOLONS *derrière le théatre.*

LES VIOLONS *commencent un air.*

POLICHINELLE.

QUelle impertinente harmonie vient interrompre ici ma voix!

LES VIOLONS *continuent à jouer.*

POLICHINELLE.

Paix-là, taisez-vous, violons. Laissez-moi me plaindre à mon aise des cruautés de mon inexorable.

LES VIOLONS *de même.*

POLICHINELLE.

Taisez-vous, vous dis-je, c'est moi qui veux chanter

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Paix donc.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ouais!

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Eſt-ce pour rire ?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Ah ! Que de bruit !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Le diable vous emporte.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

J'enrage.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Vous ne vous tairez pas ? Ah ! Dieu ſoit loué.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Encore ?

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Peſte des violons !

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

La ſotte muſique que voilà.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *chantant pour ſe moquer des violons.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE *de même.*

La, la, la, la, la, la.

LES VIOLONS.

POLICHINELLE.

Par ma foi, cela me divertit. Poursuivez, Messieurs les violons; vous me ferez plaisir. (*n'entendant plus rien.*) Allons donc, continuez. Je vous en prie.

SCENE IV.

POLICHINELLE *seul.*

VOilà le moyen de les faire taire. La musique est accoûtumée à ne point faire ce qu'on veut. Or sus, à nous. Avant que de chanter, il faut que je prélude un peu, & joue quelque piéce, afin de mieux prendre mon ton.

(*Il prend son luth, dont il fait semblant de jouer, en imitant avec les lévres & la langue le son de cet instrument.*)

Plan, plan, plan. Plin, plin, plin. Voilà un temps fâcheux pour mettre un luth d'accord. Plin, plin, plin. Plin, tan, plan. Plin, plin. Les cordes ne tiennent point par ce temps-là. Plin, plin. J'entens du bruit. Mettons mon luth contre la porte.

SCENE V.

LICHINELLE, ARCHERS
chantans & danſans.

UN ARCHER *chantant.*
Ui va-là ? Qui va-là ?

POLICHINELLE *bas.*
diable eſt-ce là ? Eſt-ce la mode de parler en
ue ?

L'ARCHER.
va-là ? Qui va-là ? Qui va-là ?

POLICHINELLE *épouvanté.*
moi, moi.

L'ARCHER.
va-là ? Qui va-là, vous dis-je.

POLICHINELLE.
moi, vous dis-je.

L'ARCHER.
Et qui toi, & qui toi ?

POLICHINELLE.
Moi, moi, moi, moi, moi, moi.

L'ARCHER.
n nom, di ton nom, ſans davantage attendre.

LICHINELLE *feignant d'être bien hardi.*
Mon nom eſt, va te faire pendre.

L'ARCHER.
Ici, camarades, ici.
ons l'inſolent qui nous répond ainſi.

PREMIERE ENTRE'E DE

Des Archers danſans, cherchent
dans l'obſcurité, pour le ſa

POLICHINELLE.

QUi va-là.?

(*entendant encore du bruit autou*
Qui ſont les coquins que
Hé? .... Holà, mes laquais
Par la mort!...Par la ſang!...J'en jette
Champagne, Poitevin, Picard, Baſq
Donnez-moi mon mouſqu
(*Pendant les intervalles qui ſont marqués*
les Archers danſent au ſon de la ſymp
chant Polichinelle.)

POLICHINELLE *faiſant*
tirer un coup de piſtolet.

Poue.

(*Les Archers tombent tous, & s'*

SCENE V

POLICHINELL

AH, ah, ah, ah! Comme je leu
pouvante! Voilà de ſottes gen
de moi qui ai peur des autres. Ma f
de jouer d'adreſſe en ce monde. Si j
ché du grand Seigneur, & n'avois
ils n'auroient pas manqué de me hape
(*Pendant que Polichinelle croit être ſe*
reviennent ſans faire de bruit pour ente

SCENE VII.

LICHINELLE, DEUX ARCHERS *chantans.*

ES DEUX ARCHERS *faisissant Polichinelle.*

Ous le tenons. A nous, camarades, à nous,
Dépêchez, de la lumiére.

SCENE VIII.

LICHINELLE, LES DEUX RCHERS *chantans*, ARCHERS iantans & *dansans*, *venant avec des lanternes.*

ATRE ARCHERS *chantans, ensemble.*

AH! Traître! Ah! Fripon. C'est donc vous,
iin, maraud, pendard, impudent, téméraire,
lent, effronté, coquin, filou, voleur,
Vous osez nous faire peur?

POLICHINELLE.

Messieurs, c'est que j'étois ivre.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raison;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vîte en prison.

POLICHINELLE.

ieurs, je ne suis point voleur.

LES QUATRE ARCHERS.

rison.

POLICHINELLE.

Je suis un bourgeois de la ville.

LES QUATRE ARCHERS.

En prison.

POLICHINELLE.

Qu'ai-je fait ?

LES QUATRE ARCHERS.

En prison, vîte, en prison.

POLICHINELLE.

Messieurs, laissez-moi aller.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Je vous prie.

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

Hé !

LES QUATRE ARCHERS.

Non.

POLICHINELLE.

De grace.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Messieurs.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, non.

POLICHINELLE.

S'il vous plaît.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Par charité.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Au nom du ciel.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non.

POLICHINELLE.

Miséricorde.

LES QUATRE ARCHERS.

Non, non, point de raison;
Il faut vous apprendre à vivre.
En prison, vîte en prison.

POLICHINELLE.

Hé! N'est-il rien, Messieurs, qui soit capable d'attendrir vos ames?

LES QUATRE ARCHERS.

Il est aisé de nous toucher;
Et nous sommes humains plus qu'on ne sauroit croire.
Donnez-nous seulement six pistoles pour boire.
Nous allons vous relâcher.

POLICHINELLE.

Hélas! Messieurs, je vous assure, que je n'ai pas un sou sur moi.

LES QUATRE ARCHERS.

Au défaut de six pistoles,
Choisissez donc, sans façon,
D'avoir trente croquignoles,
Ou douze coups de bâton.

POLICHINELLE.

Si c'est une nécessité, & qu'il faille en passer par là, je choisis les croquignoles.

LES QUATRE ARCHERS.

Allons, préparez-vous,
Et comptez bien les coups.

II. ENTRE'E DE BAL

Les Archers danſans, donnent en ca
croquignoles à Polichinelle.

POLICHINELLE *pendant qu'on l*
des croquignoles.

UNe & deux, trois & quatre, cinq &
& huit, neuf & dix, onze & douze,
& quinze.

LES QUATRE ARCHER

Ah! Ah! Vous en voulez paſſe
Allons, c'eſt à recommencer.

POLICHINELLE.

Ah! Meſſieurs, ma pauvre tête n'en peut
vous venez de me la rendre comme une pom
J'aime mieux encore les coups de bâton,
commencer.

LES QUATRE ARCHER

Soit. Puiſque le bâton eſt pour vous plus c
Vous aurez contentement.

III. ENTRE'E DE BALI

Les Archers donnent en cadence des c
bâton à Polichinelle.

POLICHINELLE *comptant les coups*

UN, deux, trois, quatre, cinq, ſix.
ah! Je n'y ſaurois plus réſiſter. Ten
ſieurs, voilà ſix piſtoles que je vous donn

LES QUATRE ARCHER

Ah! L'honnête homme! Ah! L'ame noble
Adieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polich

POLICHINELLE.

ſſieurs, je vous donne le bon ſoir.

LES QUATRE ARCHERS.

ieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

ꞁtre ſerviteur.

LES QUATRE ARCHERS.

ſieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

rès-humble valet.

LES QUATRE ARCHERS.

ꞁdieu, Seigneur; adieu, Seigneur Polichinelle.

POLICHINELLE.

uſqu'au revoir.

V. & derniére ENTRE'E DE BALLET.

Les Archers danſent en réjouïſſance de l'argent qu'ils ont reçû.

Fin du premier Intermède.





ACTE I

Le théatre repréſente la chambre a

SCENE PREMI

CLEANTE, TOINE

TOINETTE *ne reconnoiſſant p*

QUe demandez-vous, Monſieur ?

CLEANTE.

Ce que je demande ?

TOINETTE.

Ah, ah ! C'eſt vous ! Quelle ſurpriſe ! vous faire céans ?

CLEANTE.

Savoir ma deſtinée, parler à l'aimable conſulter les ſentimens de ſon cœur ; & der ſes réſolutions ſur ce mariage fata m'a averti.

TOINETTE.

Oui ; mais on ne parle pas comme cela blanc à Angélique, il y faut des myſtéı vous a dit l'étroite garde où elle eſt ret‹ ne la laiſſe ni ſortir, ni parler à perſor ce ne fut que la curioſité d'une vieille nous fit accorder la liberté d'aller à cet qui donna lieu à la naiſſance de votre nous nous ſommes bien gardées de par aventure.

CLEANTE.

Auſſi ne viens-je pas ici comme Cléant

l'apparence de ſon amant ; mais comme ami de ſon maître de muſique, dont j'ai obtenu le pouvoir de dire qu'il m'envoie à ſa place.

TOINETTE.

Voici ſon pere. Retirez-vous un peu, & me laiſſez lui dire que vous étes là.

SCENE II.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN *ſe croyant ſeul, & ſans voir Toinette.*

MOnſieur Purgon m'a dit de me promener le matin dans ma chambre douze allées & douze venues ; mais j'ai oublié à lui demander ſi c'eſt en long ou en large.

TOINETTE.

Monſieur, voilà un ....

ARGAN.

Parle bas, pendarde. Tu viens m'ébranler tout le cerveau, & tu ne ſonges pas qu'il ne faut point parler ſi haut à des malades.

TOINETTE.

Je voudrois vous dire, Monſieur ....

ARGAN.

Parle bas, te dis-je.

TOINETTE.

Monſieur ....

(*elle fait ſemblant de parler.*)

ARGAN.

Hé ?

TOINETTE.

Je vous dis que ....

(*elle fait encore ſemblant de parler.*)

ARGAN.

Qu'eſt-ce que tu dis ?

TOINETTE *haut.*

Je dis que voilà un homme qui veut parler à vous.

ARGAN.

Qu'il vienne.

(Toinette fait ſigne à Cléante d'avancer.)

SCENE III.

ARGAN, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

Monſieur....

TOINETTE *à Cléante.*

Ne parlez pas ſi haut, de peur d'ébranler le cerveau de Monſieur.

CLEANTE.

Monſieur, je ſuis ravi de vous trouver debout; & de voir que vous vous portez mieux.

TOINETTE *feignant d'être en colère.*

Comment ! Qu'il ſe porte mieux ? Cela eſt faux. Monſieur ſe porte toujours mal.

CLEANTE.

J'ai ouï dire que Monſieur étoit mieux; & je lui trouve bon viſage.

TOINETTE.

Que voulez-vous dire avec votre bon viſage ? Monſieur l'a fort mauvais; & ce ſont des impertinens qui vous ont dit qu'il étoit mieux. Il ne s'eſt jamais ſi mal porté.

ARGAN.

Elle a raiſon.

TOINETTE.

Il marche, dort, mange & boit tout comme les au-

tres;

is cela n'empêche pas qu'il ne soit fort ma-

ARGAN.

vrai.

CLEANTE.

r, j'en suis au désespoir. Je viens de la part
e à chanter de Mademoiselle votre fille, il
obligé d'aller à la campagne pour quelques
:, comme son ami intime, il m'envoie à sa
ır lui continuer ses leçons, de peur qu'en les
pant, elle ne vînt à oublier ce qu'elle sait

ARGAN.

(*à Toinette.*)

ı. Appelez Angélique.

TOINETTE.

Monsieur, qu'il sera mieux de mener Mon-
a chambre.

ARGAN.

ites-là venir.

TOINETTE.

urra lui donner leçon, comme il faut, s'il s
en particulier.

ARGAN.

si fait.

TOINETTE.

r, cela ne fera que vous étourdir; & il ne
n pour vous émouvoir en l'état où vous
: vous ébranler le cerveau.

ARGAN.

point, j'aime la musique; & je serai bien
(*à Toinette.*)
.. Ah! La voici. Allez-vous-en voir, vous,
mme est habillée.

SCENE IV.

ARGAN, ANGELIQUE, CLE

ARGAN.

VEnez, ma fille. Votre Maître de m allé aux champs, & voilà une perso envoie à sa place pour vous montrer.

ANGELIQUE *reconnoissant Clé*

Ah, ciel!

ARGAN.

Qu'est-ce? D'où vient cette surprise?

ANGELIQUE.

C'est...

ARGAN.

Quoi? Qui vous émeut de la sorte?

ANGELIQUE.

C'est, mon pere, une aventure surprenar rencontre ici.

ARGAN.

Comment?

ANGELIQUE.

J'ai songé cette nuit que j'étois dans le p embarras du monde, & qu'une personne comme Monsieur, s'est présentée à moi, demandé du secours, & qui m'est venu ti peine où j'étois; & ma surprise a été granc inopinément, en arrivant ici, ce que j'ai l'idée toute la nuit.

CLEANTE.

Ce n'est pas être malheureux que d'occup pensée, soit en dormant, soit en veillant bonheur seroit grand, sans doute, si vous é quelque peine dont vous me jugeassiez dign tirer; & il n'y a rien que je ne fisse pour

SCENE V.

RGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

TOINETTE *à Argan.*

MA foi, Monfieur, je fuis pour vous maintenant; & je me dédis de tout ce que je difois hier. 'oici Monfieur Diafoirus le pere, & Monfieur Diairus le fils qui viennent vous rendre vifite. Que ›us ferez bien engendré! Vous allez voir le gar›n le mieux fait du monde, & le plus fpirituel. Il a dit que deux mots qui m'ont ravie, & votre fille a être charmée de lui.

RGAN *à Cléante, qui feint de vouloir s'en aller.*
e vous en allez point, Monfieur. C'eft que je ma- ma fille; & voilà qu'on lui améne fon prétendu uri, qu'elle n'a point encore vû.

CLEANTE.
'eft m'honorer beaucoup, Monfieur, de vouloir e je fois témoin d'une entrevûe fi agréable.

ARGAN.
'eft le fils d'un habile médecin; & le mariage fe a dans quatre jours.

CLEANTE.
rt bien.

ARGAN.
ındez-le un peu à fon maître de mufique, âfin qu'il rouve à la noce.

CLEANTE.
n'y manquerai pas.

ARGAN.
vous y prie auffi.

CLEANTE.
us me faites beaucoup d'honneur.

TOINETTE.

Allons, qu'on se range, les voici.

SCENE VI.

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE, LAQUAIS.

ARGAN *mettant la main à son bonnet sans l'ôter.*

MOnsieur Purgon, Monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous étes du métier, vous sçavez les conséquences.

M. DIAFOIRUS.

Nous sommes dans toutes nos visites pour porter secours aux malades, & non pour leur porter de l'incommodité.

(*Argan & M. Diafoirus parlent en même temps.*)

ARGAN.

Je reçois, Monsieur,

M. DIAFOIRUS.

Nous venons ici, Monsieur,

ARGAN.

Avec beaucoup de joie,

M. DIAFOIRUS.

Mon fils Thomas, & moi,

ARGAN.

L'honneur que vous me faites;

M. DIAFOIRUS.

Vous témoigner, Monsieur,

ARGAN.

Et j'aurois souhaité

M. DIAFOIRUS.

Le ravissement où nous sommes,

ARGAN.

pouvoir aller chez vous,

M. DIAFOIRUS.

la grace que vous nous faites,

ARGAN.

ır vous en aſſurer.

M. DIAFOIRUS.

vouloir bien nous recevoir

ARGAN.

is vous ſavez, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

ıns l'honneur, Monſieur,

ARGAN.

que c'eſt qu'un pauvre malade,

M. DIAFOIRUS.

: votre alliance;

ARGAN.

ıi ne peut faire autre choſe,

M DIAFOIRUS.

vous aſſurer

ARGAN.

ue de vous dire ici

M. DIAFOIRUS.

ue, dans les choſes qui dépendront de notre métier,

ARGAN.

u'il cherchera toutes les occaſions

M. DIAFOIRUS.

e même qu'en toute autre,

ARGAN.

le vous faire connoître, Monſieur,

M. DIAFOIRUS.

ous ſerons toujours prêts, Monſieur,

ARGAN.

u'il eſt tout à votre ſervice.

M. DIAFOIRUS.

vous témoigner notre zéle. (*à ſon fils.*) Allons, homas, avancez. Faites vos complimens.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

N'eſt-ce pas par le pere qu'il convient commencer?

M. DIAFOIRUS.

Oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Argan.*

Monſieur, je viens ſaluer, reconnoître, chérir, & révérer en vous un ſecond pere; mais un ſecond pere, auquel j'oſe dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choiſi. Il m'a reçû par néceſſité; mais vous m'avez accepté par grace. Ce que je tiens de lui, eſt un ouvrage de ſon corps; mais ce que je tiens de vous, eſt un ouvrage de votre volonté; & d'autant plus que les facultés ſpirituelles ſont au-deſſus des corporelles, d'autant plus je vous dois; & d'autant plus je tiens précieuſe cette future filiation, dont je viens aujourdh'ui vous rendre, par avance, les très-humbles, & très-reſpectueux hommages.

TOINETTE.

Vivent les colléges, d'où l'on ſort ſi habile homme!

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

Cela a-t-il bien été, mon pere?

M. DIAFOIRUS.

Optimè.

ARGAN *à Angélique.*

Allons, ſaluez Monſieur.

THOMAS DIAFOIRUS *à M. Diafoirus.*

Baiſerai-je?

M. DIAFOIRUS.

Oui, oui.

THOMAS DIAFOIRUS *à Angélique.*

Madame, c'eſt avec juſtice, que le ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puiſque l'on. . . .

ARGAN *à Thomas Diafoirus.*

Ce n'eſt pas ma femme, c'eſt ma fille à qui vous parlez.

THOMAS DIAFOIRUS.

Où donc eſt-elle ?

ARGAN.

Elle va venir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Attendrai-je, mon pere, qu'elle ſoit venue ?

M. DIAFOIRUS.

Faites toujours le compliment de Mademoiſelle.

THOMAS DIAFOIRUS.

Mademoiſelle, ne plus ne moins que la ſtatue de Memnon rendoit un ſon harmonieux, lorſqu'elle venoit à être éclairée des rayons du ſoleil, tout de même me ſens-je animé d'un doux tranſport à l'apparition du ſoleil de vos beautés ; & comme les naturaliſtes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne ſans ceſſe vers cet aſtre du jour, auſſi mon cœur dores-en-avant tournera-t-il toujours vers les aſtres reſplendiſſans de vos yeux adorables, ainſi que vers ſon pôle unique. Souffrez donc, Mademoiſelle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne reſpire, & n'ambitionne autre gloire, que d'être toute ſa vie, Mademoiſelle, votre très-humble, très-obéïſſant, & très-fidéle ſerviteur, & mari.

TOINETTE.

Voilà ce que c'eſt que d'étudier ; on apprend à dire de belles choſes.

ARGAN *à Cléante.*

Hé ? Que dites-vous de cela ?

CLEANTE.

Que Monſieur fait merveilles, & que s'il eſt auſſi bon médecin, qu'il eſt bon orateur, il y aura plaiſir à être de ſes malades.

TOINETTE.

Aſſurément. Ce ſera quelque choſe d'admirable, s'il fait d'auſſi belles cures, qu'il fait de beaux diſcours.

ARGAN.

Allons, vîte, ma chaiſe, & des ſiéges à tout le mon-

(*des laquais donnent des siéges.*) (*à M. Diafoirus.*) de. Mettez-vous-là, ma fille. Vous voyez, Monsieur, que tout le monde admire Monsieur votre fils; & je vous trouve bienheureux de vous voir un garçon comme cela.

M. DIAFOIRUS.

Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son pere, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui; & que tous ceux qui le voient, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns; mais c'est par-là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été, ce qu'on appelle mièvre & éveillé. On le voyoit toujours doux, paisible, & taciturne, ne disant jamais mot; & ne jouant jamais à tous ces petits jeux, que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire; & il avoit neuf ans qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon, disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus malaisément que sur le sable; mais les choses y sont conservées bien plus long-temps, & cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collége, il trouva de la peine; mais il se roidissoit contre les difficultés, & ses Régens se louoient toujours à moi de son assiduité, & de son travail. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences; & je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable; & il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un

un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion; & poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, & en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, & que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raisons, & les expériences des prétendues découvertes de notre siécle, touchant la circulation du sang, & autres opinions de même farine.

THOMAS DIAPHOIRUS *tirant de sa poche une grande thése roulée, qu'il présente à Angélique.*

J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thése, (*saluant Argan.*) qu'avec la permission de Monsieur, j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

ANGELIQUE.

Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile; & je ne me connois pas à ces choses-là.

TOINETTE *prenant la thése.*

Donnez, donnez. Elle est toujours bonne à prendre pour l'image; cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS *saluant encore Argan.*

Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir, l'un de ces jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.

Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses; mais donner une dissection, est quelque chose de plus galant.

M. DIAFOIRUS.

Au reste, pour ce qui est des qualités requises pour le mariage & la propagation, je vous assure que, selon les régles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter, qu'il posséde en un degré louable la vertu prolifique; & qu'il est du tempérament qu'il

faut pour engendrer, & procréer des enfans bien conditionnés.

ARGAN.

N'eſt-ce pas votre intention, Monſieur, de le pouſſer à la Cour ; & d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

M. DIAFOIRUS.

A vous parler franchement, notre métier auprès des Grands ne m'a jamais paru agréable, & j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public eſt commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à perſonne ; &, pourvû que l'on ſuive le courant des régles de l'art, on ne ſe met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des Grands, c'eſt que, quand ils viennent à être malades, ils veulent abſolument que leurs médecins les guériſſent.

TOINETTE.

Cela eſt plaiſant ; & ils ſont bien impertinens de vouloir que, vous autres Meſſieurs, vous les guériſſiez. Vous n'étes point auprès d'eux pour cela, vous n'y étes que pour recevoir vos penſions, & leur ordonner des remédes ; c'eſt à eux à guérir s'ils peuvent.

M. DIAFOIRUS.

Cela eſt vrai. On n'eſt obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

ARGAN *à Cléante.*

Monſieur, faites un peu chanter ma fille, devant la compagnie.

CLEANTE.

J'attendois vos ordres, Monſieur ; & il m'eſt venu en penſée, pour divertir la compagnie, de chanter avec Mademoiſelle une ſcéne d'un petit opéra qu'on

(*à Angélique, lui donnant un papier.*)

a fait depuis peu. Tenez, voilà votre partie.

ANGELIQUE.

Moi ?

CLEANTE *bas à Angélique.*

Ne vous défendez point, s'il vous plaît, & me laiſſez vous faire comprendre ce que c'eſt que la ſcéne que nous devons chanter. (*haut.*) Je n'ai pas une voix à chanter ; mais ici il ſuffit que je me faſſe entendre, & l'on aura la bonté de m'excuſer, par la néceſſité où je me trouve de faire chanter Mademoiſelle.

ARGAN.

Les vers en ſont-ils beaux ?

CLEANTE.

C'eſt proprement ici un petit opéra inpromtu ; & vous n'allez entendre chanter que de la proſe cadencée, ou des maniéres de vers libres, tels que la paſſion & la néceſſité peuvent faire trouver à deux perſonnes, qui diſent les choſes d'eux-mêmes, & parlent ſur le champ.

ARGAN.

Fort bien. Ecoutons.

CLEANTE.

Voici le ſujet de la ſcéne. Un berger étoit attentif aux beautés d'un ſpectacle qui ne faiſoit que commencer, lorſqu'il fut tiré de ſon attention, par un bruit qu'il entendit à ſes côtés. Il ſe retourne, & voit un brutal qui, de paroles inſolentes, maltraitoit une bergére. D'abord il prend les intérêts d'un ſexe à qui tous les hommes doivent hommage ; &, après avoir donné au brutal le châtiment de ſon inſolence, il vient à la bergére, & voit une jeune perſonne qui, des plus beaux yeux qu'il eût jamais vûs, verſoit des larmes qu'il trouva les plus belles du monde. Hélas ! dit-il en lui-même, eſt-on capable d'outrager une perſonne ſi aimable, & quel inhumain, quel barbare ne ſeroit touché par de telles larmes ? Il prend ſoin de les arrêter, ces larmes qu'il trouve ſi belles, & l'aimable bergére prend ſoin en même temps de le remercier de ſon léger ſervice ; mais d'une maniére ſi charmante, ſi tendre & ſi paſ-

sionnée, que le berger n'y peut résister; & chaque mot, chaque regard, est un trait plein de flamme, dont son cœur se sent pénétré. Est-il, disoit-il, quelque chose qui puisse mériter les aimables paroles d'un tel remerciment? Et que ne voudroit-on pas faire; à quels services, à quels dangers ne seroit-on pas ravi de courir, pour s'attirer un seul moment des touchantes douceurs d'une ame si reconnoissante? Tout le spectacle passe sans qu'il y donne aucune attention; mais il se plaint qu'il est trop court, parce qu'en finissant, il le sépare de son adorable bergére; &, de cette premiére vûe, de ce premier moment, il emporte chez lui tout ce qu'un amour de plusieurs années peut avoir de plus violent. Le voilà aussi-tôt à sentir tous les maux de l'absence; & il est tourmenté de ne plus voir ce qu'il a si peu vû. Il fait tout ce qu'il peut pour se redonner la vûe, dont il conserve nuit & jour une si chére idée; mais la grande contrainte où l'on tient sa bergére, lui en ôte tous les moyens. La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté, sans laquelle il ne peut plus vivre; & il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais, dans le même temps, on l'avertit que le pere de cette belle a conclu son mariage avec un autre; & que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur, il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre; & son amour au désespoir lui fait trouver le moyen de s'introduire dans la maison de sa bergére pour apprendre ses sentimens, & savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint, il y voit venir l'indigne rival que le caprice d'un pere oppose aux tendresses de son amour, il le voit triomphant, ce rival ridicule, auprès de l'aimable bergére, ainsi

ıuprès d'une conquête qui lui eſt aſſurée ; & cette le remplit d'une colére, dont il a peine à ſe lre le maître. Il jette de douleureux regards ſur e qu'il adore ; & ſon reſpect, & la préſence de pere l'empêchent de lui rien dire que des yeux. ıs, enfin, il force toute contrainte, & le tranſ- : de ſon amour l'oblige à lui parler ainſi.

(*il chante.*)

Belle Philis, c'eſt trop, c'eſt trop ſouffrir,
npons ce dur ſilence, & m'ouvrez vos penſées.
Apprenez-moi ma deſtinée ;
Faut-il vivre? Faut-il mourir?

ANGELIQUE *en chantant.*

ıs me voyez, Tircis, triſte & mélancolique,
c apprêts de l'hymen, dont vous vous alarmez.
éve au ciel les yeux, je vous regarde, je ſoupire,
C'eſt vous en dire aſſez.

ARGAN.

ais! Je ne croyois pas que ma fille fût ſi habile, de chanter ainſi à livre ouvert, ſans héſiter.

CLEANTE.

Hélas! Belle Philis,
Se pourroit-il que l'amoureux Tircis,
Eût aſſez de bonheur,
Pour avoir quelque place dans votre cœur?

ANGELIQUE.

e m'en défens point, dans cette peine extrême ;
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

O parole pleine d'appas!
Ai-je bien entendu? Hélas!
ites-la, Philis, que je n'en doute pas.

ANGELIQUE.

Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

De grace, encor, Philis.

ANGELIQUE.

Je vous aime.

CLEANTE.

Recommencez cent fois, ne vous en laſſez pas.

ANGELIQUE.

Je vous aime, je vous aime,
Oui, Tircis, je vous aime.

CLEANTE.

Dieux, Rois, qui ſous vos piéds regardez tout le monde,
Pouvez-vous comparer votre bonheur au mien?
Mais, Philis, une penſée
Vient troubler ce doux tranſport,
Un rival, un rival....

ANGELIQUE.

Ah! Je le hais plus que la mort;
Et ſa préſence, ainſi qu'à vous,
M'eſt un cruel ſupplice.

CLEANTE.

Mais un pere à ſes vœux vous veut aſſujettir.

ANGELIQUE.

Pluſtôt, pluſtôt mourir,
Que de jamais y conſentir;
Pluſtôt, pluſtôt mourir, pluſtôt mourir.

ARGAN.

Et que dit le pere à tout cela?

CLEANTE.

Il ne dit rien.

ARGAN.

Voiià un ſot pere que ce pere-là, de ſouffrir toutes ces ſottiſes-là, ſans rien dire.

CLEANTE *voulant continuer à chanter.*

Ah! Mon amour...

ARGAN.

Non, non, en voilà aſſez. Cette comédie-là eſt de fort mauvais exemple. Le berger Tircis eſt un impertinent; & la bergére Philis une impudente de parler de la ſorte devant ſon pere. (*à Angélique.*) Montrez-moi ce papier. Ah, ah! Où ſont donc les pa-

soles que vous dites ? Il n'y a là que de la musique écrite.

CLEANTE.

Est-ce que vous ne savez pas, Monsieur, qu'on a trouvé, depuis peu, l'invention d'écrire les paroles avec les notes même ?

ARGAN.

Fort bien. Je suis votre serviteur, Monsieur ; jusqu'au revoir. Nous nous serions bien passés de votre impertinent opéra.

CLEANTE.

J'ai crû vous divertir.

ARGAN.

Les sottises ne divertissent point. Ah ! Voici ma femme.

SCENE VII.

BELINE, ARGAN, ANGELIQUE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

MAmour, voilà le fils de Monsieur Diafoirus.

THOMAS DIAFOIRUS.

Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mere, puisque l'on voit sur votre visage. . . .

BELINE.

Monsieur, je suis ravie d'être ici venue à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

THOMAS DIAFOIRUS.

Puisque l'on voit sur votre visage. . . Puisque l'on voit sur votre visage. . . Madame, vous m'avez in-

terrompu dans le milieu de ma période, & cela m'a troublé la mémoire.

M. DIAFOIRUS.

Thomas, réservez cela pour une autre fois.

ARGAN.

Je voudrois, mamie, que vous eussiez été ici tantôt.

TOINETTE.

Ah! Madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été au second pere, à la statue de Memnon, & à la fleur nommée héliotrope.

ARGAN.

Allons, ma fille, touchez dans la main de Monsieur, & lui donnez votre foi, comme à votre mari.

ANGELIQUE.

Mon pere.

ARGAN.

Hé bien, mon pere. Qu'est-ce que cela veut dire?

ANGELIQUE.

De grace, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, & de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.

Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi; & je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGELIQUE.

Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi; & je vous avoue que votre mérite n'a pas encore assez fait d'impression dans mon ame.

ARGAN.

Oh bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGELIQUE.

Hé! Mon pere, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; &, si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui seroit à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.

consequentiam, Mademoiselle ; & je puis être te homme, & vouloir bien vous accepter des de Monsieur votre pere.

ANGELIQUE.

un méchant moyen de se faire aimer de quel-, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS

lisons des anciens, Mademoiselle, que leur ıme étoit d'enlever par force de la maison des les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne ât pas que ce fût de leur consentement, qu'elles oloient dans les bras d'un homme.

ANGELIQUE.

.nciens, Monsieur, sont les anciens, & nous ıes les gens de maintenant. Les grimaces ne point nécessaires dans notre siécle ; & quand ariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ; si m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ıe je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.

, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon ır exclusivement.

ANGELIQUE.

la grande marque d'amour, c'est d'être sou-ux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.

ıguo, Mademoiselle. Dans ce qui ne régarde sa possession, *concedo*; mais dans ce qui la re-:, *nego*.

TOINETTE *à Angélique*.

avez beau raisonner. Monsieur est frais émou-collége ; & il vous donnera toujours votre re-'ourquoi tant résister, & refuser la gloire d'ê-tachée au corps de la Faculté ?

BELINE.

ı peut-être quelque inclination en tête.

ANGELIQUE.

Si j'en avois, Madame, elle feroit telle que la raifon & l'honnêteté pourroient me le permettre.

ARGAN.

Ouais! Je joue ici un plaifant perfonnage.

BELINE.

Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à fe marier; & je fais bien ce que je ferois.

ANGELIQUE.

Je fais, Madame, ce que vous voulez dire, & les bontés que vous avez pour moi; mais peut-être que vos confeils ne feront pas affez heureux pour être exécutés.

BELINE.

C'eft que les filles bien fages & bien honnêtes, comme vous, fe moquent d'être obéïffantes, & foumifes aux volontés de leurs peres. Cela étoit bon autrefois.

ANGELIQUE.

Le devoir d'une fille a des bornes, Madame; & la raifon & les loix ne l'étendent point à toutes fortes de chofes.

BELINE.

C'eft-à-dire que vos penfées ne font que pour le mariage; mais vous voulez choifir un époux à votre fantaifie.

ANGELIQUE.

Si mon pere ne veut pas me donner un mari qui me plaife, je le conjurerai, au moins, de ne me point forcer à en époufer un que je ne puiffe pas aimer.

ARGAN.

Meffieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

ANGELIQUE.

Chacun a fon but en fe mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, & qui prétens en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris feulement

se tirer de la contrainte de leurs parens, & se
re en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il
a d'autres, Madame, qui font du mariage un
nerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour
er des douaires, que pour s'enrichir par la mort
ux qu'elles épousent, & courent sans scrupule
ari en mari, pour s'approprier leurs dépouilles.
personnes-là à la vérité n'y cherchent pas tant
çons, & regardent peu la personne.

BELINE.

ous trouve aujourd'hui bien raisonnante; & je
lrois bien savoir ce que vous voulez dire par-là.

ANGELIQUE.

, Madame? que voudrois-je dire que ce que je

BELINE.

s êtes si sotte, mamie, qu'on ne sauroit plus
souffrir.

ANGELIQUE.

s voudriez bien, Madame, m'obliger à vous ré-
re quelque impertinence; mais je vous avertis
vous n'aurez pas cet avantage.

BELINE.

est rien d'égal à votre insolence.

ANGELIQUE.

, Madame, vous avez beau dire.

BELINE.

ous avez un ridicule orgueil, une impertinente
mption qui fait hausser les épaules à tout le
le.

ANGELIQUE.

cela, Madame, ne servira de rien. Je serai sa-
dépit de vous; &, pour vous ôter l'espé-
de pouvoir réussir dans ce que vous voulez,
is m'ôter de votre vûe.

SCENE VIII.

ARGAN, BELINE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN *à Angélique qui sort.*

ECoute, il n'y a point de milieu à cela. Choisi d'épouser dans quatre jours ou Monsieur, ou un couvent. (*à Beline.*) Ne vous mettez pas en peine, je la rangerai bien.

BELINE.

Je suis fâchée de vous quitter, mon fils ; mais j'ai une affaire en ville, dont je ne puis me dispenser. Je reviendrai bien-tôt.

ARGAN.

Allez, mamour ; & passez chez votre notaire, afin qu'il expédie ce que vous savez.

BELINE.

Adieu, mon petit ami.

ARGAN.

Adieu, mamie.

SCENE IX.

ARGAN, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

ARGAN.

VOilà une femme qui m'aime . . . Cela n'est pas croyable.

M. DIAFOIRUS.

allons, Monſieur, prendre congé de vous.

ARGAN.

ıs prie, Monſieur, de me dire un peu comment

I. DIAFOIRUS *tâtant le pouls d'Argan.*

ꞩ, Thomas, prenez l'autre bras de Monſieur, roir ſi vous ſaurez porter un bon jugement de ıuls. *Quid dicis ?*

THOMAS DIAFOIRUS.

que le pouls de Monſieur eſt le pouls d'un e qui ne ſe porte point bien.

M. DIAFOIRUS.

THOMAS DIAFOIRUS.

eſt duriuſcule, pour ne pas dire dur.

M. DIAFOIRUS.

ıien.

THOMAS DIAFOIRUS.

ıſſant.

M. DIAFOIRUS.

THOMAS DIAFOIRUS.

ıme un peu capriçant ;

M. DIAFOIRUS.

è.

THOMAS DIAFOIRUS.

ıi marque une intempérie dans le *parenchyme* *ue*, c'eſt-à-dire, la rate.

M. DIAFOIRUS.

ıien.

ARGAN.

Monſieur Purgon dit que c'eſt mon foie qui ılade.

M. DIAFOIRUS.

i ; qui dit *parenchyme*, dit l'un & l'autre, à de l'étroite ſympathie qu'ils ont enſemble, par ıyen du *vas breve* du *pylore*, & ſouvent des

meats cholidoques Il vous ordonne ſans doute de manger force rôti ?

ARGAN.

Non, rien que du bouilli.

M. DIAFOIRUS.

Et oui ; rôti, bouilli, même choſe. Il vous ordonne fort prudemment, & vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.

Monſieur, combien eſt-ce qu'il faut mettre de grains de ſel dans un œuf ?

M. DIAFOIRUS.

Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicamens, par les nombres impairs.

ARGAN.

Juſqu'au revoir, Monſieur.

SCENE X.

BELINE, ARGAN.

BELINE.

JE viens, mon fils, avant que de ſortir, vous donner avis d'une choſe, à laquelle il faut que vous preniez garde. En paſſant pardevant la chambre d'Angélique, j'ai vû un jeune homme avec elle, qui s'eſt ſauvé d'abord qu'il m'a vûe.

ARGAN.

Un jeune homme avec ma fille ?

BELINE.

Oui. Votre petite fille Louiſon étoit avec eux, qui pourra vous en dire des nouvelles.

ARGAN.

Envoyez-la ici, mamour ; envoyez-la ici. Ah

(*ſeul.*)

l'effrontée ! Je ne m'étonne plus de ſa réſiſtance.

SCENE XI.

ARGAN, LOUISON.

LOUISON.

QU'est-ce que vous me voulez, mon papa ? Ma belle maman m'a dit que vous me demandez.

ARGAN.

Oui, venez-çà. Avancez-là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regardez-moi. Hé ?

LOUISON.

Quoi, mon papa ?

ARGAN.

Là ?

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

N'avez-vous rien à me dire ?

LOUISON.

Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de peau-d'âne, ou bien la fable du corbeau, & du renard, qu'on m'a apprise depuis peu.

ARGAN.

Ce n'est pas cela que je demande.

LOUISON.

Quoi donc ?

ARGAN.

Ah ! Rusée, vous savez bien ce que je veux dire.

LOUISON.

Pardonnez-moi, mon papa.

ARGAN.

Est-ce là comme vous m'obéïssez ?

LOUISON.

Quoi ?

ARGAN.

Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

LOUISON.

Oui, mon papa.

ARGAN.

L'avez-vous fait?

LOUISON.

Oui, mon papa. Je vous suis venu dire tout ce que j'ai vû.

ARGAN.

Et n'avez-vous rien vû aujourd'hui?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Non?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Assurément?

LOUISON.

Assurément.

ARGAN.

Oh ça, je m'en vais vous faire voir quelque chose, moi.

LOUISON *voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre.*

Ah! Mon papa.

ARGAN.

Ah, ah! Petite masque, vous ne me dites pas que vous avez vû un homme dans la chambre de votre sœur?

LOUISON *pleurant.*

Mon papa.

ARGAN *prenant Louison par le bras.*

Voici qui vous apprendra à mentir.

LOUISON *se jettant à genoux.*

Ah! Mon papa, je vous demande pardon. C'est que me

ma sœur m'avoit dit de ne pas vous le dire; mais je m'en vais vous dire tout.

ARGAN.

Il faut premiérement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

LOUISON.

Pardon, mon papa.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON.

Mon pauvre papa, ne me donnez pas le fouet.

ARGAN.

Vous l'aurez.

LOUISON.

Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas.

ARGAN *voulant la foueter.*

Allons, allons.

LOUISON.

Ah! Mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte.

(*Elle contrefait la morte.*)

ARGAN.

Holà. Qu'est-ce-là? Louison, Louison. Ah! Mon Dieu! Louison. Louison. Ah! Ma fille. Ah! Malheureux, ma pauvre fille est morte. Qu'ai-je fait, misérable? Ah! Chiennes de verges. La peste soit des verges. Ah! Ma pauvre fille, ma pauvre fille, ma pauvre petite Louison.

LOUISON.

Là, là, mon papa, ne pleurez point tant, je ne suis pas morte tout-à-fait.

ARGAN.

Voyez-vous la petite rusée? Oh ça, ça, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvû que vous me disiez bien tout.

LOUISON.

Oh! Oui, mon papa.

ARGAN.

Prenez-y bien garde au moins ; car voi doigt qui fait tout, qui me dira si vous

LOUISON.

Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur l'ai dit.

ARGAN.

Non, non.

LOUISON *après avoir regard n'écoute.*

C'est, mon papa, qu'il est venu un hon chambre de ma sœur comme j'y étois.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, qu'il étoit son maître à chanter.

ARGAN *à part.* *(à Louiso*

Hom, hom ! Voilà l'affaire. Hé bien ?

LOUISON.

Ma sœur est venue après.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Elle lui a dit, sortez, sortez, sortez ; Sortez, vous me mettez au désespoir.

ARGAN.

Hé bien ?

LOUISON.

Et lui ne vouloit pas sortir.

ARGAN.

Qu'est-ce qu'il lui disoit ?

LOUISON.

Il lui disoit je ne sais combien de choses.

ARGAN.

Et quoi encore ?

LOUISON.

Il lui disoit tout-ci, tout-ça, qu'il l'aimoit bien, & qu'elle étoit la plus belle du monde.

ARGAN.

Et puis après.

LOUISON.

Et puis après, il se mettoit à genoux devant elle.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, il lui baisoit les mains.

ARGAN.

Et puis après ?

LOUISON.

Et puis après, ma belle maman est venue à la porte, & il s'est enfui.

ARGAN.

Il n'y a point autre chose ?

LOUISON.

Non, mon papa.

ARGAN.

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque (*Mettant son doigt à son oreille.*) chose. Attendez. Hé ! Ah, ah ! Oui ? Oh, oh ! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vû, & que vous ne m'avez pas dit.

LOUISON.

Ah ! Mon papa, votre petit doigt est un menteur.

ARGAN.

Prenez garde.

LOUISON.

Non, mon papa ; ne le croyez pas, il ment, je vous assure.

ARGAN.

Oh bien, bien, nous verrons cela. Allez-vous-en, (*seul.*) & prenez bien garde à tout, allez. Ah ! il n'y a plus

d'enfans. Ah ! Que d'affaires ! Je n'ai le loisir de songer à ma maladie. En v puis plus.

(*il se laisse tomber dans sa cha*

SCENE XI

BERALDE, AR

BERALDE.

HE bien, mon frere, qu'est-ce ? C portez-vous ?

ARGAN.

Ah ! Mon frere, fort mal.

BERALDE.

Comment fort mal ?

ARGAN.

Oui. Je suis dans une foiblesse si gra n'est pas croyable.

BERALDE.

Voilà qui est fâcheux.

ARGAN.

Je n'ai pas seulement la force de pouv

BERALDE.

J'étois venu ici, mon frere, vous pro pour ma niéce Angélique.

ARGAN *parlant avec emportemen de sa chaise.*

Mon frere, ne me parlez point de cet C'est une friponne, une impertinente, que je mettrai dans un couvent avant jours.

BERALDE.

Ah ! Voilà qui est bien. Je suis bien ai vous revienne un peu ; & que ma visite bien. Oh çà, nous parlerons d'affair

néne ici un divertiſſement que j'ai rencontré, ſipera votre chagrin, & vous rendra l'ame diſpoſée aux choſes que nous avons à dire. t des Egyptiens vêtus en Maures, qui font ſes mêlées de chanſons, où je ſuis ſûr que rendrez plaiſir; & cela vaudra bien une orce de Monſieur Purgon. Allons.

Fin du ſecond acte.

I. INTERMÈDE.

EGYPTIENNE *chantante*, UN YPTIEN *chantant*, EGYPTIENS EGYPTIENNES *danſans*, *vêtus en ures*, *& portant des ſinges*.

UNE EGYPTIENNE.

PRofitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeuneſſe;
Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Donnez-vous à la tendreſſe

Les plaiſirs les plus charmans,
Sans l'amoureuſe flamme,
Pour contenter une ame
N'ont point d'attraits aſſez puiſſans.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeuneſſe;
Profitez du printemps

De vos beaux ans ;
Donnez-vous à la tendresse.
Ne perdez point ces précieux momens ;
La beauté passe,
Le temps l'efface,
L'âge de glace
Vient à sa place,
Qui nous ôte le goût de ces doux passe-temps.

Profitez du printemps
De vos beaux ans,
Aimable jeunesse ;
Profitez du printemps
De vos beaux ans ;
Donnez-vous à la tendresse.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Danse des Egyptiens & des Egyptiennes.

UN EGYPTIEN.

QUand d'aimer on nous presse,
A quoi songez-vous ?
Nos cœurs, dans la jeunesse,
N'ont vers la tendresse
Qu'un penchant trop doux.
L'Amour a, pour nous prendre,
De si doux attraits,
Que, de soi, sans attendre,
On voudroit se rendre
A ses premiers traits ;
Mais tout ce qu'on écoute
Des vives douleurs
Et des pleurs qu'il nous coûte,
Fait qu'on en redoute
Toutes les douleurs.

(*à l'Egyptienne.*)
Il eft doux, à votre âge,
D'aimer tendrement
Un amant
Qui s'engage;
Mais, s'il eft volage,
Hélas! Quel tourment!

L'EGYPTIENNE.
L'amant qui fe dégage
N'eft pas le malheur;
La douleur
Et la rage,
C'eft que le volage
Garde notre cœur.

L'EGYPTIEN.
Quel parti faut-il prendre
Pour nos jeunes cœurs?

L'EGYPTIENNE.
Faut-il nous en défendre,
Et fuir fes douceurs?

L'EGYPTIEN.
Devons-nous nous y rendre
Malgré fes rigueurs?

TOUS DEUX ENSEMBLE.
Oui, fuivons fes caprices
Ses douces langueurs;
S'il a quelques fupplices,
Il a cent délices
Qui charment les cœurs.

ENTRE'E DE BALLET.

Egyptiens & Egyptiennes danfent, & font fauter s fînges qu'ils ont amenés avec eux.

Fin du fecond Intermède.

ACTE III.

SCENE PREMIEI

BERALDE, ARGAN, TOINE

BERALDE.

HE bien, mon frere, qu'en dites-vous ? (vaut-il pas bien une prise de casse ?

TOINETTE.

Hom ! De bonne casse est bonne.

BERALDE.

Oh-çà, voulez-vous que nous parlions un j semble ?

ARGAN.

Un peu de patience, mon frere, je vais reve

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, vous ne songez pas que v sauriez marcher sans bâton.

ARGAN.

Tu as raison.

SCENE II.

BERALDE, TOINETT

TOINETTE.

N'Abandonnez pas, s'il vous plaît, les i de votre niéce.

BERALDE.

J'employerai toutes choses pour lui obtenir ce souhaite.

TOINE'

TOINETTE.

: abſolument empêcher ce mariage extravagant ;'eſt mis dans la fantaiſie ; & j'avois ſongé en ıême, que ç'auroit été une bonne affaire de ›ir introduire ici un médecin à notre poſte, le dégoûter de ſon Monſieur Purgon, & lui :r ſa conduite. Mais, comme nous n'avons per- en main pour cela, j'ai réſolu de jouer un le ma tête.

BERALDE.

ıent ?

TOINETTE.

une imagination burleſque. Cela ſera peut- lus heureux que ſage. Laiſſez-moi faire. Agiſſez :re côté. Voici notre homme.

SCENE III.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

)us voulez bien, mon frere, que je vous de- ıande, avant toute choſe, de ne vous point ſer l'eſprit dans notre converſation.

ARGAN.

qui eſt fait.

BERALDE.

›ondre, ſans nulle aigreur, aux choſes que je ıi vous dire ;

ARGAN.

BERALDE.

raiſonner enſemble ſur les affaires dont nous à parler, avec un eſprit détaché de toute

ARGAN.

Mon Dieu ! Oui. Voilà bien du préambule.

BERALDE.

D'où vient, mon frere, qu'ayant le bien que vous avez, & n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite ; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

ARGAN.

D'où vient, mon frere, que je suis maître dans ma famille, pour faire ce que bon me semble ?

BERALDE.

Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles ; & je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN.

Oh-çà, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu. C'est elle qui fait tout le mal, & tout le monde lui en veut.

BERALDE.

Non, mon frere, laissons-la là ; c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, & qui est détachée de toute sorte d'intérêt ; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, & qui montre pour vos enfans une affection & une bonté qui n'est pas concevable, cela est certain. N'en parlons point, & revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frere, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

ARGAN.

Sur la pensée, mon frere, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BERALDE.

Ce n'est point là, mon frere, le fait de votre fille ; & il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN.

Oui ; mais celui-ci, mon frere, est plus sortable pour moi.

BERALDE.

Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frere, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN.

Il doit être, mon frere, & pour elle, & pour moi; & je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BERALDE.

Par cette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez un apoticaire.

ARGAN.

Pourquoi non?

BERALDE.

Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apoticaires, & de vos médecins; & que vous vouliez être malade en dépit des gens, & de la nature?

ARGAN.

Comment l'entendez-vous, mon frere?

BERALDE.

J'entens, mon frere, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, & que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, & que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pû parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, & que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN.

Mais savez-vous, mon frere, que c'est cela qui me conserve; & que Monsieur Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi?

BERALDE.

Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous envoyera en l'autre monde.

ARGAN.

Mais raisonnons un peu, mon frere. Vous ne cr
donc point à la médecine ?

BERALDE.

Non, mon frere ; & je ne vois pas que, pour s
lut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN.

Quoi ? Vous ne tenez pas véritable une chose
blie par tout le monde, & que tous les siécles o
vérée ?

BERALDE.

Bien loin de la tenir véritable, je la trouve,
nous, une des plus grandes folies qui soit parı
hommes ; &, à regarder les choses en philos
je ne vois point de plus plaisante mommerie,
vois rien de plus ridicule, qu'un homme qui s
mêler d'en guérir un autre.

ARGAN.

Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frere,
homme en puisse guérir un autre ?

BERALDE.

Par la raison, mon frere, que les ressorts de
machine sont des mystéres, jusqu'ici, où les h
ne voient goutte ; & que la nature nous a m
devant des yeux des voiles trop épais pour y
noître quelque chose.

ARGAN.

Les médecins ne savent donc rien, à votre co

BERALDE.

Si fait, mon frere. Ils savent la plufpart d
belles humanités, savent parler en beau Lat
vent nommer en Grec toutes les maladies, l
nir & les diviser ; mais, pour ce qui est de l
rir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN.

Mais toujours faut-il demeurer d'accord q
cette matiére, les médecins en savent plus
autres.

BERALDE.

avent, mon frere, ce que je vous ai dit, qui ne
it pas de grand'chose; & toute l'excellence de
art consiste en un pompeux galimathias, en un
ieux babil, qui vous donne des mots pour des
ons, & des promesses pour des effets.

ARGAN.

s enfin, mon frere, il y a des gens aussi sages,
ussi habiles que vous; & nous voyons que, dans
aladie, tout le monde a recours aux médecins.

BERALDE.

t une marque de la foiblesse humaine, & non
de la vérité de leur art.

ARGAN.

s il faut bien que les médecins croient leur art
table, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BERALDE.

st qu'il y en a parmi eux, qui sont eux-mêmes
l'erreur populaire, dont ils profitent, & d'au-
qui en profitent sans y être. Votre Monsieur
gon, par exemple, n'y fait point de finesse;
un homme tout médecin, depuis la tête jus-
ux piéds; un homme qui croit à ses régles, plus
toutes les démonstrations des mathématiques,
ui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui
oit rien d'obscur dans la médecine, rien de dou-
, rien de difficile; & qui, avec une impétuo-
de prévention, une roideur de confiance, une
alité de sens commun & de raison, donne au-tra-
des purgations & des saignées, & ne balance
ne chose. Il ne lui faut point vouloir de mal
out ce qu'il pourra vous faire, c'est de la meil-
e foi du monde, qu'il vous expédiera; & il ne
, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme
ses enfans, & ce qu'en un besoin il feroit à lui-
ne.

ARGAN.

t que vous avez, mon frere, une dent de lait

contre lui. Mais, enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on est malade ?

BERALDE.

Rien, mon frere.

ARGAN.

Rien ?

BERALDE.

Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout ; & presque tous les hommes meurent de leurs remédes, & non pas de leurs maladies.

ARGAN.

Mais il faut demeurer d'accord, mon frere, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BERALDE.

Mon Dieu ! Mon frere, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître ; &, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire, parce qu'elles nous flattent, & qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit, & lui donner ce qui lui manque, de la rétablir dans une pleine facilité de ses fonctions ; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles & le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir & conserver la chaleur naturelle ; & d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années, il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité & à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela ; & il en est comme des beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crûs.

ARGAN.

C'eſt-à-dire, que toute la ſcience du monde eſt renfermée dans votre tête ; & vous voulez en ſavoir plus que tous les grands médecins de notre ſiécle.

BERALDE.

Dans les diſcours, & dans les choſes, ce ſont deux ortes de perſonnes que vos grands médecins. Entenlez-les parler, les plus habiles gens du monde ; 'oyez-les faire, les plus ignorans de tous les homaes.

ARGAN.

)uais ! Vous étes un grand docteur, à ce que je vois ; t je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces 1eſſieurs, pour rembarrer vos raiſonnemens, & abaiſſer votre caquet.

BERALDE.

loi, mon frere, je ne prens point à tâche de comattre la médecine ; & chacun, à ſes périls & forme, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en s n'eſt qu'entre nous ; & j'aurois ſouhaité de pouoir un peu vous tirer de l'erreur où vous étes, & our vous divertir, vous mener voir, ſur ce chapie, quelqu'une des comédies de Moliere.

ARGAN.

'eſt un bon impertinent que votre Moliere, avec s comédies ; & je le trouve bien plaiſant d'aller uer d'honnêtes gens comme les médecins.

BERALDE.

e ne ſont point les médecins qu'il joue, mais le ricule de la médecine.

ARGAN.

'eſt bien à lui à faire de ſe mêler de contrôler la édecine. Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, . ſe moquer des conſultations & des ordonnances, : s'attaquer au corps des médecins. & d'aller met- e ſur ſon théatre des perſonnes vénérables comme s Meſſieurs-là.

BERALDE.

Que voulez-vous qu'il y mette, que les div professions des hommes ? On y met bien tou jours les Princes & les Rois, qui sont d'aussi b maison que les médecins.

ARGAN.

Par la mort-non-de-diable, si j'étois que des cins, je me vengerois de son impertinence ; &, q il sera malade, je le laisserois mourir sans sec Il auroit beau faire & beau dire, je ne lui or nerois pas la moindre petite saignée, le mo petit lavement ; & je lui dirois, créve, créve, t'apprendra une autre fois à te jouer à la Facul

BERALDE.

Vous voilà bien en colére contre lui.

ARGAN.

Oui. C'est un mal avisé ; &, si les médecins sages, ils feront ce que je dis.

BERALDE.

Il sera encore plus sage que vos médecins ; car leur demandera point de secours.

ARGAN.

Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux rem

BERALDE.

Il a ses raisons pour n'en point vouloir, & il tient que cela n'est permis qu'aux gens vigoure robustes, & qui ont des forces de reste pour p les remédes avec la maladie ; mais que, pour il n'a justement de la force que pour porter son

ARGAN.

Les sottes raisons que voilà ! Tenez, mon fi ne parlons point de cet homme-là davantage cela m'échauffe la bile, & vous me donneriez mal.

BERALDE.

Je le veux bien, mon frere ; &, pour change discours, je vous dirai que, sur une petite r gnance que vous témoigne votre fille, vous n

point prendre les résolutions violentes de la
:tre dans un couvent ; que, pour le choix d'un
ıdre, il ne vous faut pas suivre aveuglément la
ſion qui vous emporte ; & qu'on doit, sur cette
tiére, s'accommoder un peu à l'inclination d'une
:, puisque c'eſt pour toute la vie, & que de-là
end tout le bonheur d'un mariage.

SCENE IV.

)NSIEUR FLEURANT *une ſeringue à la main*, ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

. H ! Mon frere, avec votre permiſſion.

BERALDE.

ıment ? Que voulez-vous faire ?

ARGAN.

ıdre ce petit lavement-là, ce ſera bien-tôt fait.

BERALDE.

ıs vous moquez. Eſt-ce que vous ne ſauriez être
ıoment ſans lavement ou ſans médecine ? Re-
tez cela à une autre fois, & demeurez un peu en
ıs.

ARGAN.

ıſieur Fleurant, à ce ſoir, ou à demain matin.

M. FLEURANT *à Béralde*.

quoi vous mêlez-vous de vous oppoſer aux or-
ıances de la médecine, & d'empêcher Monſieur
ırendre mon clyſtére ? Vous étes bien plaiſant
oir cette hardieſſe-là ?

BERALDE.

z, Monſieur, on voit bien que vous n'avez pas
ûtumé de parler à des viſages.

M. FLEURAN

On ne doit point ainsi se jouer des r
faire perdre mon temps. Je ne suis v
une bonne ordonnance ; & je vais d
Purgon comme on m'a empêché d'e
dres, & de faire ma fonction. Vous
verrez . . .

SCENE V

ARGAN, BERAL

ARGAN.

MOn frere, vous serez cause ici d
heur.

BERALDE.

Le grand malheur de ne pas prendre u
Monsieur Purgon a ordonné ! Enc
mon frere, est-il possible qu'il n'y ait
vous guérir de la maladie des médecin
vouliez être toute votre vie enséveli
médes ?

ARGAN.

Mon Dieu ! Mon frere, vous en pa
homme qui se porte bien ; mais, si v
place, vous changeriez bien de lang
de parler contre la médecine, quand
santé.

BERALDE.

Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN.

Vous me feriez enrager. Je voudrois
fiez, mon mal, pour voir si vous jase
Voici Monsieur Purgon.

SCENE VI.

›NSIEUR PURGON, ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

M. PURGON.

vieŋs d'apprendre là-bas à la porte de jolies ›uvelles, qu'on ſe moque ici de mes ordonnan- & qu'on a fait refus de prendre le remède j'avois preſcrit.

ARGAN.

ıſieur, ce n'eſt pas...

M. PURGON.

.à une hardieſſe bien grande, une étrange ré- on d'un malade contre ſon médecin.

TOINETTE.

ı eſt épouvantable.

M. PURGON.

:lyſtére que j'avois pris plaiſir à compoſer moi- ıe.

ARGAN.

ı'eſt pas moi...

M. PURGON.

:nté, & formé dans toutes les régles de l'art ;

TOINETTE.

tort.

M. PURGON.

ui devoit faire dans des entrailles un effet mer- eux.

ARGAN.

ı frere ?

M. PURGON.

envoyer avec mépris !

ARGAN *montrant Béralde.*

t lui....

M. PURGON.

C'eſt une action exorbitante,

TOINETTE.

Cela eſt vrai.

M. PURGON.

Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN *montrant Béralde.*

Il eſt cauſe ....

M. PURGON.

Un crime de leze-Faculté, qui ne ſe peut aſſez punir.

TOINETTE.

Vous avec raiſon.

M. PURGON.

Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN.

C'eſt mon frere ....

M. PURGON.

Que je ne veux plus d'alliance avec vous;

TOINETTE.

Vous ferez bien.

M. PURGON.

Et que, pour finir toute liaiſon avec vous, voilà la donation que je faiſois à mon neveu, en faveur du mariage.

ARGAN.

C'eſt mon frere qui a fait tout le mal.

M. PURGON.

Mépriſer mon clyſtére!

ARGAN.

Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

M. PURGON.

Je vous aurois tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE.

Il ne le mérite pas.

M. PURGON.

J'allois nettoyer votre corps, & en évacuer entiérement les mauvaiſes humeurs.

ARGAN.

Ah, mon frere !

M. PURGON.

Et je ne voulois plus qu'une douzaine de médecines, pour vuider le fond du sac.

TOINETTE.

Il est indigne de vos soins.

M. PURGON.

Mais, puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains,

ARGAN.

Ce n'est pas ma faute.

M. PURGON.

Puisque vous vous étes soustrait de l'obéïssance que l'on doit à son médecin,

TOINETTE.

Cela crie vengeance.

M. PURGON.

Puisque vous vous étes déclaré rebelle aux remédes que je vous ordonnois,

ARGAN.

Hé, point du tout.

M. PURGON.

J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, & à la féculence de vos humeurs,

TOINETTE.

C'est fort bien fait.

ARGAN.

Mon Dieu !

M. PURGON.

Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN.

Ah ! Miséricorde !

M. PURGON.

Que vous tombiez dans la bradipepsie,

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la bradipepsie dans la dispepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la dispepsie dans l'apepsie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De l'apepsie dans la lienterie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la lienterie dans la dissenterie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De la dissenterie dans l'hydropisie.

ARGAN.

Monsieur Purgon.

M. PURGON.

De l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCENE VII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

AH! Mon Dieu! Je suis mort. Mon frere, vous m'avez perdu.

BERALDE.

Quoi? Qu'y a-t-il?

ARGAN.

n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se
ıge.

BERALDE.

ı foi, mon frere, vous êtes fou; & je ne voudrois
·, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire
que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie,
'enez à vous-même, & ne donnez point tant à
tre imagination.

ARGAN.

ms voyez, mon frere, les étranges maladies dont
n'a menacé.

BERALDE.

simple homme que vous êtes!

ARGAN.

dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit
ıtre jours.

BERALDE.

ce qu'il dit, que fait-il à la chose? Est-ce un ora-
qui a parlé? Il semble, à vous entendre, que Mon-
ır Purgon tienne dans ses mains le filet de vos
ırs; & que, d'autorité suprême, il vous l'allonge,
vous le racourcisse comme il lui plaît. Songez que
principes de votre vie sont en vous-même, &
e le courroux de Monsieur Purgon est aussi peu
ıble de vous faire mourir, que ses remédes de
ıs faire vivre. Voici une aventure, si vous vou-
, à vous défaire des médecins; ou, si vous êtes
à ne pouvoir vous en passer, il est aisé d'en avoir
autre, avec lequel, mon frere, vous puissiez cou-
un peu moins de risque.

ARGAN.

! Mon frere, il sait tout mon tempérament, &
naniére dont il faut me gouverner.

BERALDE.

faut vous avouer que vous êtes un homme d'une
ınde prévention, & que vous voyez les choses
ec d'étranges yeux.

SCENE VIII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *à Argan.*

MOnsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN.

Et quel médecin ?

TOINETTE.

Un médecin de la médecine.

ARGAN.

Je te demande qui il est ?

TOINETTE.

Je ne le connois pas, mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau ; &, si je n'étois sûre que ma mere étoit honnête femme, je dirois que ce seroit quelque petit frere, qu'elle m'auroit donné depuis le trépas de mon pere.

ARGAN.

Fais-le venir.

SCENE IX.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOus êtes servi à souhait. Un médecin vous quitte, un autre se présente.

ARGAN.

J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BERALDE.

BERALDE.

:ore ? Vous en revenez toujours là.

ARGAN.

›yez-vous, j'ai ſur le cœur toutes ces maladies que je ne connois point, ces . . . .

SCENE X.

ŁRGAN, BERALDE, TOINETTE *en médecin.*

TOINETTE.

Monſieur, agréez que je vienne vous rendre viſite, & vous offrir mes petits ſervices pour ıtes les ſaignées & les purgations, dont vous au- : beſoin.

ARGAN.

(*à Béralde.*)

›nſieur, je vous ſuis fort obligé. Par ma foi, voilà ›inette elle-même.

TOINETTE.

›nſieur, je vous prie de m'excuſer, j'ai oublié de ıner une commiſſion à mon valet; je reviens tout 'heure.

SCENE XI.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

HE? Ne diriez-vous pas que c'eſt effectivement Toinette?

BERALDE.

Il eſt vrai que la reſſemblance eſt tout à fait grande. Mais ce n'eſt pas la premiére fois qu'on a vû de ces ſortes de choſes, & les hiſtoires ne ſont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN.

Pour moi, j'en ſuis ſurpris ; & ....

SCENE XII.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE.

Que voulez-vous, Monſieur ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Ne m'avez-vous pas appelée ?

ARGAN.

Moi ? Non.

TOINETTE.

Il faut donc que les oreilles m'ayent corné.

ARGAN.

Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te reſſemble.

TOINETTE.

Oui, vraiment. J'ai affaire là-bas ; & je l'ai aſſez vû.

SCENE XIII.

ARGAN, BERALDE.

ARGAN.

SI je ne les voyois tous deux, je croirois que ce n'eſt qu'un.

BERALDE.

J'ai lû des choſes ſurprenantes de ces ſortes de reſſemblances ; & nous en avons vû, de notre temps, où tout le monde s'eſt trompé.

ARGAN.

Pour moi, j'aurois été trompé à celle-là ; & j'aurois juré que c'eſt la même perſonne.

SCENE XIV.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE *en médecin.*

TOINETTE.

MOnſieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN *bas à Béralde.*

Cela eſt admirable.

TOINETTE.

Vous ne trouverez pas mauvais, s'il vous plaît, la curioſité que j'ai eue de voir un illuſtre malade comme vous étes ; & votre réputation qui s'etend par tout, peut excuſer la liberté que j'ai priſe.

ARGAN.

Monſieur, je ſuis votre ſerviteur.

TOINETTE.

Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aye ?

ARGAN.

Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six ou vingt-sept ans.

TOINETTE.

Ah, ah, ah, ah, ah ! J'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN.

Quatre-vingt-dix ?

TOINETTE

Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais & vigoureux.

ARGAN.

Par ma foi, voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE.

Je suis médecin passager qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matiéres à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer les grands & beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fâtras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes & de fluxions, à ces fiévrotes, à ces vapeurs, & à ces migraines. Je veux des maladies d'importance, de bonnes fiévres continues, avec des transports au cerveau, de bonnes fiévres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pluréfies avec des inflammations de poitrine, c'est là que je me plais, c'est là que je triomphe; & je voudrois, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remédes, & l'envie que j'aurois de vous rendre service.

ARGAN.

ſuis obligé, Monſieur, des bontés que vous
›ur moi.

TOINETTE.

:-moi votre pouls. Allons donc, que l'on
omme il faut. Ah ! Je vous ferai bien aller
vous devez. Ouais ! Ce pouls-là fait l'im-
ıt ; je vois bien que vous ne me connoiſſez
ore. Qui eſt votre médecin ?

ARGAN.

ır Purgon.

TOINETTE.

nme-là n'eſt point écrit ſur mes tablettes en-
grands médecins. De quoi, dit-il, que vous
.lade ?

ARGAN.

ıe c'eſt du foie, & d'autres diſent que c'eſt
te.

TOINETTE.

: tous des ignorans, c'eſt du poumon que
es malade.

ARGAN.

ımon ?

TOINETTE.

ue ſentez-vous ?

ARGAN.

, de temps en temps, des douleurs de tête.

TOINETTE.

nt, le poumon.

ARGAN.

emble parfois que j'ai un voile devant les

TOINETTE.

mon.

ARGAN.

lquefois des maux de cœur.

TOINETTE.

mon.

ARGAN.

Je ſens parfois des laſſitudes par tous les membres.

TOINETTE.

Le poumon.

ARGAN.

Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme ſi c'étoit des coliques.

TOINETTE.

Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon. Il vous prend un petit ſommeil après le repas, & vous étes bien aiſe de dormir ?

ARGAN.

Oui, Monſieur.

TOINETTE.

Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN.

Il m'ordonne du potage,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

De la volaille,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Du veau,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des bouillons,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Des œufs frais,

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et le soir de petits pruneaux pour lâcher le ventre ;

TOINETTE.

Ignorant.

ARGAN.

Et sur-tout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE.

Ignorantus, ignoranta, ignorantum. Il faut boire votre vin pur ; & pour épaissir votre sang qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau & du ris, & des marons & des oublies, pour coller & conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, & je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN.

Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE.

Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN.

Comment ?

TOINETTE.

Voilà un bras que je me ferois couper tout à l'heure, si j'étois que de vous.

ARGAN.

Et pourquoi ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, & qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN.

Oui ; *mais j'ai besoin de mon bras.*

TOINETTE.

Vous avez-là auſſi un œil droit que je me ferois crever, ſi j'étois en votre place.

ARGAN.

Crever un œil ?

TOINETTE.

Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, & lui dérobe ſa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous-le crever au pluſtôt, vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN.

Cela n'eſt pas preſſé.

TOINETTE.

Adieu. Je ſuis fâché de vous quitter ſi-tôt ; mais il faut que je me trouve à une grande conſultation qui ſe doit faire, pour un homme qui mourut hier.

ARGAN.

Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE.

Oui, pour aviſer & voir ce qu'il auroit fallu lui faire pour le guérir. Juſqu'au revoir.

ARGAN.

Vous ſavez que les malades ne reconduiſent point.

SCENE XV.

ARGAN, BERALDE.

BERALDE.

VOilà un médecin, vraiment, qui paroît fort habile.

ARGAN.

Oui ; mais il va un peu bien vîte.

BERALDE.

Tous les grands médecins ſont comme cela.

ARGAN.

ARGAN.

{e couper un bras, & me crever un œil, afin que autre se porte mieux? J'aime bien mieux qu'il ne : porte pas si bien. La belle opération, de me rea- re borgne & manchot.

SCENE XVI.

ARGAN, BERALDE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de parler à quelqu'un.*

ALlons, allons, je suis votre servante. Je n'ai pas envie de rire.

ARGAN.

)u'est-ce que c'est?

TOINETTE.

'otre médecin, ma foi, qui me vouloit tâter le ouls.

ARGAN.

'oyez un peu, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

BERALDE.

)h-çà, mon frere, puisque voilà votre Monsieur 'urgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas que : vous parle du parti qui s'offre pour ma niéce?

ARGAN.

[on, mon frere, je veux la mettre dans un cou- ent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je ois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous; & ai découvert certaine entrevûe secrette, qu'on ne .it pas que j'aye découverte.

BERALDE.

[é bien, mon frere, quand il y auroit quelque pe- te inclination, cela seroit-il si criminel; & rien peut- vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses onnêtes, comme le mariage?

ARGAN.

Quoi qu'il en ſoit, mon frere, elle ſera religieuſe, c'eſt une choſe réſolue.

BERALDE.

Vous voulez faire plaiſir à quelqu'un.

ARGAN.

Je vous entens. Vous en revenez toujours là, & ma femme vous tient au cœur.

BERALDE.

Hé bien, oui, mon frere, puiſqu'il faut parler à cœur ouvert, c'eſt votre femme que je veux dire; &, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous ſouffrir l'entêtement où vous étes pour elle; & voir que vous donniez, tête baiſſée, dans tous les piéges qu'elle vous tend.

TOINETTE.

Ah! Monſieur, ne parlez point de Madame, c'eſt une femme ſur laquelle il n'y a rien à dire; une femme ſans artifice, & qui aime Monſieur, qui l'aime.... On ne peut pas dire cela.

ARGAN.

Demandez-lui un peu les careſſes qu'elle me fait,

TOINETTE.

Cela eſt vrai.

ARGAN.

L'inquiétude que lui donne ma maladie;

TOINETTE.

Aſſurément.

ARGAN.

Et les ſoins, & les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE.

(*à Béralde.*)

Il eſt certain. Voulez-vous que je vous convainque; & vous faſſe voir, tout-à-l'heure, comme Madame (*à Argan.*) aime Monſieur? Monſieur, ſouffrez que je lui montre ſon béjaune, & le tire d'erreur.

ARGAN.

mment ?

TOINETTE.

lame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu s cette chaise, & contrefaites le mort. Vous verla douleur où elle sera, quand je lui dirai la noue.

ARGAN.

e veux bien.

TOINETTE.

; mais ne la laissez pas long-temps dans le déoir, car elle en pourroit bien mourir.

ARGAN.

Ie-moi faire.

TOINETTE *à Béralde.*

hez-vous, vous, dans ce coin-là.

SCENE XVII.

ARGAN, TOINETTE.

ARGAN.

'Y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

TOINETTE.

, non. Quel danger y auroit-il ? Etendez-vous eulement. Il y aura plaisir à confondre votre . Voici Madame. Tenez-vous bien.

SCENE XVIII.

BELINE, ARGAN *étendu dans ſa chaiſe*; TOINETTE.

TOINETTE *feignant de ne pas voir Béline.*
AH, mon Dieu ! Ah, malheur ! Quel étrange accident !

BELINE.
Qu'eſt-ce, Toinette ?

TOINETTE.
Ah ! Madame.

BELINE.
Qu'y a-t-il ?

TOINETTE.
Votre mari eſt mort.

BELINE.
Mon mari eſt mort ?

TOINETTE.
Hélas ! Oui. Le pauvre défunt eſt trépaſſé.

BELINE.
Aſſurément ?

TOINETTE.
Aſſurément. Perſonne ne ſait encore cet accident-là; & je me ſuis trouvée ici toute ſeule. Il vient de paſſer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de ſon long dans cette chaiſe.

BELINE.
Le ciel en ſoit loué. Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es ſotte, Toinette, de t'affliger de cette mort !

TOINETTE.
Je penſois, Madame, qu'il fallût pleurer.

BELINE.
Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte

est-ce que la sienne, & de quoi servoit-il sur la terre ? Un homme incommode à tout le monde, mal propre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatigant sans cesse les gens, & grondant jour & nuit servantes & valets.

TOINETTE.

Voilà une belle oraison funébre.

BELINE.

Il faut, Toinette, que tu m'aides à éxecuter mon dessein; & tu peux croire qu'en me servant, ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, & tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je me veux saisir; & il n'est pas juste que j'aie passé, sans fruit auprès de lui, mes plus belles années. Vien, Toinette, prenons auparavant toutes ses clés.

ARGAN *se levant brusquement.*

Doucement.

BELINE.

Ahi !

ARGAN.

Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez ?

TOINETTE.

Ah, ah ! Le défunt n'est pas mort.

ARGAN *à Béline, qui sort.*

Je suis bien aise de voir votre amitié, & d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur, qui me rendra sage à l'avenir, & qui m'empêchera de faire bien des choses.

SCENE XIX.

BERALDE *sortant de l'endroit où il s'étoit caché*, ARGAN, TOINETTE.

BERALDE.

HE bien, mon frere, vous le voyez.

TOINETTE.

Par ma foi, je n'aurois jamais crû cela. Mais j'entens votre fille, remettez-vous comme vous étiez, & voyons de quelle maniére elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; &, puisque vous étes en train, vous connoîtrez par là les sentimens que votre famille a pour vous.

(*Béralde va encore se cacher.*)

SCENE XX.

ARGAN, ANGELIQUE, TOINETTE.

TOINETTE *feignant de ne pas voir Angélique.*

O Ciel! Ah, fâcheuse aventure! Malheureuse journée!

ANGELIQUE.

Qu'as-tu, Toinette, & de quoi pleures-tu?

TOINETTE.

Hélas! J'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGELIQUE.

Hé quoi?

TOINETTE.

Votre pere est mort.

ANGELIQUE.

Mon pere eſt mort, Toinette ?

TOINETTE.

Oui. Vous le voyez là ; il vient de mourir tout-à-l'heure d'une foibleſſe qui lui a pris.

ANGELIQUE.

O ciel ! Quelle infortune ! Quelle atteinte cruelle ! Hélas ! Faut-il que je perde mon pere, la ſeule choſe qui me reſtoit au monde ; & qu'encore, pour un ſurcroît de déſeſpoir, je le perde dans un moment où il étoit irrité contre moi ! Que deviendrai-je, malheureuſe, & quelle conſolation trouver après une ſi grande perte ?

SCENE XXI.

ARGAN, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

QU'avez-vous donc, belle Angélique, & quel malheur pleurez-vous ?

ANGELIQUE.

Hélas ! Je pleure tout ce que dans la vie je pouvois perdre de plus cher & de plus précieux. Je pleure la mort de mon pere.

CLEANTE.

O ciel ! Quel accident ! Quel coup inopiné ! Hélas! Après la demande que j'avois conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venois me préſenter à lui ; & tâcher, par mes reſpects & par mes priéres, de diſpoſer ſon cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGELIQUE.

Ah ! Cléante, ne parlons plus de rien. Laiſſons-là toutes les penſées du mariage. Après la perte de mon

pere, je ne veux plus être du monde, & j'y renonce pour jamais. Oui, mon pere, ſi j'ai réſiſté tantôt à vos volontés, je veux ſuivre du moins une de vos intentions, & réparer par là le chagrin que je m'ac- *(ſe jettant à ſes genoux.)* cuſe de vous avoir donné. Souffrez, mon pere, que je vous en donne ici ma parole, & que je vous embraſſe, pour vous témoigner mon reſſentiment.

ARGAN *embraſſant Angélique.*

Ah! Ma fille.

ANGELIQUE.

Ahi!

ARGAN.

Vien. N'aie point de peur, je ne ſuis pas mort. Va, tu es mon vrai ſang, ma véritable fille, & je ſuis ravi d'avoir vû ton bon naturel.

SCENE XXII.

ARGAN, BERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

ANGELIQUE.

AH! Quelle ſurpriſe agréable! Mon pere, puiſque par un bonheur extrême, le ciel vous redonne à mes vœux, ſouffrez qu'ici je me jette à vos pieds pour vous ſupplier d'une choſe. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, ſi vous me refuſez Cléante pour époux, je vous conjure, au moins, de ne me point forcer d'en épouſer un autre. C'eſt toute la grace que je vous demande.

CLEANTE *ſe jettant aux genoux d'Argan.*

Hé! Monſieur, laiſſez-vous toucher à ſes priéres & aux miennes; & ne vous montrez point contraire aux mutuels empreſſemens d'une ſi belle inclination.

BERALDE.

e, pouvez-vous tenir là-contre ?

TOINETTE.

, ferez-vous infenfible à tant d'amour?

ARGAN.

:affe médecin, je confens au mariage.
îante.)
tes-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLEANTE.

ontiers, Monfieur. S'il ne tient qu'à cela
votre gendre, je me ferai médecin, apoti-
ne, fi vous voulez. Ce n'eft pas une affaire
& je ferois bien d'autres chofes pour obte-
le Agélique.

BERALDE.

on frere, il me vient une penfée. Faites-
decin vous-même. La commodité fera en-
grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous

TOINETTE.

vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir
; & il n'y a point de maladie fi ofée, que de
à la perfonne d'un médecin.

ARGAN.

mon frere, que vous vous moquez de moi.
ıe je fuis en âge d'étudier ?

BERALDE.

udier. Vous étes affez favant, & il y en a
› parmi eux, qui ne font pas plus habiles
.

ARGAN.

:aut favoir bien parler Latin, connoître les
, & les remédes qu'il y faut faire.

BERALDE.

ant la robe & le bonnet de médecin, vous
ez tout cela; & vous ferez après plus habile
ne voudrez.

ARGAN.

Quoi ! L'on sait discourir sur les maladies, quand on a cet habit-là ?

BERALDE.

Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe, & un bonnet, tout galimathias devient savant, & toute sottise devient raison.

TOINETTE.

Tenez, Monsieur, quand il n'y auroit que votre barbe, c'est déjà beaucoup, & la barbe fait plus de la moitié d'un médecin.

CLEANTE.

En tout cas, je suis prêt à tout.

BERALDE *à Argan.*

Voulez-vous que l'affaire se fasse tout-à-l'heure?

ARGAN.

Comment, tout-à-l'heure ?

BERALDE.

Oui, & dans votre maison.

ARGAN.

Dans ma maison ?

BERALDE.

Oui. Je connois une Faculté de mes amies, qui viendra tout-à-l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN.

Mais, moi, que dire, que répondre ?

BERALDE.

On vous instruira en deux mots, & l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer querir.

ARGAN.

Allons, voyons cela.

SCENE DERNIERE.

ERALDE, ANGELIQUE, CLEANTE, TOINETTE.

CLEANTE.

Ue voulez-vous dire, & qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies ?

TOINETTE.

iel eft donc votre deffein ?

BERALDE.

nous divertir un peu ce foir. Les comédiens ont t un petit Intermède de la réception d'un méde-, avec des danfes & de la mufique ; je veux que is en prenions enfemble le divertiffement, & que n frere y faffe le premier perfonnage.

ANGELIQUE.

iis, mon oncle, il me femble que vous vous jouez peu beaucoup de mon pere.

BERALDE.

is, ma niéce, ce n'eft pas tant le jouer, que :commoder à fes fantaifies. Tout ceci n'eft qu'en-nous. Nous y pouvons auffi prendre chacun un fonnage, & nous donner ainfi la comédie les uns autres. Le carnaval autorife cela. Allons vîte parer toutes chofes.

CLEANTE *à Angélique.*

:onfentez-vous ?

ANGELIQUE.

i, puifque mon oncle nous conduit

Fin du troifiéme acte.

III. INTERMI

PREMIERE ENTRE'E DE

Des tapiſſiers viennent, en danſa la ſalle ; & placer les bancs en cader

II. ENTRE'E DE BA

Marche de la Faculté de médecine inſtrumens.

Les porte-ſeringues repréſentant i entrent les premiers. Après eux, vien deux, les apoticaires avec des mortier giens & les docteurs, qui vont ſe pla côtés du théatre. Le préſident mon chaire, qui eſt au milieu ; & Argan reçû docteur, ſe place dans une chair qui eſt au-devant de celle du préſident

LE PRESIDEN

Savantiſſimi doctores,
Medicinæ profeſſores,
Qui hîc aſſemblati eſtis.
Et vos altri Meſſiores,
Sententiarum facultatis
Fideles executores,
Chirurgiani & apoticari,
Atque tota compania auſſi,
Salus, honor, & argentum,
Atque bonum appetitum.

Non possum, docti confreri,
En moi satis admirari,
Qualis bona inventio,
Est medici professio;
Quam bella chosa est & bene trovata;
Medicina illa benedicta,
Quæ, suo nomine solo,
Surprenanti miraculo,
Depuis si longo tempore,
Facit à gogo vivere
Tant de gens omni genere.

Per totam terram videmus
Grandam vogam ubi sumus;
Et quod grandes & petiti
Sunt de nobis infatuti.
Totus mundus currens ad nostros remedios;
Nos regardat sicut Deos;
Et nostris ordonanciis
Principes & Reges soumissos videtis.

Donque il est nostræ sapientiæ,
Boni sensus atque prudentiæ,
De fortement travaillare,
A nos bene conservare
In tali credito, vogâ, & honore;
Et prandere gardam à non recevere,
In nostro docto corpore,
Quam personas capabiles,
Et totas dignas remplire
Has plaças honorabiles.

C'est pour cela que nunc convocati estis;
Et credo quod trovabitis
Dignam materiam medici,
In savanti homine que voici;
Lequel, in chosis omnibus,
Dono ad interrogandum,

Et à fond examinandum
Vestris capacitatibus.

PREMIER DOCTEU

Si mihi licentiam dat dominus præses
Et tanti docti doctores,
Et assistantes illustres,
Très savanti bacheliero
Quem estimo & honoro,
Domandabo causam & rationem, qu
Opium facit dormire.

ARGAN.

Mihi à docto doctore
Domandatur causam & rationem, qu
Opium facit dormire.
A quoi respondeo,
Quia est in eo
Virtus dormitiva,
Cujus est natura
Sensus assoupire.

CHŒUR.

Benè, benè, benè, benè respondere,
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.
Benè, benè respondere.

SECOND DOCTEU

Cum permissione domini præsidis,
Doctissimæ Facultatis,
Et totius his nostris actis
Compagniæ assistantis,
Domandabo tibi, docte Bacheliere,
Quæ sunt remedia,
Quæ in maladiâ
Ditte hydropisia
Convenit facere?

ARGAN.

Clysterium donare,
Posteà seignare,
Ensuita purgare.

CHŒUR.

Benè, benè, benè, benè respondere;
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

TROISIE'ME DOCTEUR.

Si bonum semblatur domino præsidi,
Doctissimæ Facultati,
Et companiæ præsenti,
Domandabo tibi, docte bacheliere,
Quæ remedia heticis,
Pulmonicis atque asmaticis
Trovas à propos facere.

ARGAN.

Clysterium donare,
Posteà seignare,
Ensuita purgare.

CHŒUR.

Benè, benè, benè, benè respondere;
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

QUATRIE'ME DOCTEUR.

Super illas maladias,
Doctus bachelierus dixit maravillas;
Mais si non ennuyo dominum præsidem,
Doctissimam Facultatem,
Et totam honorabilem
Companiam ecoutantem;
Faciam illi unam quæstionem.
Dès hiero maladus unus
Tombavit in meas manus;
Habet grandam fievram cum redoublamentis,
Grandam dolorem capitis,
Et grandum malum au côté,
Cum grandâ difficultate
Et penâ respirare.
Veillas mihi dire,

Docte bacheliere,
Quid illi facere.

ARGAN.

Clysterium donare,
Posteà seignare,
Ensuita purgare.

CINQUIEME DOCTEUR.

Mais si maladia
Opiniatria
Non vult se garire,
Quid illi facere?

ARGAN.

Clysterium donare,
Posteà seignare,
Ensuita purgare.
Reseignare, repurgare, & reclysterisare.

CHŒUR.

Benè, benè, benè, benè respondere;
Dignus, dignus est intrare
In nostro docto corpore.

LE PRESIDENT *à Argan.*

Juras gardare statuta
Per Facultatem præscripta,
Cum sensu & jugeamento?

ARGAN.

Juro.

LE PRESIDENT.

Essere in omnibus
Consultationibus
Ancieni aviso;
Aut bono,
Aut mauvaiso?

ARGAN.

Juro.

LE PRESIDENT.

De ne jamais te servire
De remediis aucunis,
Quam de ceux seulement doctæ facultatis ;
Maladus dût-il crevare
Et mori de suo malo ?

ARGAN.

Juro.

LE PRESIDENT.

Ego, cum isto boneto
Venerabili & docto,
Dono tibi & concedo
Virtutem & puissanciam,
Medicandi,
Purgandi,
Seignandi,
Perçandi,
Taillandi,
Coupandi,
Et occidendi
Impunè par totam terram.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Les chirurgiens & les apoticaires viennent faire la révérence en cadence à Argan.

ARGAN.

Grandes doctores doctrinæ,
De la rhubarbe & du séné ;
Ce seroit sans douta à moi chosa folla,
Inepta & ridicula,
Si j'alloibam m'engageare
Vobis louangeas donare,
Et entreprenoibam adjoûtare
Des lumieras au soleilo,

Et des étoilas au cielo,
Des ondas à l'oceano;
Et des rosas au printanno.
Agreate qu'avec uno moto
Pro toto remercimento
Randam gratiam corpori tam doc
Vobis, vobis debeo
Bien plus qu'à naturæ, & qu'à patri
Natura & pater meus
Hominem me habent factum
Mais vos me, ce qui est bie
Avetis factum medicum.
Honor, favor, & gratia,
Qui in hoc corde que voilà,
Imprimant ressentimenta
Qui dureront in sæcula.

CHŒUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fo
Novus doctor, qui tam benè par
Mille, mille annis, & manget, &
Et seignet, & tuat.

IV. ENTRE'E DE BA

Tous les chirurgiens & les apoticair son des instrumens & des voix, & de mains, & des mortiers d'apoti

PREMIER CHIRUR

Puisse-t-il voir doctas
Suas ordonnancias,
Omnium chirurgorum,
Et apoticarum
Ramplire boutiquas.

CHŒUR.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent foi
Novus doctor, qui tam bené par

, mille annis, & manget, & bibat,
Et ſeignet, & tuat.

ECOND CHIRURGIEN.

Puiſſe toti anni
Lui eſſere boni
Et favorabiles,
Et n'habere jamais
Quam peſtas, verolas,
Fiévras, pleureſias,
Fluxus de ſang & diſſenterias.

CHŒUR.

, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat
ovus doctor, qui tam benè parlat,
, mille annis, & manget, & bibat,
Et ſeignet, & tuat.

erniére ENTRE'E DE BALLET.

lue le dernier chœur ſe chante, les médecins, ;iens & les apoticaires ſortent tous ſelon leur rémonie, comme ils ſont entrés.

FIN.

REMERCIMENT AU ROI.

Votre pareſſe enfin me ſcandaliſe,
Ma muſe, obéïſſez-moi ;
Il faut ce matin, ſans remiſe,
Aller au lever du Roi.
Vous ſavez bien pourquoi ;
Et ce vous eſt une honte
De n'avoir pas été plus prompte
A le remercier de ſes fameux bienfaits,
Mais il vaut mieux tard que jamais ;
Faites donc votre compte
D'aller au louvre accomplir mes ſouhaits.
Gardez-vous bien d'être en muſe bâtie,
Un air de muſe eſt choquant dans ces lieux ;
On y veut des objets à réjouïr les yeux,
Vous en devez être avertie ;
Et vous ferez votre cour beaucoup mieux,
Lorſqu'en Marquis vous ſerez traveſtie.
Vous ſavez ce qu'il faut pour paroître Marquis ;
N'oubliez rien de l'air, ni des habits,
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix,
Que le rabat ſoit des plus grands volumes,
Et le pourpoint des plus petits.
Mais ſur-tout je vous recommande
Le manteau d'un ruban, ſur le dos retrouſſé,
La galanterie en eſt grande ;
Et, parmi les Marquis de la plus haute bande,
C'eſt pour être placé.
Avec vos brillantes hardes,

Et votre ajuſtement,
: tout le trajet de la ſalle des gardes;
Et, vous peignant galamment,
z de tous côtés vos regards bruſquement,
Et ceux que vous pourrez connoître,
Ne manquez pas d'un haut ton,
De les ſaluer par leur nom,
De quelque rang qu'ils puiſſent être;
Cette familiarité
e, à quiconque en uſe, un air de qualité.
Grattez du peigne à la porte
De la chambre du Roi;
Ou, ſi, comme je prévoi,
La preſſe s'y trouve forte,
Montrez de loin votre chapeau,
Ou montez ſur quelque choſe
Pour faire voir votre muſeau,
Et criez, ſans aucune pauſe,
D'un ton rien moins que naturel,
Monſieur l'huiſſier, pour le Marquis un tel.
-vous dans la foule, & tranchez du notable;
oyez un chacun, point du tout de quartier,
Preſſez, pouſſez, faites le diable,
Pour vous mettre le premier;
Et, quand même l'huiſſier,
A vos deſirs inexorable,
trouveroit en face un Marquis repouſſable;
Ne démordez point pour cela.
Tenez toujours ferme là,
oucher la porte il iroit trop du vôtre,
Faites qu'aucun n'y puiſſe pénétrer;
'on ſoit obligé de vous laiſſer entrer,
Pour faire entrer quelqu'autre.
d vous ſerez entré, ne vous relâchez pas;
aſſiéger la chaiſe, il faut d'autres combats;
Tâchez d'en être des plus proches,
En y gagnant le terrain pas à pas;
des aſſiégeans le prévenant amas

En bouche toutes les approches,
Prenez le parti doucement;
D'attendre le Prince au passage.
Il connoîtra votre visage,
Malgré votre déguisement,
Et lors, sans tarder davantage,
Faites-lui votre compliment.
Vous pourriez aisément l'étendre,
Et parler des transports qu'en vous font éclater
Les surprenans bienfaits que, sans les mériter,
Sa libérale main sur vous daigne répandre,
Et des nouveaux efforts, où s'en va vous porter
L'excès de cet honneur où vous n'osiez prétendre;
Lui dire comme vos desirs
Sont, après ses bontés qui n'ont point de pareilles,
D'employer à sa gloire, ainsi qu'à ses plaisirs
Tout votre art, & toutes vos veilles;
Et, là-dessus lui promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'est jamais à sec;
Les muses sont de grandes prometteuses,
Et, comme vos sœurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec;
Mais les grands Princes n'aiment guéres
Que les complimens qui sont courts;
Et le nôtre, sur-tout, a bien d'autres affaires
Que d'écouter tous vos discours.
La louange & l'encens n'est pas ce qui le touche;
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grace & de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voulez dire,
Et, se mettant doucement à sourire
D'un air qui, sur les cœurs, fait un charmant effet,
Il passera comme un trait,
Et cela vous doit suffire.
Voilà votre compliment fait.

FIN.

LA GLOIRE
DU
VAL-DE-GRACE.

DIGNE fruit de vingt ans de travaux ſomptueux,
Auguſte bâtiment, Temple majeſtueux,
Dont le dôme ſuperbe, élevé dans la nue,
Pare du grand Paris la magnifique vûe,
Et, parmi tant d'objets ſemés de toutes parts,
Du voyageur ſurpris prend les premiers regards;
Fais briller a jamais, dans ta noble richeſſe,
La ſplendeur du ſaint vœu d'une grande Princeſſe,
Et porte un témoignage à la poſtérité
De ſa magnificence, & de ſa piété;
Conſerve à nos neveux une montre fidéle
Des exquiſes beautés que tu tiens de ſon zéle.
Mais défens bien ſur-tout de l'injure des ans
chef-d'œuvre fameux de ſes riches préſens,
t éclatant morceau de ſavante peinture,
nt elle a couronné ta noble architecture;
ſt le plus bel effet des grands ſoins qu'elle a pris;
on marbre, & ton or ne ſont point de ce prix.
ci, qui dans cette coupe, à ton vaſte génie
me un ample théatre heureuſement fournie,
enu déployer les précieux tréſors
le Tibre t'a vû ramaſſer ſur ſes bords;
ous, fameux Mignard, par qui te ſont verſées
harmantes beautés de tes nobles penſées;
ns quel fonds tu prens cette variété,
l'eſprit eſt ſurpris, & l'œil eſt enchanté.
ous quel feu divin, dans tes fécondes veilles,
expreſſions enfante les merveilles,

Quels charmes ton pinceau répand dans tous ſe
traits,
Quelle force il y mêle à ſes plus doux attraits,
Et quel eſt ce pouvoir, qu'au bout des doigts tu
portes,
Qui ſait faire à nos yeux vivre des choſes mortes;
Et d'un peu de mêlange & de bruns & de clairs,
Rendre eſprit la couleur, & les pierres des chairs.
Tu te tais; & prétens que ce ſont des matiéres
Dont tu dois nous cacher les ſavantes lumiéres,
Et que ces beaux ſecrets, à tes travaux vendus,
Te coûtent un peu trop pour être répandus;
Mais ton pinceau s'explique, & trahit ton ſilence;
Malgré toi; de ton art, il nous fait confidence;
Et, dans ſes beaux efforts à nos yeux étalés,
Les myſtéres profonds nous en ſont révélés.
Une pleine lumiére ici nous eſt offerte;
Et ce dôme pompeux eſt une école ouverte,
Où l'ouvrage faiſant l'office de la voix,
Dicte de ton grand art les ſouveraines loix.
Il nous dit fortement les trois nobles parties (*a*)
Qui rendent d'un tableau les beautés aſſorties,
Et dont, en s'uniſſant, les talens relevés
Donnent à l'univers les peintres achevés.
Mais des trois, comme Reine, il nous expo
celle (*b*)
Que ne peut nous donner le travail, ni le zéle;
Et qui, comme un préſent de la faveur des cieux
Eſt du nom de divine appelée en tous lieux;
Elle dont l'eſſor monte au-deſſus du tonnerre,
Et ſans qui l'on demeure à ramper contre terre
Qui meut tout, régle tout, en ordonne à ſon ch
Et des deux autres méne & régit les emploi
Il nous enſeigne à prendre une digne matiére
Qui donne au feu d'un peintre une vaſte car

(a) *L'invention, le deſſein, le coloris.*
(b) I. *L'invention, premiére partie de la pein*

ſe recevoir tous les grands ornemens,
ante un beau génie en ſes accouchemens,
t la poëſie, & ſa ſœur la peinture,
l'inſtruction de leur docte impoſture,
ſent avec art ces attraits, ces douceurs,
nt à leurs leçons un paſſage à nos cœurs;
qui, de tout temps, ces deux ſœurs ſi pareil-

ent, l'une les yeux, & l'autre les oreilles.
nous dit de fuir un diſcord apparent
t que l'on nous donne, & du ſujet qu'on prend;
ne point placer dans un tombeau des fêtes,
contre nos piéds, & l'enfer ſur nos têtes.
s apprend à faire, avec détachement,
ouppes contraſtés un noble ageancement,
du champ du tableau, faſſe un juſte partage
nſervant les bords un peu légers d'ouvrage,
nt nul embarras, nul fracas vicieux
ompe ce repos ſi fort ami des yeux;
où, ſans ſe preſſer, le grouppe ſe raſſemble,
me un doux concert, faſſe un beau tout-en-
ble,
en ne ſoit à l'œil mendié, ni redit,
s'y voyant tiré d'un vaſte fonds d'eſprit,
onné du ſel de nos graces antiques,
n du fade goût des ornemens gothiques;
onſtres odieux des ſiécles ignorans,
e la barbarie ont produit les torrens,
d leur cours, inondant preſque toute la terre,
a politeſſe une mortelle guerre;
la grande Rome abattant les ramparts,
avec ſon empire, étouffer les beaux arts.
s montre a poſer avec nobleſſe & grace
emiére figure à la plus belle place,
d'un agrément, d'un brillant de grandeur
'empare d'abord des yeux du ſpectateur;
nt un ſoin exact que, dans tout ſon ouvrage,
one aux regards le plus beau perſonnage;

Et que, par aucun rôle au ſpectacle placé,
Le héros du tableau ne ſe voie effacé.
Il nous enſeigne à fuir les ornemens débiles
Des épiſodes froids & qui ſont inutiles,
A donner au ſujet toute ſa vérité,
A lui garder par tout pleine fidélité,
Et ne ſe point porter à prendre de licence
A moins qu'à des beautés elle donne naiſſa
Il nous dicte amplement les leçons du deſſ
Dans la maniére Grecque, & dans le goût R
Le grand choix du beau vrai, de la belle na
Sur les reſtes exquis de l'antique ſculpture
Qui, prenant d'un ſujet la brillante beaut
En ſavoit ſéparer la foible vérité,
Et formant de pluſieurs une beauté parfait
Nous corrige par l'art la nature qu'on trai
Il nous explique à fond, dans ſes inſtructi
L'union de la grace, & des proportions;
Les figures par tout doctement dégradées,
Et leurs extrémités ſoigneuſement gardées
Les contraſtes ſavans des membres agroupp
Grands, nobles, étendus, & bien dévelo
Balancés ſur leur centre en beautés d'attitu
Tous formés l'un pour l'autre avec exacti
Et n'offrant point aux yeux ces galimathi
Où la tête n'eſt point de la jambe, ou du
Leur juſte attachement aux lieux qui les for
Et les muſcles touchés autant qu'ils doiven
La beauté des contours obſervés avec ſoin
Point durement traités, amples, tirés de l
Inégaux, ondoyans, & tenant de la flamm
Afin de conſerver plus d'action & d'ame;
Les nobles airs de tête amplement variés,
Et tous au caractére avec choix mariés,
Et c'eſt là qu'un grand peintre, avec pleine
D'une féconde idée étale la richeſſe,

(c) II. *Le deſſein, ſeconde partie de la pei*

Faisant briller par tout de la diversité,
Et ne tombant jamais dans un air répété ;
Mais un peintre commun trouve une peine extrême
A sortir dans ses airs, de l'amour de soi même ;
De redites sans nombre, il fatigue les yeux,
Et, plein de son image, il se peint en tous lieux.
Il nous enseigne aussi les belles draperies,
De grands plis bien jettés, suffisamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nud ;
Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,
Qui ne s'y colle point, mais en suive la grace,
Et, sans la serrer trop, la caresse & l'embrasse.
Il nous montre à quel air, dans quelles actions
Se distinguent à l'œil toutes les passions ;
Les mouvemens du cœur, peints d'une adresse extrême,
Par des gestes puisés dans la passion même,
Bien marqués pour parler, appuyés, forts, & nets ;
Imitans en vigueur les gestes des muets
Qui veulent réparer la voix que la nature
Leur a voulu nier, ainsi qu'à la peinture.
Il nous étale enfin les mystéres exquis (*d*)
De la belle partie où triompha Zeuxis,
Et qui, le revêtant d'une gloire immortelle,
Le fit aller du pair avec le grand Apelle ;
L'union, les concerts, & les tons des couleurs,
Contrastes, amitiés, ruptures & valeurs,
Qui font les grands effets, les fortes impostures,
L'achévement de l'art, & l'ame des figures.
Il nous dit clairement dans quel choix le plus beau,
On peut prendre le jour, & le champ du tableau,
Les distributions, & d'ombre, & de lumiére,
Sur chacun des objets & sur la masse entiére,
Leur dégradation dans l'espace de l'air
Par les tons différens de l'obscur & du clair,

(d) III. *Le coloris, troisiéme partie de la peinture.*

Et quelle force il faut aux objets mis en place
Que l'approche distingue, & le lointain efface;
Les gracieux repos que par des soins communs,
Les bruns donnent aux clairs, comme les clairs aux bruns,
Avec quel agrément d'insensible passage
Doivent ces opposés entrer en assemblage,
Par quelle douce chûte ils doivent y tomber,
Et dans un milieu tèndre, aux yeux se dérober;
Ces fonds officieux qu'avec art on se donne,
Qui reçoivent si bien ce qu'on leur abandonne;
Par quels coups de pinceau, formant de la rondeur,
Le peintre donne au plat le relief du sculpteur,
Quel adoucissement des teintes de lumiére,
Fait perdre ce qui tourne, & le chasse derriére,
Et comme, avec un champ fuyant, vague & léger,
La fierté de l'obscur sur la douceur du clair,
Triomphant de la toile, en tire avec puissance
Les figures que veut garder sa résistance,
Et, malgré tout l'effort qu'elle oppose à ses coups,
Les détache du fond, & les améne à nous.
Il nous dit tout cela, ton admirable ouvrage;
Mais, illustre Mignard, n'en prens aucun ombrage,
Ne crains pas que ton art, par ta main découvert,
A marcher sur tes pas tienne un chemin ouvert,
Et que de ses leçons les grands & beaux oracles
Elévent d'autres mains à tes doctes miracles;
Il y faut des talens que ton mérite joint,
Et ce sont des secrets qui ne s'apprennent point.
On n'a quiert point, Mignard, par les soins qu'on se donne,
Trois choses, dont les dons brillent dans ta personne,
Les passions, la grace, & les tons de couleur,
Qui des riches tableaux font l'exquise valeur;
Ce sont présens du ciel, qu'on voit peu qu'il assemble,
Et les siécles ont peine à les trouver ensemble.
C'est par là qu'à nos yeux nuls travaux enfantés
De ton noble travail n'atteindront les beautés,



Malgré tous les pinceaux, que ta gloire réveille,
Il ſera de nos jours la fameuſe merveille ;
Et, des bouts de la terre, en ces ſuperbes lieux,
Attirera les pas des ſavans curieux.
O vous, dignes objets de la noble tendreſſe
Qu'a fait briller pour vous cette auguſte Princeſſe,
Dont au grand Dieu naiſſant, au véritable Dieu,
Le zéle magnifique a conſacré ce lieu,
Purs eſprits, où du ciel ſont les graces infuſes,
Beaux temples des vertus, admirables récluſes,
Qui, dans votre retraite, avec tant de ferveur,
Mêlez parfaitement la retraite du cœur,
Et, par un choix pieux hors du monde placées,
Ne détachez vers lui nulle de vos penſées,
Qu'il vous eſt cher d'avoir ſans ceſſe devant vous
Ce tableau de l'objet de vos vœux les plus doux ;
D'y nourrir par vos yeux les précieuſes flammes
Dont ſi fidélement brûlent vos belles ames ;
D'y ſentir redoubler l'ardeur de vos deſirs ;
D'y donner à toute heure un encens de ſoupirs ;
Et d'embraſſer du cœur une image ſi belle
Des céleſtes beautés de la gloire éternelle,
Beautés qui dans leurs fers tiennent vos libertés,
Et vous font mépriſer toutes autres beautés !
Et toi, qui fus jadis la maîtreſſe du monde,
Docte & fameuſe école en raretés féconde,
Où les arts déterrés ont, par un digne effort,
Réparé les dégats des Barbares du Nord,
Source des beaux débris des ſiécles mémorables,
O Rome, qu'à tes ſoins nous ſommes redevables
De nous avoir rendu façonné de ta main,
Ce grand homme, chez toi, devenu tout Romain,
Dont le pinceau célébre, avec magnificence,
De ſes riches travaux vient parer notre France,
Et dans un noble luſtre y produire à nos yeux
Cette belle peinture inconnue en ces lieux,
La freſque, dont la grace à l'autre préférée
Se conſerve un éclat d'éternelle durée ;

Mais dont la promptitude & les brusques fiertés
Veulent un grand génie à toucher ses beautés !
De l'autre qu'on connoît, la traitable méthode
Aux foiblesses d'un peintre aisément s'accommode ;
La paresse de l'huile, allant avec lenteur,
Du plus tardif génie attend la pesanteur,
Elle fait secourir, par le temps qu'elle donne,
Les faux pas que peut faire un pinceau qui tâtonne ;
Et, sur cette peinture, on peut, pour faire mieux,
Revenir quand on veut, avec de nouveaux yeux.
Cette commodité de retoucher l'ouvrage,
Aux peintres chancelans est un grand avantage ;
Et, ce qu'on ne fait pas en vingt fois qu'on reprend,
On le peut faire en trente, on le peut faire en cent.
Mais la fresque est pressante ; & veut, sans complaisance,
Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
La traite à sa maniére ; &, d'un travail soudain,
Saisisse le moment qu'elle donne à sa main.
La sévére rigueur de ce moment qui passe,
Aux erreurs d'un pinceau ne fait aucune grace ;
Avec elle il n'est point de retour à tenter,
Et tout au premier coup se doit exécuter.
Elle veut un esprit où se rencontre unie
La pleine connoissance avec le grand génie,
Secouru d'une main propre à le seconder,
Et maîtresse de l'art jusqu'à le gourmander,
Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide ;
Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
Répande dans ses fonds, à grands traits non tâtés,
De ses expressions les touchantes beautés.
C'est par là que la fresque éclatante de gloire,
Sur les honneurs de l'autre emporte la victoire,
Et que tous les savans, en juges délicats,
Donnent la préférence à ses mâles appas.
Cent doctes mains chez elle ont cherché la louange ;
Et Jules, Annibal, Raphaël, Michel-Ange,

Les Mignards de leur fiécle, en illuftres rivaux,
Ont voulu par la frefque ennoblir leurs travaux.
Nous la voyons ici doctement revêtue
De tous les grands attraits qui furprennent la vûe.
Jamais rien de pareil n'a paru dans ces lieux ;
Et la belle inconnue a frappé tous les yeux.
Elle a non-feulement, par fes graces fertiles,
Charmé du grand Paris les connoiffeurs habiles,
Et touché de la Cour le beau monde favant ;
Ses miracles encore ont paffé plus avant,
Et, de nos courtifans les plus légers d'étude,
Elle a pour quelque temps fixé l'inquiétude,
Arrêté leur efprit, attaché leurs regards,
Et fait défcendre en eux quelque goût des beaux arts.
Mais ce qui, plus que tout, éléve fon mérite,
C'eft de l'augufte Roi l'éclatante vifite ;
Ce Monarque, dont l'ame aux grandes qualités
Joint un goût délicat des favantes beautés,
Qui, féparant le bon d'avec fon apparence,
Décide fans erreur, & loue avec prudence.
LOUIS, le grand LOUIS, dont l'efprit fouverain
Ne dit rien au hazard, & voit tout d'un œil fain,
A verfé de fa bouche à fes graces brillantes
De deux précieux mots les douceurs chatouillantes,
Et l'on fait qu'en deux mots ce Roi judicieux,
Fait, des plus beaux travaux, l'éloge glorieux.
Colbert, dont le bon goût fuit celui de fon maître,
A fenti même charme, & nous le fait paroître.
Ce vigoureux génie au travail fi conftant,
Dont la vafte prudence à tous emplois s'étend,
Qui, du choix fouverain, tient, par fon haut mérite,
Du commerce & des arts la fuprême conduite,
A d'une noble idée enfanté le deffein
Qu'il confie aux talens de cette docte main ;

Et dont il veut par elle attacher la richesse
Aux sacrés murs du (a), Temple, où son cœur
s'intéresse.
La voilà, cette main, qui se met en chaleur;
Elle prend les pinceaux, trace, étend la coule
Empâte, adoucit, touche, & ne fait nulle p
Voilà qu'elle a fini, l'ouvrage aux yeux s'ex
Et nous y découvrons, aux yeux des grands ex
Trois miracles de l'art en trois tableaux diver
Mais, parmi cent objets d'une beauté touch
Le Dieu porte au respect, & n'a rien qui n'enc
Rien en grace, en douceur, en vive majesté,
Qui ne présente à l'œil une Divinité;
Elle est toute en ces traits si brillans de nobles
La grandeur y paroît, l'équité, la sagesse,
La bonté, la puissance; enfin ces traits font v
Ce que l'esprit de l'homme a peine à concev
Poursuis, ô grand Colbert, à vouloir, dans la F
Des arts que tu régis établir l'excellence,
Et donne à ce projet, & si grand & si beau,
Tous les riches momens d'un si docte pinceau
Attache à des travaux, dont l'éclat te reno
Le reste précieux des jours de ce grand homn
Tels hommes rarement se peuvent présenter;
Et, quand le ciel les donne, il faut en profite
De ces mains, dont les temps ne sont guéres
gues,
Tu dois à l'univers les savantes fatigues,
C'est à ton ministére à les aller saisir
Pour les mettre aux emplois que tu peux leur c
Et, pour ta propre gloire, il ne faut point atte
Qu'elles viennent t'offrir ce que ton choix doi
dre.
Les grands hommes, Colbert, sont mauvais
tisans,
Peu faits à s'acquiter des devoirs complaisan

(a) *Saint Eustache*.

eurs réfléxions tout entiers ils se donnent ;
ce n'est que par là, qu'ils se perfectionnent.
tude & la visite ont leurs talens à part ;
i se donne à la Cour, se dérobe à son art,
esprit partagé rarement s'y consomme ;
les emplois de feu demandent tout un homme.
ne sauroient quitter les soins de leur métier
ır aller chaque jour fatiguer ton portier,
par tout, près de toi, par d'assidus hommages ;
ndier des prôneurs les éclatans suffrages ;
: amour de travail, qui toujours régne en eux,
ıd à tous autres soins leur esprit paresseux ;
tu dois consentir à cette négligence
i de leurs beaux talens te nourrit l'excellence.
ıffre que, dans leur art s'avançant chaque jour,
· leurs ouvrages seuls, ils te fassent leur cour.
ır mérite à tes yeux y peut assez paroître ;
nsultes-en ton goût, il s'y connoît en maître,
te dira toujours pour l'honneur de ton choix,
· qui tu dois verser l'éclat des grands emplois.
:st ainsi que des arts la renaissante gloire
tes illustres soins ornera la mémoire ;
que ton nom porté dans cent travaux pompeux,
sera triomphant à nos derniers neveux.

FIN DES ŒUVRES DE MOLIERE.



QUoique la piéce suivante ne soit
M. Moliere, on a cru qu'il éto
pos, pour la satisfaction du lecteu
mettre à la fin de ses œuvres, comme
dans les éditions précédentes, pou
supprimer une piéce de théatre, qui
à l'avantage de cet illustre auteur, &
de rapport avec plusieurs personnage
comédies.

L'OMBRE DE MOLIERE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

DEUX OMBRES.

CARON.

LE POETE.

PLUTON.

RADAMANTE.

MINOS.

MOLIERE, poëte comique.

LA PRE'CIEUSE de la comédi
Précieuses.

LE MARQUIS DE MASCARIL
de la même comédie.

LE COCU du Cocu imaginaire.

NICOLE du Bourgeois Gentilhomı

POURCEAUGNAC, de la co
de Pourceaugnac.

Madame JOURDAIN du Bou
gentilhomme.

QUATRE MEDECINS de
médie des Médecins.

L'ENVIE.

La scéne est dans les Champs Elisée.

ON ALTESSE
ERENISSIME
ONSEIGNEUR
LE DUC
ENGUIEN.

NSEIGNEUR,

l'Ombre de MOLIERE*; c'est une comé-*
le bonheur sera parfait, si VOTRE
ESSE SERENISSIME *l'honore*
dre coup d'œil. Sans l'autorité que me
n long usage, je ne hazarderois pas de

mettre votre illustre nom à la tête d'un li
qu'il va si glorieusement éclater à la tê
mées. Alexandre mettoit Homére sous so
Scipion & Lélie honorérent Térence de le
mais sans le secours de ces exemples., il
celui de VOTRE ALTESSE SEREN
pour justifier que les armes & les lettres n
d'incompatible, & que le cabinet & le c
vent être amis. Souffrez donc, MON
GNEUR, *que les œuvres de* MO
tiennent quelque rang dans votre biblioth
que ma comédie soit une espéce de table
siennes.

DE VOTRE ALTESSE SERENIS

MONSEIGNEUR,

Le très-humble
obéissant servite
BRECO

PROLOGUE DE L'OMBRE DE MOLIERE.

ORONTE, CLEANTE.

ORONTE.

POint, vous dis-je ; c'eſt une raillerie qu'on vous a faite de moi.

CLEANTE.

Je vous dis que je ſuis ſûr de la choſe.

ORONTE.

C'eſt quelqu'un qui a voulu ſe divertir à mes dépens, vous dis-je.

CLEANTE.

Ah ! Que vous étes réſervé !

ORONTE.

Mais que vous étes folâtre avec votre comédie ! C'eſt bien à moi à entreprendre de ces ouvrages ? Non, non, Cléante, je me connois ; & ſi parmi mes amis je me laiſſe aller à produire quelque épigramme, quelque madrigal, ou de ſemblables bagatelles, croyez que cela ne m'a point donné aſſez bonne opinion de moi pour entreprendre un ouvrage, que l'on puiſſe appeler comédie. C'eſt un pas, à la vérité, que preſque tous les gens franchiſſent aiſément ; & il ſemble qu'il ſuffiſe d'avoir fait, à pluſieurs repriſes, une certaine quantité de médiocres ou de mé-

chans vers, pour se donner avec beau
nité le nom d'auteur ; & sous ce titre
librement un assemblage de caractéres
fondés, d'incidens amenés à force, &
redoublés, que l'on baptise effrontém
comédie. Voilà par où plusieurs honn
échoué dans le monde ; & sur leur
hazarderai point, mon cher Cléante,
peu d'estime que d'autres talens que l
acquise. Quand on peut faire quelque c
qu'une méchante piéce, on ne doit po
à cet ouvrage ; & quoi qu'on entrepr
ne peut y réussir parfaitement, il va
mieux ne rien faire du tout.

CLEANTE.

Je vous trouve admirable, Oronte,
justes & beaux raisonnemens ! Mais ce
le plus, c'est de vous voir si bien co
autres une démangeaison dont vous n'
défendre. Oui, morbleu, je vous dis q
fait un comédie.

ORONTE.

Moi ?

CLEANTE.

Vous l'avez donnée à étudier déjà.

ORONTE.

Encore ?

CLEANTE.

C'est une petite piéce en prose.

ORONTE.

Bon !

CLEANTE.

Et les comédiens qui la représenteront
là-haut dans votre chambre, pour la ré
d'hui. Là, rougissez à présent qu'on
doigt sur la piéce. Hé ?

ORONTE.

Comment avez-vous sû cela ?

CLEANTE.

Ah ! Comment je l'ai sû ? Que me donnerez-vous, & je vous le dirai ?

ORONTE.

Hé, de grace, dites-moi qui m'auroit pû trahir ? C'est une chose que je n'ai confiée qu'à mon frere & à ma femme.

CLEANTE.

Socrate se repentit d'avoir dit son secret à la sienne : mais ce n'est point de la vôtre dont j'ai appris ceci; & pour vous tirer d'inquiétude, sachez que le hasard, & votre peu de soin, m'ont appris que vous aviez fait une comédie. Vous connoissez votre écriture apparemment, puisque je la connois aussi. Tenez. L'OMBRE DE MOLIERE, *petite comédie en prose.* Eh ?

ORONTE.

Ah, Cléante ! Je vous l'avoue, puisque vous le savez : je m'y suis laissé aller, il est vrai, vous tenez mon ouvrage ; c'est une petite piéce de ma façon, & vous êtes trop de mes amis, pour ne vous le pas dire.

CLEANTE.

Ah ! Je vous suis trop obligé vraiment, & vous m'avez confié ce secret de trop bonne grace pour ne vous en pas témoigner ma reconnoissance.

ORONTE.

Que vous étes fou ! Donnez donc. C'est une bagatelle que je n'ai pas jugé digne d'entrer dans votre confidence ; &, pour vous le dire franchement, c'est l'effet de quelques heures de mélancolie qui m'ont fait griffonner ce petit ouvrage. Vous savez que j'estimois Moliere ; & cette piéce n'est autre chose qu'un monument de mon amitié que je consacre à sa mémoire. La maniére dont il paroît dans ma comédie, le représente naturellement comme il étoit, c'est-à-dire, comme le censeur de toutes les choses

[illegible], blâmant les sottises, l'ign
les vices de son siècle.

CLEANTE.

Il est vrai qu'il a heureusement joué toutes
matieres, & son théatre nous a servi l
d'une divertissante & profitable école.

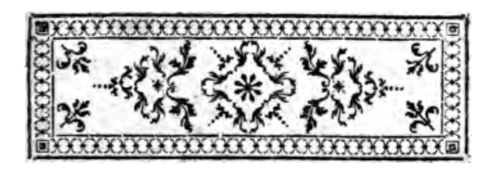
ORONTE.

Il étoit dans son particulier, ce qu'il paroi
la morale de ses piéces; honnête, judicieux
franc, généreux, & même, malgré ce qu'
quelques esprits mal faits, il tenoit un si ju
dans de certaines matiéres, qu'il s'éloigno
gement de l'excès, qu'il savoit se garder d
gereuse médiocrité. Mais la chaleur de
cienne amitié m'emporte, & je m'apperçois
siblement je ferois son panégyrique, au lie
demander quartier. J'ai plus besoin de gra
mémoire de louange: c'est pourquoi, cher
je vous redemande ma piéce; mais puisque
ici, honorez-la de votre attention, & ne
dez, je vous prie, que comme une chose
dédiée à la seule mémoire de mon ami.

CLEANTE.

Allez, Oronte, quelque chose que ce soit
sentiment qui vous l'a fait entreprendre,
assurer de la réussite de votre ouvrage; &
plus honnête à vous, que de montrer au pu
quelle justice vous estimiez un si grand hom

Fin du prologue.



L'OMBRE DE MOLIERE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

Le théatre s'ouvre par DEUX OMBRES, *qui en dansant, apportent chacune un morceau de tout ce qui peut former un tribunal ; & après l'avoir dressé, elles se disputent un balai pour nettoyer ce lieu, où Pluton se doit venir rendre bient-tôt.*

I. OMBRE.



DONNE, donne-moi ce balai.

2. OMBRE.

Je n'en ferai rien, c'est à moi à balayer ici : Pluton y va venir, & je veux que tout soit net, & propre comme il faut.

I. OMBRE.

Oui, mais je te dispute cet honneur, cela m'appartient mieux qu'à toi.

2. OMBRE.

Et par quelle raiſon ?

1. OMBRE.

Par la raiſon que quand j'étois en l'autr me ſuis ſi bien acquité de mon emploi, rite bien en celui-ci l'honneur de l'exer

2. OMBRE.

Et quel mérite avois-tu plus que mo monde ? N'étions-nous pas laquais tou

1. OMBRE.

Oui, mais il y a laquais & laquais.

2. OMBRE.

Et qu'as-tu à me reprocher ? N'ai-je pa ſervi tous les maîtres à qui j'ai été ?

1. OMBRE.

Ai-je manqué en rien, moi, à tout ce q m'ont commandé ? Et quand je ſervois, p cet illuſtre & fameux tailleur, m'a-t'o lui friponner la moindre guenille des cho roboit ?

2. OMBRE.

Et quand je ſervois, moi, mon petit gr cureur, m'a-t-on jamais vû abuſer des me confioit, ni révéler aucune des fripo faiſoit à ſes parties ?

1. OMBRE.

M'a-t-on vû manquer jamais à la fidé dûe à une maîtreſſe coquette que je ſerv tir ſon mari que je portois tous les jour doux à ſes galans ?

2. OMBRE.

Et durant les quatre années que j'ai ſerv empirique, m'a-t-on jamais oui dire le n des poiſons qu'il compoſoit, & de tou qu'il vendoit par ce moyen au plus offrai enchériſſeur ?

1. OMBRE.

Tout beau ; le ſecret de faire mourir les

que rapport avec la médecine, & nous ne ferions pas bien venus à enfiler ce difcours. Nous nous échapperions peut-être à parler contre les médecins en parlant des morts. Tu fais que ces Meffieurs font un peu vindicatifs, & que depuis quelque temps furtout, nous en avons ici qui ne prêchent que la vengeance de ceux qui n'ont pas voulu mourir par leurs mains ; & s'il arrive que notre grand Pluton leur accorde quelque empire en ces lieux, comme ils le prétendent, ils pourroient bien étendre leur colére jufques fur nous, pour n'avoir pas parlé d'eux avec tout le refpect qu'ils attendent. C'eft pourquoi nous ferons mieux de nous taire.

2. OMBRE.

A propos, c'eft donc pour ces Meffieurs que la fête fe fait, & que nous venons tout préparer ici ?

1. OMBRE.

Je ne fais fi c'eft pour d'autres ou pour eux ; mais je fais bien que Pluton s'y doit rendre bien-tôt pour juger une grande affaire. C'eft pourquoi, fi tu m'en crois, au lieu de quereller & de difputer de nos avantages, nous prendrons chacun un balai, & nous nettoyerons enfemble, pour avoir pluftôt fait. Auffibien je vois trop d'ordures ici pour un feul balayeur.

2. OMBRE.

Tu as raifon ; mais j'entens du bruit. Seroit-ce déjà Pluton ?

1. OMBRE.

Atten. Non, non, ce n'eft pas lui encore ; c'eft Caron avec le Génie du poëte Doucet. Je crois qu'ils n'auront jamais fini leur querelle.

2. OMBRE.

A qui en a Caron auffi de tourmenter inceffamment ce pauvre Génie ?

1. OMBRE.

Il faut bien qu'il lui ait fait quelque chofe.

SCENE II.

CARON, LE POETE, LES DEUX OMBRES.

CARON.

Ne sont-ils ces coquins ? Allons, tout est-il prêt ?

1. OMBRE.

Oui, Messieurs, & vous pouvez quereller ici fort commodément.

CARON au poete.

Quoi ! Tu ne me laisseras pas en repos ? Veux-tu te retirer ?

LE POETE.

Hélas, Caron, hélas !

CARON *le raillant sur le même ton.*

Hélas, Caron, hélas ! A qui diable en as-tu avec tes piteux hélas ?

LE POETE.

Quoi, me laisser sécher ainsi dans les champs élisées ! N'as-tu point quelque endroit à me mettre, & dois-je rester parmi les ombres errantes ?

CARON.

Et ou veux-tu que je te fourre, malheureux Génie que tu es ? Veux-tu que je te mette parmi les poëtes ? Cela est indigne de ton mérite. Que je t'aille nicher aussi parmi des héros ? Ma foi, tu les as un peu trop bien accommodés, pour croire qu'ils s'accommodassent de toi.

LE POETE.

Et quel outrage leur ai-je fait ?

CARON.

Ce que tu leur as fait ? Ma foi, tu les as fait de fort jolis garçons ; & principalement les héros Grecs ont

grand besoin de se louer de toi. Tu les as si bien barbouillés, qu'ils n'ont plus besoin de masque au carnaval pour se déguiser.

LE POETE.

Que tu fais le plaisant mal-à-propos !

CARON.

Tu as raison, mais ce n'est que depuis que nous nous voyons. Ce faquin, sans me connoître, m'a si bien traduit en diseur de bons mots, que l'on me chante en l'autre monde comme un opérateur grotesque, moi, qui à force d'entendre des lamentations, dois être triste comme un bonnet de nuit sans coëffe. Hé bien : tenez, ne voilà-t-il pas encore ? Un bonnet de nuit sans coëffe ! Depuis que je connois cet animal, je ne dis que des sottises. Il me prend envie de te mettre aux mains avec Virgile, il t'apprendra à me connoître.

LE POETE.

Hélas, Caron, hélas !

CARON.

Encore ? Ma foi, je te baillerai de ma rame sur les oreilles.

LE POETE.

Peux-tu traiter avec tant de rigueur un Génie qui a passé pour la douceur même ?

CARON.

Hé ! Tu n'étois que trop doux, mon enfant ; & un peu de sel t'auroit fait grand bien. Mais je suis las de t'entendre ; nous avons bien d'autres affaires ; adieu, va te promener. Ne vas pas gâter nos belles allées au moins, ni t'amuser à cueillir nos lauriers. Ce n'est pas viande pour tes oiseaux.

LE POETE.

Où veux-tu donc que j'aille ?

CARON.

Proméne-toi sur l'égoût ; & si la faim te prend, on te permet de manger quelques chardons pour te rafraîchir la bouche.

LE POETE.

Hélas ! Car....

CARON.

Ah, le bourreau ! Tu ne fortiras pas ? Allons, balayeurs, faites votre charge. Voici Pluton, & cet animal n'a que faire ici.

Les Ombres chassent le Poëte avec les manches de leurs balais.

SCENE III.

PLUTON, RADAMANTE, MINOS, L'ENVIE, CARON.

PLUTON *assis dans son tribunal.*

Ç'A, il eft donc queftion de rendre juftice aujourd'hui. Fais venir l'accufé, Caron, & que l'Envie améne les complaignans. Nous avons donc bien des affaires, Meffieurs ?

RADAMANTE.

Sans doute, & il nous eft arrivé aujourd'hui une Ombre qui nous va bien donner de la befogne.

MINOS.

Ce ne fera pas une bagatelle que cette affaire-ci.

PLUTON.

Comment ?

MINOS.

Je vais vous inftruire de tout, afin que vous n'ayez pas la peine tantôt d'interroger les parties. Il y avoit autrefois là-haut un certain homme qui fe mêloit d'écrire, à ce qu'on dit ; mais il s'étoit rendu fi difficile, que rien ne lui fembloit parfait. Il fe mit d'abord à critiquer les façons de parler particulieres ; enfuite il donna fur les habillemens ; de là il attaqua les mœurs, & fe mit inconfidérément à blâmer

mer toutes les sottises du monde : il ne put jamais se résoudre à souffrir tous les abus qui s'y glissoient. Il dévoila le mistére de chaque chose ; fit connoître publiquement quel intérêt faisoit agir les hommes, & fit si bien enfin, que par les lumiéres qu'il en donnoit, on commençoit de bonne foi à trouver presque toutes les choses de la vie un peu ridicules. Il n'y eut pas jusqu'à la Médecine même, qui n'eut part à sa censure ; & ce fut une des choses qu'il toucha le plus souvent, & sut si bien réussir en cette matiere, que pour peu qu'il l'eût traitée encore, il y auroit eu lieu de craindre pour les Médecins, qu'ils n'eussent accompli pour une seconde fois quelque petit bannissement de six cens années.

PLUTON.

Cela nous auroit fait grand tort.

MINOS.

Et c'est son arrivée ici qui cause cette audience, qui sans doute ne sera pas sans difficulté. Chacun prétend avoir sujet de se plaindre de lui, lui qui prétend n'avoir offensé personne ; au contraire, de la maniére dont il parle, il semble que tout le monde lui soit obligé, & même il en donne d'assez bonnes raisons, & voilà qui est embarrassant.

PLUTON.

Tu l'as donc vû ?

MINOS.

Je viens de l'entretenir il n'y a qu'un moment

PLUTON.

Où l'as-tu laissé ?

MINOS.

Dans l'allée des Poëtes, où il a trouvé l'esprit de Térence & celui de Plaute avec qui il se divertit.

PLUTON.

Il faudra entendre les raisons de chacun. Qu'on les fasse venir ; mais faites-les-moi paroître sous les mêmes figures qu'ils avoient en l'autre monde, afin de les mieux discerner.

RADAMANTE.

Voici déja l'accufé que Caron vous améne.

PLUTON.

Où font les complaignans ?

MINOS.

L'Envie les doit conduire ici.

SCENE IV.

MOLIERE, CARON, PLUTON, RADAMANTE, MINOS.

CARON.

JE n'y puis plus tenir ; jamais il ne s'eft vû tant d'ombres en un jour ; & la porte va rompre, fi vous n'y donnez ordre.

TOUTES LES AMES.

Caron....

CARON.

Entendez-vous comme on m'appelle ? Dès qu'ils ont vu que je faifois entrer cette ombre, ils ont penfé me dévorer.

TOUTES LES AMES.

Caron....

CARON.

On y va. Ordonnez donc ce que vous voulez que je laiffe entrer.

TOUTES LES AMES.

Caron....

PLUTON.

Hé patience. Qui font-ils tous ces gens-là ?

CARON.

Ce font des Précieufes, des Bourgeoifes, des Marquis ridicules, des Femmes favantes, des Avares, des Hypocrites, des Jaloux, des Cocus, & des Médecins.

PLUTON.

voilà trop pour un jour. Qu'il n'en vienne qu'une
:tie.

CARON.

ubliois encore un Limousin, dont l'esprit est asses
tériel pour servir de corps en un besoin.

PLUTON.

is-les entrer selon le rang qu'ils auront à la porte.
damante, prens le rôle pour écrire les noms des
nplaignans. Ça, qui est celle-ci?

SCENE V.

A PRECIEUSE, CARON, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE.

CARON.

Vous l'allez reconnoître à son langage.

LA PRE'CIEUSE.

ind Monarque des sombres habitations, plaise
Destins que vous prêtiez attentivement le sens
culaire de votre justice aux éloquentes articula-
s de nos clameurs, & que par le triste visage de
: ame vous puissiez être pénétré de nos unani-
entimens.

PLUTON.

langage est-ce là?

CARON.

le franc Précieux.

PLUTON.

un beau jargon, vraiment. Ecoutons.

LA PRE'CIEUSE.

renante horreur de notre accablement con-
ns doute, quelque égarement à la grandeur

de votre ame. Vous voyez à vos genoux une adc tion de Précieuses qui vous en représente le corp pour faire pencher en leur faveur l'équilibre de v tre justice, contre le matériel échappement de chronologiste scandaleux. Bien que la vengeance soit pas d'une ame du premier ordre, lorsque l'e trage a pris le vif, c'est une foiblesse de se laisser all aux tendres émulations d'une pitié séduite par l vaines erreurs de l'ostentation.

PLUTON.

Ma foi, je n'y entens goutte.

LA PRE'CIEUSE.

La férocité de cet esprit sauvage a si bien donné chasse au gibier de notre éloquence, que l'indige tion de nos pensées n'ose plus trouver le suppléme de nos expressions. Il nous a si bien atteintes du crin d'absurdité, que nous en paroissons presque convai cues par tout le pied-d'estal du bas monde. Pardo nez, grand Monarque, si j'ose vous parler si vu gairement, & si toutes nos pensées ne sont pas r vêtues d'expressions nobles & vigoureuses.

PLUTON.

Hé, il n'y a point de mal à cela; au contraire, (ne se pique pas ici de beau langage. Dites un p naturellement votre affaire; car, foi de Dieu d'ic bas, je n'y ai rien compris encore.

LA PRE'CIEUSE.

Se peut-il faire que votre noire Majesté ait la form si enfoncée dans la matiére?

PLUTON.

Ma foi, je ne vous entens pas?

LA PRE'CIEUSE.

Quoi! La dureté de votre compréhension ne pe être amollie par le concert éclatant des rares qua tés de vos vertus sublimes?

PLUTON.

Je ne sais ce que c'est que tout cela, mais j'aurai so de vous rendre justice. Passez sur les ailes de m trône.

LA PRE'CIEUSE.

Quoi, Monarque enfumé, vous répandrez de vos propres bontés fur le gémiffement de nos altercations ?

PLUTON.

Cela fe pourra bien ; mais laiffez-nous un peu travailler à d'autres jugemens. Minos, écris-la fur le rôle, & me fais reffouvenir de tout ce qu'elle a dit. Allons, que répons-tu à cette accufation ?

MOLIERE.

Rien, & cette matiére eft indigne de moi.

PLUTON.

Hé bien, que quelqu'un entre donc, on jugera tout enfemble.

ÇARON.

Allons, que le plus proche de la porte vienne.

SCENE VI.

LE MARQUIS, CARON, PLUTON, MINOS, RADAMANTE, MOLIERE.

PLUTON.

C'A, qui eft celui-ci ?

LE MARQUIS *à Moliere fur un ton de fauffet.*

Ah, parbleu ! Mon petit Monfieur, je fuis bien aife de vous trouver ici.

MOLIERE.

Qui es-tu, toi, pour me parler ainfi ?

LE MARQUIS.

Je fuis un de ces Marquis, mon ami, que vous tournez en ridicules.

MOLIERE.

Et où font les grands canons que je t'avois donnés ?

CARON.

Ils sont restés à la porte, qui étoit trop étroite pour les faire passer.

PLUTON.

Çà, que demandez-vous ?

LE MARQUIS.

Je demande justice pour mes rubans, mes plumes, ma perruque, ma calèche, & mon fausset, qu'il a joués publiquement.

PLUTON.

Que répons-tu ?

MOLIERE *chagrin.*

Rien.

PLUTON.

Aux autres ; on vous jugera à loisir.

CARON *à l'entrée de la porte.*

Arrêtez donc, vous n'entrerez pas.

PLUTON.

Qu'est-ce ?

CARON.

C'est le plus fâcheux de tous nos morts. Un chasseur qui s'est cassé la tête sur son cheval Alezan, & qui ne parle à tout le monde que de gaulis, de gigots, de pieds, de croupe & d'encolure.

PLUTON.

Fais donc venir qui tu voudras. Je commence à me lasser de tout ceci.

CARON.

Entrez, vous.

PLUTON.

Çà, qu'est-ce encore que cette grosse ombre-ci ?

CARON.

C'est l'ombre d'un cocu.

PLUTON.

L'ombre d'un cocu ? Il faut que ce soit un corps. Parle, que veux-tu ?

SCENE VII.

LE COCU IMAGINAIRE, MOLIERE, PLUTON, CARON, MINOS, RADAMANTE.

LE COCU.

VOus voyez en ma feule ombre tout le corps des Cocus : vous les voyez ici en moi, dis-je, affligés, outragés, & tout contrits des affronts publics que ce grand corps a reçus depuis que malicieufement cet ennemi juré de notre repos nous a rendus le jouet de tout le monde. Il n'eft prefque aucun mari qui n'ait fenti les traits piquans de fa fatire ; & depuis qu'il s'eft mêlé d'annexer le cocuage à de certains maris, il fe voit peu de familles où l'on ne foit perfuadé de trouver des cocus de pere en fils. Ce foupçon outrageant eft devenu par fon moyen comme un titre de maifon ; & il en a excepté fi peu de gens, que fi je ne parle pour tout le monde, il ne s'en faut guéres du moins. Voilà de quoi fe plaint notre illuftre corps, qui, avant fa fcandaleufe médifance, vivoit dans l'état de la premiére innocence. Chacun vivoit content de fa petite réputation ; le fcandale ne régnoit point publiquement comme il fait ; & fi l'on avoit le malheur d'être cocu, on avoit du moins la douceur de l'être en fon petit particulier. Mais depuis qu'il a dévoilé les myftéres fecrets, ce n'eft plus par tout qu'une gorge chaude des pauvres maris. On en va à la moutarde, & plufieurs honnêtes gens même ont pris en dot le titre de cocus, en fignant leur contrat de mariage. Si la difcrétion des notaires n'étoit grande, quelqu'un de ces Meffieurs en pourroit parler avec beaucoup de fûreté. Voilà le défordre & le déréglement qu'il a mis

en l'autre monde, dont nous demandons en celui-ci juſtice, vengeance, & réparation.

PLUTON *à Moliere.*

Qu'avez-vous à dire là-deſſus ?

MOLIERE.

Rien ; je paſſe condamnation pour les cocus, & j'ai trop mal réuſſi dans cette affaire pour me pouvoir défendre. Quelque ſoin que j'aie pris de faire horreur du cocuage, j'avoue de bonne foi que c'eſt un vice dont je n'ai pû corriger mon ſiécle.

PLUTON.

Minos, mets-le ſur le rôle. Allez, on va vous écrire. Qu'eſt-ce ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

SCENE VIII.

CARON, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE.

CARON.

JE ne ſais d'où nous eſt venu encore une plaiſante eſpéce d'ombre : mais je crois, ſi l'on pouvoit trépaſſer deux fois, qu'elle feroit mourir de rire tous les morts d'ici-bas.

PLUTON.

Comment donc ?

CARON.

Elle rit de tout, & ne s'afflige de rien, pas même d'être venue ici à la fleur de ſon âge.

PLUTON.

Cela eſt de bon ſens ; y venir tôt ou tard, c'eſt toujours y venir ; & comme l'uſage de la mort eſt un peu de durée, on fait bien de s'y accoûtumer de bonne heure. Mais qui eſt-elle cette ombre ?

CARON.

Ce n'eſt qu'une ſervante.

PLUTON.

N'importe, fais-la entrer, il faut entendre tout le monde.

CARON.

Allons, la rieuſe, entrez.

SCENE IX.

NICOLE, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE, CARON.

MOLIERE.

AH! C'eſt Nicole.

NICOLE *riant à gorge déployée.*

Hé! Oui, c'eſt moi. Quand j'ai appris que vous étiez ici, par ma figue, ai-je dit en moi-même, il faut que j'aille voir ce pauvre homme qui m'a tant fait rire en l'autre monde.

MOLIERE.

Tu es donc bien aiſe d'être en celui-ci, Nicole, puiſque tu ris ſi fort?

NICOLE.

C'eſt que vous m'avez appris à me moquer de tout: & puis franchement je ne ſuis pas trop fâchée d'être ici, & je ne trouve point que la mort ſoit ſi dégoûtante qu'on ſe l'imagine.

PLUTON.

Et d'où vient que tu t'accommodes ſi aiſément d'une choſe que les hommes trouvent ſi peu aimable?

NICOLE.

C'eſt que je ne me ſouciois guére de vivre.

PLUTON.

Quoi ! Tu n'étois pas bien aise de

NICOLE.

Non, car je ne faisois tous les jc
chose, dormir, boire, & manger ; &
le plaisir de la vie est de chang
cette heure, voulez-vous que je
une certaine égalité parmi les mo
plait pas. Je ne vois personne ici q
Seigneur l'un que l'autre ; & j'ai
rire, quand j'ai rencontré en venа
gens qui se désespéroient. Un rich
maigre, qui endévoit de s'être laiss
Un amoureux qui s'étoit tué pour
ne l'aimoit point. Un alchimiste q
voir passé sa vie en fumée ; mais, e
des Dames qui pleuroient de me
d'elles. D'autres qui s'affligeoien
de toilettes, de miroirs, & de peti
a rien de plus plaisant que de les
sans mouches, & sans cheveux ;
front chauve, leurs yeux creusés,
charnées, vous les prendriez pour
nans. Enfin la plus belle & la plu
blent comme deux gouttes d'eau.

PLUTON.

Il n'est pas question de cela. Qu'a
contre l'accusé ?

NICOLE.

Moi ? Par ma figue, je n'ai rien à
c'est une bonne ombre ; & tenez, l
c'est peut-être la meilleure piéce de

PLUTON.

Que voulez-vous donc ?

NICOLE *rian*

Monsieur, je viens vous prier...

PLUTON.

Hé ?

NICOLE *riant.*

Je viens vous prier, Monsieur....

PLUTON.

Et là dites donc?

NICOLE *riant toujours.*

Je viens vous prier, Monsieur... de me... laisser.... de me laisser... de me laisser...

PLUTON *la contrefaisant.*

Et moi, ma mie, je vous prie de nous laisser... de nous laisser... de nous laisser... de nous laisser en repos, en repos, s'il vous plaît.

NICOLE *éclatant de rire.*

Monsieur, je vous prie... s'il vous plaît... de m'accorder le plaisir... le plaisir de rire tout mon soû, de vous, & de votre royaume.

PLUTON.

Otez-moi cette impudente. Qu'est-ce encore? Je n'en veux plus entendre. Qu'on me laisse en repos; l'audience est finie, & je vais prononcer.

CARON.

Hé, c'est l'ombre de Pourceaugnac, ce brave Limousin; elle n'a qu'un mot à vous dire.

PLUTON.

Hé bien qu'il entre. Ah, quelle peine! Ne sera-ce jamais fait?

SCENE X.

POURCEAUGNAC, PLUTON, MOLIERE, MINOS, RADAMANTE, CARON.

POURCEAUGNAC.

GRand Roi des morts, vous me voyez ici, député de la part de tous les Limousins trépassés, qui vous demandent qu'il leur soit permis d'ajourner cette Ombre leur partie pardevant vous, à trois jours, pour se voir condamner à réparation d'honneur envers les Pourceaugnacs passés, présens, & futurs, tant des affronts reçûs, que de ceux qu'ils recevront. A quoi je conclus.

PLUTON *à Moliere.*

Répondez.

MOLIERE.

Hé, Monsieur de Pourceaugnac! Quel sujet avez-vous de vous plaindre de moi? Si vous preniez bien les choses, ne me loueriez-vous pas, au lieu de me blâmer, d'avoir rendu votre nom aussi célébre que j'ai fait? Car, dites-moi un peu, ne vous ai-je pas déterré du fond du Limousin, & à force de tourmenter ma cervelle, ne vous ai-je pas amené dans la plus illustre Cour du monde? Raisonnons un peu de bonne foi; ne m'avez-vous pas quelque obligation de vous avoir fait faire un si beau voyage?

POURCEAUGNAC.

Hé... Oui.

MOLIERE.

N'est-ce pas moi qui vous ai fait connoître?

POURCEAUGNAC.

D'accord.

MOLIERE.

Ne vous a-t-on pas vû avec beaucoup de plaisir ?

POURCEAUGNAC.

Cela est vrai, car chacun rioit dès qu'on me voyoit.

MOLIERE.

Vous a-t-on jamais banni des lieux publics ?

POURCEAUGNAC.

Au contraire, on y donnoit de l'argent pour me voir.

MOLIERE.

Et enfin n'ai-je pas rendu votre nom immortel par tout votre royaume ?

POURCEAUGNAC.

Et comment immortel ?

MOLIERE.

Comment ? Et dès qu'il arrive en France quelqu'un qui ait tant soit peu de votre air, de vos gentillesses, & de vos petites façons de faire, fût-ce un Prince, ne dit-on pas : Voilà un vrai Pourceaugnac? Et n'est-ce pas un honneur considérable pour vous, & pour votre province, que votre nom quelquefois puisse servir d'une qualité aux gens de la haute naissance ?

POURCEAUGNAC.

Il a quelque raison au fonds.

MOLIERF.

Hé, prenons toujours les choses du bon côté ; n'allons point envenimer les intentions, & croyons tout à notre avantage. Je n'ai jamais rien fait qu'à votre honneur & gloire, & serois bien fâché, Monsieur de Pourceaugnac, que les choses eussent tourné autrement.

POURCEAUGNAC.

Ma foi, après tout je pense en effet, que j'ai tort de m'être fâché contre lui. Qui diantre sont les sottes Ombres aussi qui s'avisent de me mettre des fariboles dans la tête ? Allez, vous étes des bêtes ; Monsieur est une honnête Ombre, qui a pris la peine de me faire connoître, & vous ne savez pas pren-

dre les choses du bon côté. Monsieur, je suis fâché de tout ceci, & je vous demande pardon pour les Ombres de Limoges. Je suis vôtre valet, tout à vous, votre serviteur & votre ami. Je vais chercher mon cousin l'assesseur, & mon neveu le chanoine, afin que nous bûvions ensemble quelques verres d'oubli, pour ne nous plus souvenir du passé.

MOLIERE.

Adieu, Monsieur de Pourceaugnac.

PLUTON.

Messieurs, il est tard, & je vais lever le siége.

SCENE XI.

Madame JOURDAIN, PLUTON, MOLIERE, CARON, RADAMANTE, MINOS.

Madame JOURDAIN *toute ésouflée.*

Justice, justice, justice, justice, justice.

PLUTON.

Qui est-ce encore ici? Je ne veux plus entendre personne, & je suis las de tant d'impertinentes plaintes. Pourquoi l'as-tu laissée entrer?

CARON.

Elle a forcé la porte.

PLUTON.

Prens donc bien garde aux autres, & qu'il n'en entre plus. Je n'ai jamais tant vû de canaille en un jour. Çà, que demandez-vous?

Madame JOURDAIN *d'un air chagrin & brusque.*

Ce que je n'aurai pas.

PLUTON.

: vous faut-il, hé ?

Madame JOURDAIN.

e faut ce qui me manque.

PLUTON.

:lle nouvelle espéce est-ce encore ici ? Dites-s donc ce que vous avez ?

Madame JOURDAIN.

la tête plus grosse que le poing, & si je ne l'ai enflée.

MOLIERE.

! C'est Madame Jourdain, je la reconnois. Et nment étes-vous ici, Madame Jourdain ?

Madame JOURDAIN.

mes piéds comme une oye.

PLUTON.

, quelle femme !

MOLIERE.

us venez vous plaindre de moi, n'est-ce pas, Ma-ne Jourdain !

Madame JOURDAIN.

mon ; j'aurois beau me plaindre, beau me plain-j'aurois.

PLUTON.

:ore ?

MOLIERE.

dame Jourdain est un peu en courroux.

Madame JOURDAIN.

i, Jean Ridoux.

PLUTON.

urage. Hé bien, qu'avez-vous à me dire ?

Madame JOURDAIN.

i, qu'avez-vous à me frire ?

PLUTON.

ible soit la masque ! Que l'on me l'ôte d'ici, & d'aujourd'hui personne ne me parle. Je suis las ous ces extravagans, & me voila dans une co-: que je ne me sens pas. Qu'est-ce encore ? Qu'y

a-t-il ? Que veut-on ? Serai-je toujours tro
perſécuté, accablé d'affaires ? Hé, quelle
eſt ceci ! A-t-on jamais vû un Dieu plus fatig
moi ?

Pluton ſe léve de ſon tribunal.

SCENE XII.

CARON, PLUTON, MIN RADAMANTE, MOLIEI

CARON.

GRand Roi...

PLUTON *marchant en colére.*

Non, je crois que tout cet embarras me fera
cer à mon empire.

CARON.

Ce ſont...

PLUTON.

Quoi, ſans repos !

CARON.

Il y a...

PLUTON.

Sans plaiſir !

CARON.

Ce ſont...

PLUTON.

Sans relâche ! Non, je ne veux plus rien en
Que tout ſoit renverſé, bouleverſé, ſans
deſſous, je n'écoute perſonne, qu'on ne m'e
plus.

CARON.

Ce ſont des médecins qui viennent d'arriver,
voudroient vous demander un moment d'au

PLU

PLUTON.

les ? . .

CARON.

'es médecins.

PLUTON *courant se mettre sur son tribunal.*

'es médecins ! Oh ! Qu'on les fasse entrer. Ce sont)s meilleurs amis ; qu'ils viennent, qu'ils vien-:nt : d'honnêtes gens à qui je dois trop pour leur en refuser. Ils ont augmenté le nombre de mes su-ts, & je leur en dois sans doute une ample recon-)issance. Mais les voici.

SCENE XIII.

)UATRE MEDECINS, PLUTON; RADAMANTE, MINOS, MOLIERE, CARON.

MOLIERE.

AH ! Voici de mes gens. Ecoutons-les parler, & puis nous répondrons.

PLUTON.

Messieurs, soyez les bien-venus. Vous visitez un 'rince qui vous honore fort ; je sais toutes les obli-ations que je vous ai, & que dans ce vaste empire es morts vous pouvez vous vanter avec raison d'y voir aussi bonne part que moi : aussi en revanche e vos bons & fidéles services, je ne prétens pas ous rien refuser. Demandez seulement.

1. MEDECIN.

Grand Monarque des morts, vous voyez ici la fleur e vos plus fidéles pensionnaires.

2. MEDECIN *bredouillant.*

amais nous n'avons laissé échapper la moindre oc-

casion de vous donner des marques de notre
ce & fidélité.

PLUTON.

J'en suis persuadé. L'opium, l'émétique,
gnée m'ont rendu témoignage que vous m'a
lement servi.

3. MEDECIN.

Nous avons fait notre devoir.

PLUTON.

Beaucoup de gens sont venus ici de votre
m'en ont assuré.

4. MEDECIN.

C'est avec plaisir que l'on sert un si granc
que.

PLUTON.

Je vous suis obligé, & j'ai bien de la joie
voir. Ce n'est pas que vous ne m'eussiez ét
un peu nécessaires là-haut ; & j'ai eu quel
grin quand les Parques m'ont dit que vou
ici : mais je m'en suis néanmoins consolé
j'ai appris que vous aviez laissé de gran
qui savoient assez bien leur métier., & qu
étoit déjà venu ici quelques morts de leu
qui en avoient fait une expérience fort rai
Mais que souhaitez-vous de moi ?

3. MEDECIN.

Nous venons vous demander justice d'un t
qui prétend traiter la médecine d'impostu
charlatanerie.

PLUTON.

C'est donc quelqu'un qui la connoît ?

4. MEDECIN.

C'est une rage sans fondement, une simpl
de tout satiriser, & une animosité envenim
seule envie d'écrire, & de former des cabal
nous.

MOLIERE *à part.*

Je vous confondrai dans peu, superbes im

3. MEDECIN.

Il s'eſt même déjà gliſſé juſques dans ces lieux une médiſance ſecrette qui nous regarde. Tous les morts ſemblent ſe liguer contre nous ; il leur échappe des ſatires piquantes, & des injures calomnieuſes contre les médecins ; & nous venons ici, grand Monarque, vous remontrer humblement, de la part de notre illuſtre corps, de quelle importance il eſt pour l'accroiſſement de votre empire, que vous réprimiez l'audace & l'inſolence de tous ces morts.

PLUTON.

On apprendra à vivre à ces morts-là. J'entens & je prétens qu'on vous regarde comme les plus fermes appuis de mon état. Mais qui ſont ces morts-là qui ont l'impudence d'aller gâter votre métier ? Nommez, nommez-les moi. J'en veux faire un bon exemple.

4. MEDECIN.

C'eſt un nombre infini de petits eſprits qui ſe ſont laiſſés emporter au torrent, & qui n'ont pouſſé leurs plaintes que comme les échos qui répétent les peines des autres ſans les avoir ſenties. Mais c'eſt à l'auteur de nos maux que nous en voulons, c'eſt à celui qui, comme un nouveau Caton, s'eſt venu déchaîner contre nous, & qui après le mépris evident qu'il a fait de notre illuſtre corps, a pouſſé ſon audace encore juſqu'à nous tourner en ridicules, en nous rendant la fable & la riſée du public. C'eſt cette Ombre, en un mot, cet inſolent fléau de notre Faculté, dont nous vous demandons une vengeance authentique.

PLUTON *à Moliere.*

Répondez.

MOLIERE.

C'eſt donc à moi à qui vous en voulez, Meſſieurs ? Vous demandez vengeance du mépris que j'ai fait de votre illuſtre corps : je vous ai tournés en ridicules, je vous ai rendus la fable & la riſée du

public. Hé bien, il faut répondre, & tracer plus naturellement vos traits, afin de vous bien faire connoître. Pluton, je jure ici par le respect que je te dois, que ce n'est point contre ce grand art de la médecine que je prétens me déchaîner. J'en adore l'étude, j'en révére la judicieuse pratique, mais j'en abhorre & déteste le pernicieux & méchant usage qu'en font par leur négligence des fourbes ignorans, que la seule robe fait appeler médecins; & ce n'est qu'à ceux qui abusent de ce nom que je vais répondre.

PLUTON.

Ah! Voici une conversation raisonnable celle-ci.

MOLIERE.

Imposteurs! Qui peut mieux prouver votre ignorance, & l'incertitude de vos projets, que vos contrariétés perpétuelles? Vous trouvez-vous jamais d'accord ensemble? Et jusqu'à vos moindres Ordonnances, a-t-on jamais vû un médecin suivre celle de l'autre, sans y ajoûter ou diminuer quelque chose? Quant à leurs opinions, elles sont encore plus différentes que leurs pratiques. Les uns disent que la cause des maux est dans les humeurs; les autres dans le sang. Quelques-uns, par un pompeux galimathias, l'imputent aux atômes invisibles, qui entrent par les pores. Celui-ci soutient, que les maladies viennent du défaut des forces corporelles: celui-là, qu'elles procédent de l'inégalité des élémens du corps, & de la qualité de l'air que nous respirons, ou de l'abondance, crudité, & corruption de nos alimens. Ah! Que cette diversité d'opinions marque bien l'ignorance des médecins, mais encore plus la foiblesse ou la témérité des malades qui s'abandonnent aux agitations de tant de vents contraires!

PLUTON *aux médecins.*

Messieurs, hé?

MOLIERE.

Ce qu'ils ont de plus unanime dans leur école, & où ils s'entendent le mieux, c'est que tous tant qu'ils sont, nous assurent que dans la composition d'une médecine, une chose purge le cerveau, celle-ci échauffe l'estomac, celle-là rafraîchit le foie; & font partir un breuvage à bride abattue, comme si dans ce mélange chaque reméde portoit son étiquette, & que tous n'allassent pas ensemble séjourner au même lieu. Il faut que ces Messieurs soient bien assurés de l'obéissance & de la sagesse de leurs drogues: car enfin, si par mégarde l'une alloit prendre le chemin de l'autre, & que la partie qui doit être échauffée vint par méprise à être refroidie, voyez un peu où le pauvre malade en seroit.

PLUTON.

Messieurs, hé?

MOLIERE.

Mais quoi, les imposteurs abusant de l'occasion, usurpent effrontément une autorité tyrannique sur de pauvres ames affoiblies & abattues par le mal, & par la crainte de la mort. Ils prennent si bien leur avantage de nos foiblesses, que de notre aveu même, dans ce dangereux moment, ils hazardent effrontément aux dépens de nos vies toutes les épreuves que leur suggérent leurs ambitieuses imaginations. Ces scélérats osent tout tenter, sur cette confiance que le soleil éclairera leurs succès, & que la terre couvrira leurs fautes.

PLUTON.

Messieurs, hé?

MOLIERE.

Il me souvient ici, avec quelque douleur, de la foiblesse d'un de mes amis, qui s'étoit sottement confié par leurs noires séductions à l'expérience d'un reméde. Deux heures après l'avoir pris, le médecin qui l'avoit ordonné lui en vint demander l'effet, & comme il s'en étoit trouvé. J'ai fort sué,

lui répondit le malade. Cela eſt bon, dit le médecin. Trois heures enſuite il lui vint demander comment il s'étoit porté depuis. J'ai ſenti, dit le patient, un froid extrême, & j'ai fort tremblé. Cela eſt bon, pourſuivit le charlatan. Et ſur le ſoir, pour la troiſiéme fois, il revint s'informer encore de l'état où il ſe trouvoit. Je me ſens, dit le malade, enfler par tout comme d'hydropiſie. Tout cela eſt bien, répondit le bourreau. Le lendemain j'allai voir ce pauvre malade; & lui ayant demandé en quel état il étoit : Hélas! Mon cher ami, dit-il, en rendant le dernier ſoupir, à force d'être bien, je ſens que je meurs. Ah ! M'écriai-je alors tout percé de douleur, qu'heureux ſont les animaux que la ſimple nature fait guérir ſans le ſecours de leurs conſultations ! Que l'être brutal feroit à ſouhaiter quand on devient malade ! Mais auſſi qu'il ſeroit à craindre, s'il ſe trouvoit autant de médecins parmi les bêtes, que de bêtes parmi les médecins !

PLUTON.

Meſſieurs ?

MOLIERE.

Qu'ils ſe plaignent maintenant de moi; & que ton équité, grand Monarque, paroiſſe dans tes jugemens.

SCENE DERNIERE.

CARON, LES OMBRES, PLUTON, RADAMANTE, MINOS, MOLIERE.

CARON.

OH, je n'y puis plus tenir. Depuis que je conduis la barque, je n'ai jamais tant vû de morts

pour un jour ; & , si vous n'y venez donner ordre, je ne sais pas ce que nous en ferons.

PLUTON.

Comment ? Nous avons donc bien des gens ?

CARON.

Tout créve à la porte.

PLUTON.

Puisque nous avons tant de morts ici-bas, il faut qu'il y ait encore bien des medecins là-haut. Mais qu'ils attendent à un autre jour ; je ne juge d'aujourd'hui, & voici ma derniére sentence. Retirez-vous un peu, que je prenne les opinions. Minos qu'en dis-tu ?

MINOS.

Moi ? Que cette Ombre est de bon sens, & qu'elle mérite bien quelque jugement avantageux.

RADAMANTE.

Il n'y a qu'honneur à juger en sa faveur.

PLUTON.

J'en demeure d'accord ; mais aussi les obligations que nous avons à ces Messieurs, m'embarrassent ; & je crois qu'un arbitrage conviendroit mieux à cette affaire, qu'un jugement dans les formes. Ne trouvez-vous point à propos de leur proposer un accommodement ?

MINOS.

Eh, oui-dà, car il est vrai que nous avons quelques mesures à garder avec la Faculté.

RADAMANTE.

Je suis de cet avis.

PLUTON.

Je m'en vais leur parler. Çà, Messieurs, qu'est-ce ? N'y a-t-il pas moyen de vous rapatrier ? Je vois de part & d'autre que les raisons peuvent subsister d'accord ; mais à les bien peser, entre nous, la balance penchera de son côté ; & , sans l'alliance jurée entre nous, franchement, Messieurs, vous seriez tondus. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, tâ-

chez de vous accommoder enſemble ; & pour faciliter l'affaire, j'aime mieux relâcher de mes intérêts, & conſentir que vous m'en envoyiez quelques millions de moins qu'à l'ordinaire.

LES MEDECINS.

Quoi ? Notre ennemi juré ? Non, non...

PLUTON.

Oh, oh ! Meſſieurs, ſi vous n'étes contens, prenez des cartes ; j'y perds plus que vous, & ſi je ne me plains pas.

LES MEDECINS.

Quoi, Pluton !

PLUTON.

Quoi ! Vos Ombres téméraires m'oſent repliquer, moi qui puis vous faire évanouir d'un ſouffle ſeulement ?

LES MEDECINS.

Nous demandons juſtice, juſtice.

PLUTON.

Encore ? Ah ! Je m'en vais ſouffler. Fu, fu.

Mais il eſt temps de prononcer
En quel endroit je dois placer
Ton ombre avecque ta mémoire.
Que la poſtérité t'en choiſiſſe le lieu ;
Et tandis qu'elle ira travailler à ta gloire,
Entre TERENCE & PLAUTE *occupe le milieu.*

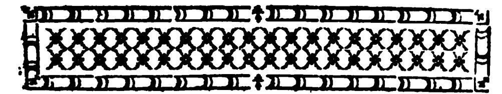
On fait un carillon avec des cloches qui s'accord avec les violons.

CARON.

Meſſieurs, Pluton ſe va coucher, ſon bonnet nuit l'attend. Vous avez ouï la retraite. Bon

FIN.

EXTR



EXTRAITS DE DIVERS AUTEURS,

Contenant plusieurs particularités de la vie de M. Moliere; & des jugemens sur quelques-unes de ses piéces.

EXTRAIT DES REFLEXIONS sur la Poëtique, par le P. Rapin, dans lesquelles sont des jugemens sur la comédie en général, & sur M. Moliere en particulier.

LA comédie est un image de la vie commune; sa fin est de montrer sur le théatre les défauts des particuliers, pour guérir les défauts du Public; & de corriger le peuple par la crainte d'être moqué. Ainsi le ridicule est ce

qu'il y a de plus essentiel à la comédie. Il y a un ridicule dans les paroles, & un ridicule dans les choses : un ridicule honnête, & un ridicule bouffon : c'est un don purement de la nature, que de trouver le ridicule de chaque chose ; car toutes les actions de la vie ont leur beau & leur mauvais côté, leur plaisant & leur sérieux. Mais Aristote, qui donne des préceptes pour faire pleurer, n'en donne point pour faire rire. Cela vient purement du génie, l'art & la méthode y ont peu de part ; c'est l'ouvrage du naturel. Les Espagnols ont le génie de voir le ridicule des choses bien mieux que nous ; & les Italiens, qui sont naturellement comédiens, l'expriment mieux ; leur langue y est plus propre que la nôtre, par l'air badin qu'elle a de dire ce qu'elle dit : la nôtre peut en devenir capable, quand elle se sera encore plus perfectionnée. Enfin ce tour agréable, cet enjouement qui fait soutenir la délicatesse de son caractére, sans tomber dans la froideur, ni dans la bouffonnerie ; cette raillerie fine, qui est la fleur du bel esprit, est le talent que demande la comédie. Il faut toutefois observer que le vrai ridicule de l'art, qu'on cherche sur le théatre, ne doit être que la copie du ridicule qui est dans la nature. La comédie est comme elle doit être, quand on croit se trouver dans une compagnie du quartier, ou dans une assemblée de famille, étant au théatre ; & qu'on y voit que ce qu'on voit dans le monde: car elle ne vaut du tout rien dès qu'on ne s'y

reconnoît point, & dès qu'on n'y voit pas ses maniéres, & celles des personnes avec qui l'on vit. Ménandre n'a réussi que par là parmi les Grecs, & les Romains pensoient être en conversation, quand ils assistoient aux comédies de Térence ; car ils n'y trouvoient rien que ce qu'ils avoient coûtume de trouver dans les compagnies ordinaires. C'est le grand art de la comédie de s'attacher à la nature, & de n'en sortir jamais ; d'avoir des sentimens communs, & des expressions qui soient à la portée de tout le monde. Car il faut bien se mettre dans l'esprit, que les traits les plus grossiers de la nature, quels qu'ils soient, plaisent toujours davantage que les traits les plus délicats qui sont hors du naturel. Néanmoins les termes bas & vulgaires ne doivent pas être permis sur le théatre, s'ils ne sont soutenus de quelque sorte d'esprit. Les proverbes & les bons mots du peuple n'y doivent pas aussi être soufferts, s'ils n'ont quelque sens plaisant, & s'ils ne sont naturels. Voilà le principe le plus naturel de la comédie ; par là tout ce qu'elle représente ne peut manquer de plaire ; & sans cela rien ne plaît. Ce n'est qu'en s'attachant à la nature, qu'on parvient à exprimer la vraisemblance, qui est le seul guide infaillible qu'on puisse suivre au théatre. Sans la vraisemblance tout est défectueux ; avec elle tout est beau, on ne s'égare jamais en la suivant ; & les défauts les plus ordinaires de la comédie viennent de ce que les bienséances n'y sont pas

gardées, ni les incidens assez préparés. Il faut même bien prendre garde que les couleurs dont on se sert pour préparer les incidens, n'ayent rien de grossier, pour laisser au spectateur le plaisir de trouver lui-même ce qu'elles signifient. Mais le foible le plus ordinaire de nos comédies, est le dénouement ; on n'y réussit presque jamais, par la difficulté qu'il y a à dénouer heureusement ce qu'on a noué. Il est aisé de lier une intrigue, c'est l'ouvrage de l'imagination ; mais le dénouement est tout pur du jugement ; c'est ce qui en rend le succès difficile ; & si l'on veut y faire un peu de réfléxion, on trouvera que le défaut le plus universel des comédies est que la catastrophe n'en est pas naturelle.

Il reste à examiner si l'on peut faire dans la comédie des images plus grandes que le naturel, pour toucher davantage l'esprit des spectateurs par de plus grands traits, & par des impressions plus fortes : c'est-à-dire, si le poëte peut faire un avare plus avare, & un fâcheux plus impertinent & plus incommode qu'il n'est ordinairement. A quoi je répons que Plaute, qui vouloit plaire au peuple, l'a fait ainsi ; mais Térence, qui vouloit plaire aux honnêtes gens, se renfermoit dans les bornes de la nature, & il représentoit les vices sans les grossir & sans les augmenter. Toutefois ces caractéres outrés, comme celui du *Bourgeois Gentilhomme* & du *Malade imaginaire* de Moliere, n'ont pas laissé de réussir depuis peu à

la Cour, où l'on est si délicat : mais tout y est bien reçû, jusqu'aux divertissemens de province, quand ils ont quelque air de plaisanterie ; on y aime à rire plus qu'à admirer ; ce sont-là les régles les plus importantes de la comédie. Voici ceux qui y ont réussi.

Les principaux parmi les Grecs sont Aristophane & Ménandre ; les principaux parmi les Latins sont Plaute & Térence. Aristophane n'est point exact dans l'ordonnance de ses fables ; ses fictions ne sont pas assez vraisemblables ; il joue les gens grossiérement, & trop à découvert : Socrate, qu'il raille si fort dans ses comédies, avoit un air de raillerie plus délicat que lui, & il n'étoit pas si effronté. Il est vrai qu'Aristophane écrivoit encore dans le désordre & dans la licence de la vieille comédie, & qu'il avoit reconnu l'humeur du peuple d'Athénes, qui se choquoit aisément du mérite des gens extraordinaires, dont il plaisantoit : mais la trop grande envie qu'il avoit de plaire à ce peuple en jouant les honnêtes gens, le rendit lui-même un mal-honnête homme, & gâta un peu le génie qu'il avoit de railler, par des maniéres rudes & outrées. Après tout, il ne faisoit souvent le plaisant que par des goinfreries : ce ragoût composé de septante-six syllables dans la derniére scéne de la comédie des harangueuses, ne seroit pas au goût de notre siécle. Son langage est quelquefois obscur, embarrassé, bas, trivial; & ses allusions fréquentes de mots, ses contradictions de termes oppo-

f: · les uns aux autres, ses mêlanges de
tragique & du comique, du sérieux & c
f.n, du grave & du familier sont fade:
plaisanteries, à les examiner de près
souvent fausses. Ménandre est plaisa
maniére plus honnête; son style est pi
élevé, naturel; il persuade en orateu
instruit en philosophe; &, si l'on peu
un jugement juste sur les fragmens c
restent de cet auteur, on trouvera qu'il
portraits fort agréables de la vie civil
fait parler les gens dans leurs caractére
se reconnoît dans les peintures qu'il
mœurs, parce qu'il s'attache à la na
entre dans les sentimens des person
fait parler. Enfin Plutarque, dans la
raison qu'il a faite de ces deux auteurs,
la Muse d'Aristophane ressemble à un
effrontée, & celle de Ménandre ress
une honnête femme. Pour les deux po
miques Latins, Plaute est ingénieux
desseins, heureux dans ses imaginatio
tile dans l'invention: il ne laisse pas
voir de méchantes plaisanteries au goû
race; & ses bons mots, qui faisoien
peuple, faisoient quelquefois pitié a
nêtes gens; il est vrai qu'il en dit de
leures du monde, mais il en dit sou
fort méchantes; c'est à quoi on e
quand on veut trop faire le plaisant:
che à faire rire par des expressions ou
par des hyperboles, quand on ne p

réussir à faire rire par les choses. Plaute n'est pas tout-à-fait si régulier dans l'ordonnance de ses piéces, ni dans la distribution de ses actes, que Térence ; mais il est aussi plus simple dans ses sujets : car les fables de Térence sont d'ordinaire composées, comme on voit dans l'*Andrienne*, qui contient deux amours. C'est ce qu'on représentoit à Térence, qu'il faisoit une comédie Latine de deux Grecques, pour animer davantage son théatre ; mais aussi les dénouemens de Térence sont plus naturels que ceux de Plaute, comme ceux de Plaute sont plus naturels que ceux d'Aristophane; & quoique César appelle Térence un diminutif de Ménandre, parce qu'il n'a que de la douceur & de la délicatesse, & qu'il n'a pas de force & de vigueur ; il a écrit d'une maniére & si naturelle & si judicieuse, que de copie qu'il étoit, il est devenu original : car jamais auteur n'a eu un goût plus pur de la nature. Je ne dirai rien de Cécilius, dont il ne nous est resté que des fragmens : on sait de lui tout au plus ce qu'en dit Varron : qu'il étoit heureux dans les sujets qu'il prenoit. Mais jamais personne n'a eu un génie plus grand pour la comédie que Lopez de Véga, Espagnol : il avoit une fertilité d'esprit jointe à une grande beauté de naturel, & à une facilité admirable : car il a composé plus de trois cens comédies ; son seul nom faisoit l'éloge de ses piéces, tant sa réputation étoit établie ; & c'étoit assez qu'un ouvrage sortît de ses mains, pour mériter l'ap-

[illegible] au public. Il avoit l'esprit trop vaste pour s'assujettir à des regles, & pour se donner des bornes ; ce fut ce qui l'obligea de s'abandonner à son génie, parce qu'il en étoit toujours sûr ; il ne consultoit point d'autre commentaire quand il composoit, que le goût de ses auditeurs ; & il se regloit plus sur le succès de ses pieces, que sur la raison. Ainsi il se défit de tous les scrupules de l'unité, & des superstitions de la vraisemblance. Mais comme il veut d'ordinaire rafiner sur le ridicule, & être trop plaisant, ses imaginations sont souvent plus heureuses qu'elles ne sont justes, & elles sont plus folles qu'elles ne sont naturelles ; car par trop de subtilité sur la plaisanterie, son enjouement devient faux à force d'être trop délicat : & ses graces deviennent froides, pour être trop fines. Personne n'a aussi porté le ridicule de la comédie plus loin parmi nous que Moliere : car les anciens poëtes comiques n'ont que des valets pour les plaisans de leur théatre ; & les plaisans du théatre de Moliere sont les Marquis & les Gens de qualité. Les autres n'ont joué dans la comédie que la vie bourgeoise & commune, & Moliere a joué tout Paris & la Cour. Il est le seul parmi nous qui ait découvert ces traits de la nature qui la distinguent, & qui la font connoître : les beautés des portraits qu'il fait sont si naturelles, qu'elles se font sentir aux personnes les plus grossiéres ; & le talent qu'il avoit à plaisanter s'etoit renforcé de la moitié par

celui qu'il avoit de contrefaire. Son *Misantrope* eſt, à mon ſens, le caractére le plus achevé, & enſemble le plus ſingulier qui ait jamais paru ſur le théatre ; mais l'ordonnance de ſes comédies eſt toujours défectueuſe en quelque choſe, & ſes dénouemens ne ſont point heureux. C'eſt tout ce qu'on peut obſerver en général ſur la comédie.

EXTRAIT DES JUGEMENS des Savans de M. Baillet, ſur les poëtes, Nº. 1520. *imprimé à Paris en* 1686.

IL faut convenir que perſonne n'a reçu de la nature plus de talens que M. Moliere, pour pouvoir jouer tout le genre humain, pour trouver le ridicule des choſes les plus ſérieuſes, & pour l'expoſer avec fineſſe & naïveté aux yeux du public ; c'eſt en quoi conſiſte l'avantage qu'on lui donne ſur tous les comiques modernes, ſur ceux de l'ancienne Rome, & ſur ceux même de la Gréce.

Pour devancer les autres comme il a fait, il s'eſt crû obligé de prendre une autre route qu'eux ; il s'eſt appliqué particuliérement à connoître le génie des Grands, & de ce qu'on appelle le beau monde ; au lieu que les autres ſe ſont ſouvent bornés à la connoiſſance du peuple. Les anciens poëtes, dit le P. Rapin,

n'ont que des valets pour les
théatre ; & les plaisans du th
sont les Marquis & les Gens
autres n'ont joué dans la com
bourgeoise & commune, &
tout Paris & la Cour. Ce mên
que Moliere est le seul parmi
couvert ces traits de la natu
guent, & qui la font connoître.
beautés des portraits qu'il fait
les, qu'elles se font sentir au
plus grossiéres; & que le tal
plaisanter, s'étoit renforcé de
qu'il avoit de contrefaire.

C'est par ce moyen qu'il a sû
fauts de la vie civile, & de c
le train de ce monde ; & c'e
qu'a voulu louer en lui le P. I
jugement avantageux qu'il fen
dans le monument qui suit,
mémoire :

Ornement du théatre, incompara
Charmant poëte, illustr
C'est toi dont les plaisan
Ont guéri des Marquis l'esprit ext
C'est toi qui par tes mo
As réprimé l'orgueil du bourgeoi

Ta Muse en jouant l'hy
A redressé les faux dév
La précieuse à tes bons
A reconnu son faux mé

L'homme ennemi du genre humain,
Le campagnard, qui tout admire,
N'ont pas lû tes écrits en vain;
leux se sont instruits, en ne pensant qu'à rire.



n tu réformas & la ville & la Cour;
Mais quelle en fut ta récompense?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance.
Il leur falloit un comédien
it à les polir son art & son étude;
Moliere, à ta gloire il ne manqueroit rien,
ni leurs défauts, que tu peignis si bien,
avois repris de leur ingratitude.

ilà ce qu'on peut raisonnablement exi- un critique judicieux, qui n'a pû refuser ice que l'on doit à tout le monde, & qui int crû devoir blâmer des qualités qui éritablement estimables, non seulement qu'elles viennent de la nature, mais en- arce qu'elles ont été cultivées & polies : travail & l'industrie particuliére du

Despreaux persuadé du mérite de Mo- du moins autant que le P. Bouhours, : n'avoir pas été du sentiment de ce Pere peu de reconnoissance que le public a gné pour tous ses services après sa mort. tend au contraire que l'on n'a bien re- son mérite qu'après qu'il eut joué le r rôle de sa vie; & que l'on a beaucoup jugé du prix de ses piéces en son ab-

fence, que lorfqu'il étoit préfent
qu'il marque à M. Racine, lorfqu'il l

Avant qu'un peu de terre, obtenu par p
Pour jamais fous la tombe eût enfermé M
Mille de ces beaux traits aujourd'hui fi
Furent des fots efprits à nos yeux rebuté
L'ignorance & l'erreur, à fes naiffantes
En habits de Marquis, en robes de Com
Venoient pour diffamer fon chef-d'œuvre
Et fecouoient la tête à l'endroit le plus
Le Commandeur vouloit la fcéne plus ex
Le Vicomte indigné fortoit au fecond ač
L'un défenfeur zélé des bigots mis en jeu
Pour prix de fes bons mots le condamnoit
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant
Vouloit venger la Cour immolée au part
Mais fi-tôt que, d'un trait de fes fatales
La Parque l'eut rayé du nombre des hun
On reconnut le prix de fa Mufe éclipfée,
Toute la comédie avec lui terraffée,
En vain d'un coup fi rude efpéra revenir
Et fur fes brodequins ne put plus fe tenir.

M. Boileau prétend qu'il étoit
bon auteur & bon acteur; que rien
plaifamment imaginé que fes piéces
s'eft pas contenté de poffeder fimple
de la bouffonnerie, comme la plufpa
tres comédiens, mais qu'il a fait voi
lui a plû, qu'il étoit affez férieufeme
Mademoifelle le Févre (*depuis Ma
cier*) trouve qu'il avoit beaucoup d
des maniéres de Plaute & d'Ariftopl
M. Defpreaux, qui par une prude

particuliére, ayant commencé son portrait de son vivant, ne voulut l'achever qu'après sa mort, reléve extraordinairement cette facilité merveilleuse qu'il avoit pour faire des vers; & s'adressant à lui-même, il lui dit avec une franchise des premiers siécles,

Que sa fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine;
Qu'Apollon tient pour lui tous ses trésors ouverts,
Et qu'il sait à quel coin se marquent les bons vers...
Que s'il veut une rime, elle vient le chercher,
Qu'au bout du vers jamais on ne le voit broncher,
Et, sans qu'un long détour l'arrête, ou l'embarrasse,
A peine a-t-il parlé, qu'elle même s'y place.

Le même auteur voyant Moliere au tombeau, dépouillé de tous les ornemens extérieurs, dont l'éclat avoit ébloui les meilleurs yeux, durant qu'il paroissoit lui-même sur son théatre, remarqua plus facilement ce qui avoit tant imposé au monde; c'est-à-dire, ce caractére aisé & naturel, mais un peu trop populaire, trop bas, trop plaisant & trop bouffon. Ce comédien, dit-il,

Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures;
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois point l'auteur du Misantrope.

Monsieur Pradon, qui s'est imaginé que par

cette légére censure on avoit voulu p
la mort du lion pour lui tirer les po
tend que Moliére n'est pas si défigur
Scapin, qu'on ne l'y puisse reconnoît
qu'il n'a pas prétendu faire dans *Sc*
satire fine, comme dans le *Misantrope.*
selon lui, est une plaisanterie qui ne
d'avoir son sel & ses agrémens, comm
riage forcé, ou les *Médecins*; à dire
piéces sont fort inférieures au *Misa*
l'Ecole des Femmes, au *Tartuffe*, & à se
coups de Maître; mais elles ne sont
pas d'un écolier, & l'on y trouve touj
certaine finesse répandue, que le seul
avoit pour en assaisonner les moin
vrages.

Monsieur Despreaux, & M. Prado
pas les seuls qui ayent parlé dans leu
du *Misantrope* de Moliere, comme de
d'œuvre; le P. Rapin nous fait conno
est aussi dans le même sentiment, & i
même encore plus loin que ces deux c
lorsqu'il dit qu'à son sens, c'est le plus
& le plus singulier de tous les ouvra
miques qui ayent jamais paru sur le th

Au reste, quelque capable que fût
on prétend qu'il ne savoit pas même so
tout entier, & qu'il n'y a que l'amour
ple qui ait pû le faire absoudre d'une in
fautes; aussi peut-on dire qu'il se souc
d'Aristote & des autres maîtres, pou
suivît le goût de ses spectateurs, qu'il
noissoit pour ses uniques juges.

Le P. Rapin prétend que l'ordonnance de es comédies est toujours défectueuse en quelque chose, & que ses dénoumens ne sont point heureux.

Il faut avouer qu'il parloit assez bien François, qu'il traduisoit passablement l'Italien, qu'il ne copioit point mal ses auteurs ; mais on dit peut-être trop légérement qu'il n'avoit point le don de l'invention, ni le génie de la belle poësie, quoique ses amis même convinssent, que dans toutes ses piéces, le comédien avoit plus de part que le poëte, & que leur principale beauté consistoit dans l'action.

EXTRAIT DES ELOGES des hommes illustres de ce siécle, par M. Pérault, imprimés à Paris en 1696. *page* 79.

JEAN-BAPTISTE POQUELIN MOLIERE.

MOLIERE naquit avec une telle inclination pour la comédie, qu'il ne fut pas possible de l'empêcher de se faire comédien. A peine eut-il achevé ses études, où il réussit parfaitement, qu'il se joignit avec plusieurs jeunes gens de son âge & de son goût, & prit la résolution de former une troupe de comé-

diens, pour aller dans les provinces jouer la comédie. Son pere, bon bourgeois de Paris, & tapissier du Roi, fâché du parti que son fils avoit pris, le fit solliciter par tout ce qu'il avoit d'amis de quitter cette pensée, promettant, s'il vouloit revenir chez lui, de lui acheter une charge telle qu'il la souhaiteroit, pourvû qu'elle n'excédât pas ses forces. Ni les priéres, ni les remontrances, ni ces promesses, ne purent rien sur son esprit. Ce bon pere lui envoya ensuite le maître chez qui il l'avoit mis en pension pendant les premiéres années de ses études, espérant que par l'autorité que ce maître avoit eue sur lui pendant ces temps-là, il pourroit le ramener à son devoir. Mais bien loin que le maître lui persuadât de quitter la profession de comédien, le jeune Moliere lui persuada d'embrasser la même profession, & d'être le docteur de leur comédie ; lui ayant représenté que le peu de Latin qu'il savoit le rendroit capable d'en bien faire le personnage, & que la vie qu'ils méneroient seroit plus agréable que celle d'un homme qui tient des pensionnaires.

Sa troupe étant formée, il alla jouer à Rouen, & de-là à Lyon, où ayant plû au Prince de Conty, qui jeune alors, & non encore dans les sentimens de piété qui l'ont porté à écrire si solidement, & si chrétiennement contre la comédie, les prit pour ses comédiens, & leur donna des appointemens. De-là ils vinrent à Paris, où ils jouérent devant le Roi

&

& toute la Cour. Il eſt vrai que la troupe ne réuſſit pas cette premiére fois ; mais Moliere fit un compliment au Roi, ſi ſpirituel, ſi délicat, & ſi bien tourné, & joua ſi bien ſon rôle dans la petite comédie qu'il donna enſuite de la grande, qu'il emporta tous les ſuffrages, & obtint la permiſſion de jouer à Paris. Il ſatisfit fort le public, ſur tout par les piéces de ſa compoſition, qui étant d'un genre tout nouveau, attirérent une grande affluence de ſpectateurs.

Juſque-là il y avoit eu de l'eſprit & de la plaiſanterie dans nos comédies ; mais il y ajoûta une grande naïveté, avec des images ſi vives des mœurs de ſon ſiécle, & des caractéres ſi bien marqués, que les repréſentations ſembloient moins être des comédies, que la vérité même ; chacun s'y reconnoiſſoit, & plus encore ſon voiſin, dont on eſt plus aiſe de voir les défauts que les ſiens propres. On y prit un plaiſir ſingulier ; & même on peut dire qu'elles furent d'une grande utilité pour bien des gens.

Moliere avoit remarqué que les François avoient deux défauts bien conſidérables : l'un, que preſque tous les jeunes gens avoient du dégoût pour la profeſſion de leurs peres, & que ceux qui n'étoient que bourgeois, vouloient vivre en gentilshommes, & ne rien faire ; ce qui ne manque point de les ruiner en peu de temps. Et l'autre, que les femmes avoient une violente inclination à devenir,

ou du moins à paroître ſavantes ; ce qui ne s'accorde point avec l'eſprit du ménage, ſi néceſſaire pour conſerver le bien dans les familles. Il s'attacha à jetter du ridicule ſur ces deux vices ; ce qui a eu un effet beaucoup au-de-là de tout ce qu'on pouvoit en eſpérer. Il compoſa deux piéces contre le premier de ces déſordres, dont l'une eſt intitulée *le Bourgeois Gentilhomme*, & l'autre, *le Marquis de Pourceaugnac.* Il y a apparence que les jeunes gens en profitérent ; du moins s'apperçut-on que les airs outrés de Cavalier qu'ils ſe donnoient diminuerent à vûe d'œil. Contre le défaut qui regarde les femmes, il fit auſſi deux comédies, l'une intitulée *les Précieuſes ridicules*, & l'autre *les Femmes ſavantes.* Ces comédies firent tant de honte aux Dames qui ſe piquoient trop de bel eſprit, que toute la nation des précieuſes s'éteignit en moins de quinze jours ; ou du moins elles ſe déguiſérent ſi bien là-deſſus, qu'on n'en trouva plus ni à la Cour, ni à la ville ; & même depuis ce temps-là elles ont été plus en garde contre la réputation de ſavantes & de précieuſes, que contre celle de galantes & de déréglées.

Il fit auſſi deux comédies contre les hypocrites & les faux dévots ; ſavoir, *le Feſtin de Pierre*, piéce imitée ſur celle des Italiens du même nom ; & le *Tartuffe*, de ſon invention. Cette piéce lui fit des affaires, parce qu'on en faiſoit des applications à des perſonnes de grande conſidération ; & auſſi parce qu'on pré-



tendit que la vertu & le vice en cette matiére se prenant aisément l'un pour l'autre, le ridicule touchoit presque également sur tous les deux, & donnoit lieu de se moquer des personnes de piété, & de leurs remontrances. Cependant après quelques obstacles, qui furent levés aussi-tôt, il eut permission entiére de la jouer publiquement.

Il attaqua encore les mauvais médecins par deux piéces fort comiques, dont l'une est *le Médecin malgré lui*; & l'autre, *le Malade imaginaire*. On peut dire qu'il se méprit un peu dans cette derniére piéce, & qu'il ne se contint pas dans les bornes du pouvoir de la comédie; car au lieu de se contenter de blâmer les mauvais médecins, il attaqua la médecine en elle-même, la traita de science frivole, & posa pour principe, qu'il est ridicule à un homme d'en vouloir guérir un autre. La comédie s'est toujours moquée des rodomons & de leurs rodomontades; mais jamais elle n'a raillé ni les vrais braves, ni la vraie bravoure : elle s'est réjouie des pédans & de la pédanterie, mais elle n'a jamais blâmé ni les savans, ni les sciences. Suivant cette régle, il n'a pû trop maltraiter les charlatans & les ignorans médecins; mais il devoit en demeurer là, & ne pas tourner en ridicule les bons médecins, que l'Ecriture même nous enjoint d'honorer. Quoi qu'il en soit, depuis les anciens poëtes Grecs & Latins qu'il a égalés, & peut-être surpassés dans

le comique, aucun autre n'a eu tant de talens ni de réputation.

Il mourut le 23. Février de l'année 1673. âgé de 52 ou 53 ans. Il a ramassé en lui seul tous les talens nécessaires à un comédien. Il a été si excellent acteur pour le comique, quoique très-médiocre pour le sérieux, qu'il n'a pû être imité que très-imparfaitement par ceux qui ont joué son rôle après sa mort. Il a aussi entendu admirablement les habits des acteurs, en leur donnant leur véritable caractére; & il a eu encore le don de leur distribuer si bien les personnages, & de les instruire ensuite si parfaitement, qu'ils sembloient moins des acteurs de comédie, que les vraies personnes qu'ils représentoient.

EXTRAIT DU DICTIONNAIRE Historique de Moréry, imprimé à Paris en 1704. *tome III. page* 768.

MOLIERE (Jean-Baptiste Poquelin) poëte comique, étoit de Paris. Il s'est acquis par ses comédies une réputation qui ne mourra jamais. Le nom de sa famille étoit Poquelin; son pere étoit tapissier-valet de chambre du Roi. Après avoir fait ses humanités, il fut destiné à l'étude du Droit, qu'il quitta bien-tôt après, pour suivre le penchant invincible qui l'entraînoit sur le théatre. Il entra

lans une troupe de comédiens de campagne ; x se fit connoître à Lyon par sa premiére piéce, qui fut *l'Etourdi*. Quelque temps après, à troupe fut honorée de la protection de Monieur le Prince de Conty, Gouverneur de Languedoc ; & depuis en 1658. de Monsieur, fils de France, qui le présenta au Roi, & à la Reine mere. Il joua en présence de leurs Majestés; obtint la permission de s'établir à Paris, & de jouir de la salle du palais Royal en 1660. Il produisit ensuite plusieurs piéces, dans le véritable goût de la comédie, que nos auteurs avoient négligé ; corrompus par l'exemple des Espagnols & des Italiens, qui donnent beaucoup plus aux intrigues surprenantes, aux plaisanteries forcées, qu'à la peinture des mœurs & de la vie civile. Les plus excellentes piéces de Moliere sont, *Le Misantrope*, *le Tartuffe*, *les Femmes savantes*, *l'Avare*, & *le Festin de Pierre*. Dans *le Bourgeois Gentilhomme*, *le Pourceaugnac*, *les Fourberies de Scapin*, & les autres de cette nature, il a trop donné au goût du peuple pour les situations & les pointes bouffonnes. *Les Précieuses*, & *les Petits Maîtres*, & *les Médecins*, ont été les principaux objets de sa satire. Il étoit aussi bon acteur qu'excellent auteur ; & dans la représentation de sa derniére piéce, qui fut *le Malade imaginaire*, il sembloit s'être surpassé lui-même. Tout malade qu'il étoit, & pressé d'une fluxion sur la poitrine, il entreprit d'y jouer pour la quatriéme fois, le 17 Février 1673. & ne put

achever qu'avec de très-grands effor
en coûta la vie ; car s'étant mis au li
tant du théatre, sa toux redoubla ; i
pit une veine, & mourut le même jo
liere avoit été fort estimé du Roi, q
tifia de plusieurs pensions. Il avoit b
profité de l'imitation de Plaute, de T
& des Italiens. Voyez le jugement
teur des réflexions sur la Poëtique
Moliere. Personne, dit-il, n'a port
cule de la comédie plus haut, parm
que Moliere : car les autres poëtes
n'ont que les valets pour plaisans de l
tre ; & les plaisans du théatre de Moli
des Marquis & des Gens de qualité
tres n'ont joué dans la comédie que la
geoise & commune ; & Moliere a j
Paris & la Cour. Il est le seul parmi n
ait découvert ces traits de la nature,
stinguent & qui la font connoître. L
tés des portraits qu'il a faits sont si na
qu'elles se font sentir aux personnes
grossiéres ; & le talent qu'il avoit de
ter, étoit renforcé de la moitié par c
avoit de contrefaire. Son *Misantrop*
mon sens, le caractére le plus ach
plus singulier qui ait jamais paru sur
tre. Mais l'ordonnance de ses comédi
jours défectueuse en quelque chose ;
nouemens ne sont point heureux. I
pas confondre ce poëte avec un au
liere qui vivoit en 1620. & qui a

diverses piéces de théatre, la *Polixène*, des *Epîtres*, &c.

EXTRAIT DU DICTIONNAIRE historique & critique de M. Bayle, seconde édition, imprimée à Roterdam en 1702. page 1480.

POQUELIN (Jean-Baptiste) comédien fameux, connu sous le nom de MOLIERE, étoit fils d'un valet de chambre tapissier du Roi, & naquit à Paris environ l'an 1620. Il fit ses humanités sous les Jésuites, au collége de Clermont. On le destinoit au Barreau; mais au sortir des écoles de Droit, il choisit la profession de comédien, par l'invincible penchant qu'il se sentoit pour la comédie; toute son étude & son application ne furent que pour le théatre. Sa premiére comédie fut celle de *l'Etourdi*; il l'exposa au public dans la ville de Lyon l'an 1653. S'étant trouvé quelque temps après en Languedoc, il alla offrir ses services à M. le Prince de Conty, qui le reçut avec des marques de bonté très-obligeantes, donna des appointemens à sa troupe, & l'engagea à son service, tant auprès de sa personne, que pour les Etats de Languedoc. Ayant passé le carnaval à Grenoble l'an 1658, il vint s'établir à Rouen. Il y séjourna pendant l'Eté; & après quelques voyages qu'il fit à

Plus heureusement, il eut l'avantage de faire agréer ses services & ceux de ses camarades à Monsieur, qui lui ayant accordé sa protection, & le titre de sa troupe, le présenta en cette qualité au Roi, & à la Reine mere. Cette troupe commença de paroître devant leurs Majestez & toute la Cour le 24 d'Octobre 1658. sur un theatre dressé exprès dans la salle des Gardes du vieux louvre, & eut le bonheur de plaire; de sorte que Sa Majesté donna ses ordres pour l'établir à Paris. La salle du petit Bourbon lui fut accordée, pour y représenter la comédie alternativement avec les comédiens Italiens. On lui accorda la salle du palais Royal au mois d'Octobre 1660. Moliere obtint une pension de mille francs l'an 1663. Sa troupe fut arrêtée tout-à-fait au service de Sa Majesté l'an 1665. & il continua jusqu'à sa mort à donner des piéces qui eurent un grand succès. La derniére de ses comédies fut *le Malade imaginaire*; il en donna la quatriéme représentation le 17. Février 1673. & mourut (A) le même jour. Voilà ce que j'ai

(A) *& mourut le même jour*] Le principal personnage de la derniére comédie de Moliere est un malade qui fait semblant d'être mort. Moliere représentoit ce personnage, & par conséquent il fut obligé dans l'une des scénes à contrefaire le mort. Une infinité de gens ont dit qu'il expira dans cette partie de sa piéce, & que lorsqu'il fut question d'achever son rôle, en faisant voir que ce n'étoit qu'une feinte, il ne put ni parler ni se relever, & qu'on le trouva mort effectivement. Cette singularité parut tenir

tiré

tiré d'une Préface qui a été imprimée à la tête de ses œuvres, & qui contient quelques particularités de sa vie. On n'y a point rapporté un fait que bien des gens m'ont assuré ; c'est

quelque chose du merveilleux, & fournit aux poëtes une ample matiére de pointes & d'allusions ingénieuses : c'est apparemment ce qui fit que l'on ajoûta beaucoup de foi à ce conte. Il y eut même des gens qui le tournérent du côté de la réfléxion, & qui moralisérent beaucoup sur cet incident. Mais la vérité est que Moliere ne mourut pas de cette façon ; il eut le temps, quoique fort malade, d'achever son rôle. Voici ce qu'on rapporte dans la préface imprimée à la tête de ses œuvres : ,, Le 17 Février ,, 1673. jour de la quatriéme représentation du Ma- ,, lade imaginaire, il fut si fort travaillé de sa flu- ,, xion, qu'il eut de la peine à jouer son rôle ; il ne ,, l'acheva qu'en souffrant beaucoup, & le public ,, connut aisément qu'il n'étoit rien moins que ce ,, qu'il avoit voulu jouer. En effet, la comédie étant ,, faite, il se retira promptement chez lui, & à peine ,, eut-il le temps de se mettre au lit, que la toux ,, continuelle dont il étoit tourmenté redoubla sa ,, violence. Les efforts qu'il fit furent si grands, ,, qu'une veine se rompit dans ses poulmons. " Un moment après il perdit la parole, & fut suffoqué en une demie heure par l'abondance du sang qu'il perdit par la bouche. Pour ne rien dissimuler, j'avertis mon lecteur, que si l'on en croit d'autres écrivains, Moliere n'eut pas la force d'assister à la représentation jusqu'à la fin, il fallut l'emporter chez lui avant que toute la piéce eût été jouée. Voici ce que dit sur cet incident un livre intitulé, *La fameuse comédienne, ou l'Histoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Moliere.* ,, La mort de Moliere... ,, arriva d'une maniere toute surprenante. Il y avoit

qu'il ne se fit comédien que pour étr
d'une comédienne dont il étoit deven
reux. Je laisse à deviner si l'on s'en
parce que cela n'est pas véritable, ou
de lui faire tort. Plusieurs personnes

„ long-temps qu'il se trouvoit fort incomr
„ qu'on attribuoit au chagrin de son mau
„ nage, & plus encore au grand travail qu
„ Un jour qu'il devoit jouer le Malade im
„ piéce nouvelle alors, & la derniére q
„ composée ; il se trouva fort mal avar
„ commencer, & fut prêt de s'excuser de j
„ sa maladie : cependant comme il eut vû
„ du monde qui étoit à cette représentati
„ chagrin qu'il y avoit de le renvoyer, il
„ & joua jusqu'à la fin, sans s'appercevoir
„ incommodité fût augmentée : mais dans
„ où il contrefaisoit le mort, il demeura f
„ qu'on crut qu'il l'étoit effectivement,
„ mille peines à le relever. On lui conse
„ lors de ne point achever, & de s'aller n
„ lit. Il ne laissa pas pour cela de vouloir
„ comme la piéce étoit fort avancée, il
„ voir aller jusqu'au bout sans se faire bea
„ tort ; mais le zéle qu'il avoit pour le p
„ une suite bien cruelle pour lui : car dans
„ qu'il disoit, *de la rhubarbe & du séné*, da
„ rémonie des Médecins, il lui tomba du
„ la bouche ; ce qui ayant extrêmement e
„ spectateurs & ses camarades, on l'emp
„ lui fort promptement, où sa femme le su
„ sa chambre. Elle contrefit du mieux qu
„ la personne affligée : mais tout ce qu'on
„ ne servit de rien ; il mourut en fort peu
„ après avoir perdu tout son sang qu'il jet
„ abondance par la bouche. Les poëtes,

que ses comédies surpassent, ou égalent (B) tout ce que l'ancienne Gréce & l'ancienne Rome ont eu de plus beau en ce genre. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait si bien réussi à représenter les désordres des mauvais ménages,

„J'ai déjà dit, ne laissérent pas tomber cette oc-„ casion de pointiller; ils firent courir quantité de „ petites piéces; mais de tout ce qu'on fit sur cette „ mort, rien ne fut plus approuvé que ces quatre „ vers Latins, qu'on a trouvés à propos de con-„ server.

Roscius hic situs est tristi Molierus in urna,
Cui genus humanum ludere ludus erat.
Dum ludit mortem, mors indignata jocantem
Corripit, & mimum fingere sæva negat.

Joignons à ces vers Latins cette épitaphe Françoise, qui est tirée du premier tome du Mercure Galant de 1673.

Cy gît qui parut sur la scéne
Le singe de la vie humaine,
Qui n'aura jamais son égal;
Qui voulant de la mort, ainsi que de la vie,
Être l'imitateur dans une comédie,
Pour trop bien réussir, y réussit fort mal:
Car la mort en étant ravie,
Trouva si belle la copie,
Qu'elle en fit un original.

(B) *surpassent, ou égalent tout ce que l'ancienne Gréce*] M. Perrault s'est attiré beaucoup d'adversaires, pour s'être opposé vivement à ceux qui disent qu'il n'y a point aujourd'hui d'auteurs que l'on puisse comparer aux Homéres & aux Virgiles, aux

& les chagrins des maris jaloux, ou qui ont

Démosthénes & aux Cicérons, aux Aristophanes & aux Térences, aux Sophocles & aux Euripides. Cette dispute a fait naître de part & d'autre plusieurs ouvrages, où l'on peut apprendre de très-bonnes choses. Mais on attend encore la réponse aux paralléles des anciens & des modernes de M. Pérault, & l'on ne sait quand elle viendra. Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir dire qu'en fait d'ouvrages de plume, il n'y a guére de choses où tant de gens ayent reconnu la supériorité de ce siécle, que dans les piéces comiques. Peut-être cela vient-il de ce que les graces & les finesses d'Aristophanes ne sont pas à la portée de tous ceux qui peuvent sentir le sel & les agrémens de Moliere: car il faut demeurer d'accord, que pour bien juger des comiques Grecs, il faudroit connoître à fond les défauts des Athéniens. Il y a un ridicule commun à tous les temps & à tous les peuples, & un ridicule particulier à certains siécles & à certaines nations. Il y a des scénes d'Aristophanes qui nous paroissent insipides, qui charmoient peut-être les Athéniens, parce qu'ils connoissoient le défaut qu'on y tournoit en ridicule. C'étoit un défaut que peut-être nous ne savons pas; c'étoit le ridicule ou de quelques faits particuliers, ou de quelque goût passager & commun en ce temps-là, mais qui nous est inconnu, lors même que nous pouvons consulter les originaux. Voilà des obstacles qui ne nous permettent point d'admirer ce poëte selon son mérite, ni en Grec, ni en Latin, ni dans les versions Françoises les plus fidéles & les plus polies qu'on nous puisse donner. Moliere n'est pas sujet à ces contre-temps: nous savons à qui il en veut: & nous sentons facilement s'il peint bien le ridicule de notre siécle; rien ne nous échappe de tout ce qui lui réussit: il semble même qu'à l'égard de ces pensées, & de ces fines

ſujet de l'être : car on aſſure qu'il ſavoit (C) cela par expérience autant qu'homme du monde. Je m'en rapporte à un livre qui a été imprimé ſous

railleries à quoi tous les ſiécles & tous les peuples polis ſon ſenſibles, il ſoit plus profond qu'Ariſtophanes & que Térence. C'eſt une prérogative de grand poids : car enfin l'on ne peut pas accuſer ce ſiécle de manquer de goût pour les endroits relevés des poëtes Latins. Montrez aux Dames d'eſprit certaines penſées d'Horace, d'Ovide, de Juvenal, &c. montrez-les leur en vieux Gaulois, faites-en la traduction la plus platte qu'il vous plaira, pourvû qu'elle ſoit fidéle, vous verrez que ces Dames conviendront que ces penſées ſont belles, délicates & fines. Il y a des beautés d'eſprit qui ſont à la mode dans tous les temps ; c'eſt en celles-là que l'on diroit que notre Moliere eſt plus fertile que les comiques de l'antiquité. Il y a des beautés qui diſparoîtroient dans les verſions, & à l'égard des pays où le goût n'eſt pas ſemblable à celui de France : mais il y en a un grand nombre d'autres qui paſſeroient dans toutes ſortes de traductions, & de quelque goût que les lecteurs fuſſent, pourvû qu'ils entendiſſent l'eſſence des bonnes penſées.

(C) *Qu'il ſavoit cela par expérience autant qu'homme du monde.*] J'ai lû dans un petit livre imprimé l'an 1688. intitulé, *Hiſtoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Moliere*, que *l'on a donné moins de louanges à Moliere, que l'on n'a dit de douceurs à ſa femme ;* qu'elle étoit *fille de la défunte Béjart comédienne de campagne, qui faiſoit la bonne fortune de quantité de jeunes gens de Languedoc dans le temps de l'heureuſe naiſſance de ſa fille. C'eſt pourquoi,* ajoûte l'auteur, *il ſeroit très-difficile dans une galanterie ſi confuſe, de dire qui en étoit le pere ; tout ce qu'on en ſait eſt, que ſa mere aſſuroit que dans ſon déregle-*

le titre d'*Histoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Moliere*, & dont je donne

ment, si on en exceptoit Moliere, elle n'avoit jamais pû souffrir que des gens de qualité; & que pour cette raison sa fille étoit d'un sang fort noble; c'est aussi la seule chose que la pauvre femme lui a toujours recommandée, de ne s'abandonner qu'à des personnes d'élite. On l'a crue fille de Moliere, quoiqu'il ait été depuis son mari; cependant on n'en sait pas bien la vérité.... Moliere *épousa la petite Béjart*, dit ce même livre, quelque temps après avoir établi sa troupe à Paris. *Il fit quelques piéces de théatre*, & entr'autres la Princesse d'Elide : sa femme qui joua le rôle de la Princesse, *parut avec tant d'éclat, qu'il eut tout le lieu de se repentir de l'avoir exposée au milieu de cette jeunesse brillante de la Cour :* car *à peine fut-elle à Chambort, où le Roi donnoit ce divertissement, qu'elle devint folle du Comte de *** & que le Comte de *** devint fou d'elle.* " On ,, fit appercevoir Moliere, que le grand soin qu'il ,, avoit de plaire au public, lui ôtoit celui d'exa- ,, miner la conduite de sa femme; & que pendant ,, qu'il travailloit pour divertir tout le monde, tout ,, le monde cherchoit à divertir sa femme. La ja- ,, lousie réveilla dans son ame la tendresse que l'é- ,, tude avoit assoupie. Il courut aussi-tôt faire de ,, grandes plaintes à sa femme, en lui reprochant ,, les grands soins avec lesquels il l'avoit élevée, ,, la passion qu'il avoit étouffée, ses maniéres d'agir ,, qui avoient été pluftôt d'un amant que d'un mari; ,, & que pour récompense de tant de bontés, elle ,, le rendoit la risée de toute la Cour. La Moliere, ,, en pleurant, lui fit une espéce de confidence des ,, sentimens qu'elle avoit eus pour le Comte de *** ,, dont elle lui jura que tout le crime avoit été dans ,, l'intention, & qu'il falloit pardonner le premier ,, égarement d'une jeune personne, à qui le manque ,, d'expérience fait faire d'ordinaire ces sortes de

quelques fragmens. Ce qu'il y a de plus étrange est, que dans ce livre on a dit que sa fem-

„ démarches ; mais que les bontés qu'elle reconnoissoit qu'il avoit pour elle, l'empêcheroient de
„ retomber dans de pareilles foiblesses. Moliere persuadé de sa vertu par ses larmes, lui fit mille excuses de son emportement ; & lui remontra avec
„ douceur, que ce n'étoit pas assez pour la réputation que la pureté de la conscience nous justifiât, qu'il falloit encore que les apparences ne
„ fussent pas contre nous, sur-tout dans un siécle
„ où l'on trouvoit les esprits disposés à croire le
„ mal, & fort éloignés de juger des choses avec
„ indulgence. Elle recommença bien-tôt sa vie avec
„ plus d'éclat que jamais... continue ce même livre ; & Moliere averti par des gens mal intentionnés pour son repos, de la conduite de son
„ épouse, renouvella ses plaintes avec plus de violence qu'il n'avoit encore fait ; il la menaça même
„ de la faire enfermer. La Moliere outragée de ces
„ reproches, pleura, s'évanouit, & obligea son
„ mari, qui avoit un grand foible pour elle, à se
„ repentir de l'avoir mise en cet état. Il s'empressa
„ fort à la faire revenir, en la conjurant de considérer que l'amour seul avoit causé son emportement, & qu'elle pouvoit juger du pouvoir
„ qu'elle avoit sur son esprit, puisque malgré tous
„ les sujets qu'il avoit de se plaindre d'elle, il étoit
„ prêt de lui pardonner, pourvû qu'elle eût une
„ conduite plus réservée. Un époux si extraordinaire auroit pû lui donner des remords, & la
„ rendre sage : sa bonté fit un effet tout contraire ;
„ & la peur qu'elle eut de ne trouver une si belle
„ occasion de s'en séparer, lui fit prendre un ton
„ fort haut, lui disant qu'elle voyoit bien par qui
„ ces faussetés lui étoient inspirées ; qu'elle étoit
„ rebutée de se voir tous les jours accusée d'une

[illegible] nullement vrai.

,, [illegible] ; qu'il n'avoit qu'à
,, [illegible] pour une séparation ; &
,, [illegible] ne pouvoit plus souffrir un homme qui
,, [illegible] des liaisons particulieres
,, [illegible] de Brie, qui demeuroit dans leur mai-
,, son, & qui n'en étoit point sortie depuis leur
,, mariage ".

Cette de Brie étoit une comédienne de la troupe que Moliere trouva établie à Lyon la première fois qu'il y alla. Il devint amoureux de cette femme, & en fut aimé ; & il l'attira ensuite dans sa troupe.

,, Les soins que l'on prit pour appaiser la Mo-
,, liere furent inutiles ; elle conçut dès ce moment
,, une aversion terrible pour son mari ; & lorsqu'il
,, se vouloit servir des privilèges qui lui étoient
,, dûs par le mariage, elle le traitoit avec le der-
,, nier mépris. Enfin, elle porta les choses à une
,, telle extrémité, que Moliere qui commençoit à
,, s'appercevoir de ses méchantes inclinations, con-
,, sentit à la rupture qu'elle demandoit incessam-
,, ment depuis leur querelle. Si bien que sans arrêt
,, du Parlement, ils demeurerent d'accord qu'ils
,, n'auroient plus d'habitude ensemble. Cependant
,, ce ne fut pas sans se faire une fort grande vio-
,, lence, que Moliere résolut de vivre avec elle
,, dans cette indifférence ; & si la raison lui faisoit
,, regarder sa femme comme une personne que sa
,, conduite rendoit indigne des caresses d'un honnê-
,, te homme, sa tendresse lui faisoit envisager la pei-
,, ne qu'il auroit de la voir, sans se servir des pri-
,, viléges que donne le mariage. Il y rêvoit un jour
,, dans son jardin d'Auteuil, quand un de ses amis,
,, nommé Chapelle, qui s'y venoit promener par
,, hazard, l'aborda, & le trouvant plus inquiet que
,, de coûtume, il lui en demanda plusieurs fois le
,, sujet. Moliere qui eut quelque honte de se sentir

Au reste, il avoit une facilité inconcevable

„ si peu de constance pour un malheur si fort à la
„ mode, résista autant qu'il put : mais comme il
„ étoit dans une de ces plénitudes de cœur si con-
„ nues par les gens qui ont aimé, il céda à l'envie
„ de se soulager, & avoua de bonne foi à son ami,
„ que la maniére dont il étoit forcé d'en user avec
„ sa femme, étoit la cause de l'accablement où il se
„ trouvoit. Chapelle qui le croyoit être au-dessus
„ de ces sortes de choses, le railla de ce qu'un
„ homme comme lui, qui savoit si bien peindre le
„ ridicule des autres hommes, tomboit dans celui
„ qu'il blâmoit tous les jours ; & lui fit voir que le
„ plus ridicule de tous étoit d'aimer une personne
„ qui ne répond pas à la tendresse qu'on a pour elle.
„ Pour moi, lui dit-il, je vous avoue que si j'étois
„ assez malheureux pour me trouver en pareil état,
„ & que je fusse fortement persuadé que la personne
„ que j'aimerois accordât des faveurs à d'autres,
„ j'aurois tant de mépris pour elle, qu'il me gué-
„ riroit infailliblement de ma passion : encore avez-
„ vous une satisfaction que vous n'auriez pas si c'é-
„ toit une maîtresse ; & la vengeance qui prend or-
„ dinairement la place de l'amour dans un cœur
„ outragé, vous peut payer tous les chagrins que
„ vous cause votre épouse, puisque vous n'avez
„ qu'à la faire enfermer, ce sera même un moyen
„ assuré de vous mettre l'esprit en repos. Moliere
„ qui avoit écouté son ami avec assez de tranquil-
„ lité, l'interrompit, pour lui demander s'il n'avoit
„ jamais été amoureux. Oui, lui répondit Cha-
„ pelle, je l'ai été comme un homme de bon sens
„ doit l'être ; mais je ne me serois pas fait une si
„ grande peine pour une chose que mon honneur
„ m'auroit conseillé de faire ; & je rougis pour vous
„ de vous trouver si incertain. Je vois bien que
„ vous n'avez encore rien aimé, lui répondit Mo-

à faire des vers ; mais il se donnoit trop

,, liere, vous avez pris la figure de l'amou
,, l'amour même. Je ne vous rapporterai po
,, infinité d'exemples, qui vous seroient co
,, la puissance de cette passion ; je vous fera
,, ment un récit fidéle de mon embarras, poi
,, faire comprendre combien on est peu ma
,, soi, quand elle a une fois pris sur nous l
,, dant que le tempérament lui donne d'ord
,, Pour vous répondre donc sur la connoissan
,, faite que vous dites que j'ai du cœur de l'h
,, par les portraits que j'en expose tous les jo
,, public, je demeurerai d'accord que je me su
,, dié autant que j'ai pû à connoître leur f
,, mais si ma science m'a appris qu'on pouvo
,, le péril, mon expérience ne m'a que trop fa
,, qu'il étoit impossible de l'éviter : j'en ju
,, les jours par moi-même. Il fait ensuite l'
,, de son mariage ; & après quelques réflexi
,, ajoûte : Je me suis donc déterminé à vivr
,, elle comme si elle n'étoit pas ma femme :
,, vous saviez ce que je souffre, vous aurie
,, de moi : ma passion est venue à un tel
,, qu'elle va jusqu'à entrer avec compassio
,, ses intérêts ; & quand je considére combien
,, impossible de vaincre ce que je sens pou
,, je me dis en même temps qu'elle a peut-
,, même difficulté à détruire le penchant qu
,, d'être coquette ; & je me trouve plus de
,, sition à la plaindre, qu'à la blâmer. Vo
,, direz sans doute qu'il faut être poëte pour
,, de cette maniére ; mais pour moi je croi
,, n'y a qu'une sorte d'amour, & que des g
,, n'ont point senti de semblables délicatesses
,, jamais aimé véritablement.... N'admire
,, pas, ajoûta-t-il, que tout ce que j'ai de
,, ne serve qu'à me faire connoître ma foi

berté (D) d'inventer de nouveaux termes,

„ sans en pouvoir triompher? Je vous avoue, à
„ mon tour, lui dit son ami, que vous étes plus
„ à plaindre que je ne pensois ; mais il faut tout
„ espérer du temps : continuez cependant à vous
„ faire des efforts, &c. „

Voilà quel étoit le sort de ce bel esprit au milieu des acclamations de toute la Cour, brillant de gloire, l'admiration de toute la France, & des pays étrangers : il étoit rongé de mille chagrins domestiques ; son mariage lui ôtoit l'honneur & le repos ; il n'avoit pas même la consolation de haïr la personne qui lui causoit tant de trouble. C'est ici que l'on pouvoit dire : *Médecin, guéri-toi toi-même* : Moliere, qui divertissez tout le public, divertissez-vous vous-même. Vous jouez tout le monde, vous donnez de si bons conseils aux pauvres cocus ; profitez tout le premier de vos railleries. Il a peut-être dit mille fois ce que dit Horace dans la seconde épître du livre second.

Prætulerim scriptor delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm sapere & ringi...

J'aimerois mieux passer pour le plus chétif de tous les auteurs, & être content, que d'avoir un si grand esprit, & un génie si admiré, & souffrir tant d'inquiétudes.

(D) *Trop de liberté d'inventer de nouveaux termes & de nouvelles expressions.*] Prenez bien garde qu'on ne blâme ici que l'excès de sa liberté : car au fond, on ne nie pas qu'il ne s'en servît bien souvent d'une maniére très-heureuse, & qui a été utile à notre langue. Il a fait faire fortune à quelques phrases, & à quelques mots qui ont beaucoup d'agrémens ; & si quelque Grammairien en jugeoit d'une façon



& de nouvelles expressions ; il lui échapoit

toute contraire, il mériteroit d'être traité comme celui qui censura le poëte Furius d'avoir inventé certains mots Latins qui abrégeoient le discours, & qui n'avoient rien de rude pour les oreilles délicates, selon ces paroles d'Aulu-Gelle, liv. 18. chap. 11. *Non herclè idem sentio cum Casellio vindice Grammatico, ut mea opinio est, haud quaquam erudito. Verum hoc tamen petulanter inscitèque ; quod Furium veterem poëtam dedecorasse linguam Latinam scripsit hujusmodi vocum fictionibus, quæ mihi quidem neque à poëtica facultate visæ sunt, neque dictu profatuque ipso tætras aut insuaves esse ; sicuti sunt quædam alia ab illustribus poëtis ficta durè & rancidè. Quæ reprehendit autem Casellius Furiana, hæc sunt : quod terram in lutum versam* lutescere *dixerit & tenebras in modum noctis factas*, noctescere, *&c.* Au reste, il n'y a point de meilleure forge de nouveaux mots que la comédie : car si elle produit quelque nouveauté de langage qui soit bien reçûe, une infinité de gens s'en emparent tout-à-la-fois, & la répandent bientôt au long & au large par de fréquentes répétitions. On ne peut contester légitimement aux bons auteurs le droit de forger de nouveaux mots, puisque sans cela les langues seroient toujours pauvres, stériles, languissantes. On peut voir ce que dit sur ceci Vossius & plusieurs autres écrivains. On doit donc, généralement parlant, demeurer d'accord que Moliere avoit droit d'enrichir de nouveaux termes les matiéres du théatre, où il avoit acquis une si grande réputation : mais ce que l'on peut prétendre, c'est qu'il abusoit quelquefois de son droit ; car il faut se souvenir que ces sortes de matiéres ne font point sentir à ceux qui les traitent la pauvreté d'une langue, autant que la sentent les écrivains des matiéres dogmatiques. *Il faut avouer*, dit un auteur célébre, *qu'on ressent plus le manquement qu'a notre lan-*

que de certains mots, quand on traite des matiéres de science, que quand on parle, ou qu'on écrit des choses communes de la vie civile. Cet auteur parle ainsi dans une préface, où il rend raison de la liberté qu'il s'est donnée d'inventer les mots *Philosophismes, Philosophines, advertance, &c.* Il est sûr qu'un poëte comique n'est pas aussi excusable que les Philosophes, qui pour s'exprimer, sont obligés de forger des mots : une nécessité indispensable y contraint ceux-ci. C'est ce qui fait faire cette plainte au poëte Lucréce dans son premier livre, vers 137. & 830.

Nec me animus fallit Graïorum obscura reperta.
Difficile inlustrare Latinis versibus esse
(Multa novis verbis præsertim cùm sit agendum)
Propter egestatem linguæ, & rerum novitatem.

. . . . . .

Nunc & Anaxagoræ scrutemur Homæomeriam,
Quam Græci memorant, nec nostrâ dicere linguâ
Concedit nobis patrii sermonis egestos.

Il est difficile, si je ne me trompe, dit ce Poëte, *que la langue Latine, à cause de son peu d'expression, m'en fournisse d'assez heureuses pour traiter des recherches obscures des Grecs, parce qu'il faut des termes nouveaux, & que la matiére est nouvelle.* . . .

. . . . . .

Examinons maintenant, dit-il ailleurs, *l'opinion d'Anaxagore, que les Grecs appellent Homæomerie, & que notre langue ne peut exprimer par un autre nom, à cause de sa pauvreté.* .

Ce n'étoit pas seulement à cause des loix de la quantité que Lucréce se trouvoit dans la disette : car ceux qui se servoient de la prose en philosophant, se plaignoient de manquer de mots. Sénéque dans sa cinquante-huitiéme épître s'exprime ainsi : *Quan-*

même fort (E) souvent des barbarismes. Vous trouverez dans les *Jugemens des Savans*, com-

ta verborum nobis paupertas, imo egestas sit, nunquam magis quàm hodierno die intellexi. Mille res inciderunt, cùm fortè de Platone loqueremur, quæ nomina desiderarent, nec haberent; quædam verò cùm habuissent, fastidio nostro perdidissent. Quis autem ferat in egestate fastidium ? Je n'ai jamais, dit ce philosophe, *mieux reconnu le besoin, ou plustôt la disette que nous avons de quantité de mots. Comme nous parlions de Platon par occasion, il s'est rencontré mille choses qui avoient besoin de noms, & qui toutefois n'en avoient point : d'autres encore qui en avoient eu autrefois, mais qui les avoient perdus, parce que l'on s'en étoit dégoûté. Est-il possible d'avoir du dégoût dans l'indigence.*

Il est bon de remarquer en passant, la double source que Sénéque nous indique de la pauvreté des langues : l'une est qu'on n'a point encore trouvé certains mots : l'autre est, qu'on en laisse tomber plusieurs dans le non usage. Mais il faut aussi remarquer que les Romains, lors même qu'ils ne composoient que des épigrammes, se plaignoient qu'ils ne trouvoient pas les mots qu'il leur eût fallu ; comme on peut voir par ce qu'en dit Pline le jeune dans sa dix-huitiéme lettre du quatriéme livre. Ainsi il faut conclure que notre Moliere a pû sentir les mêmes besoins, & qu'à cause de cela, il a dû avoir son recours à l'invention. Il faut enfin remarquer qu'il est dans les langues comme à l'égard des productions de la nature, où *generatio unius est corruptio alterius* : la naissance d'un mot vient pour l'ordinaire de la mort d'un autre. Cela est vrai principalement en France ; & ainsi l'on ne peut pas espérer que notre langue cesse jamais d'être disetteuse.

(E) *Fort souvent des barbarismes.*] J'en pourrois marquer cent exemples ; mais je me bornerai à deux,

osés par M. Baillet, ce qu'il faut juger de n talent.

Quelques-uns prétendent que la gloire de

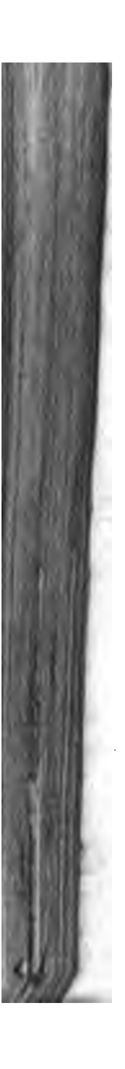
ie je tire d'une piéce que l'on a mise à la tête de s œuvres dans quelques éditions. C'est un remerment au Roi : Il y donne un tour merveilleux, & eut-être n'a-t-il rien fait de meilleur en matiére e petits ouvrages. Remarquez ces quatre vers : Moliere s'adresse à sa Muse, & lui dit qu'elle eut aisément étendre le compliment qu'elle fait au oi.

Vous pourriez aisément l'étendre
Et parler des transports qu'en vous font éclater
es surprenans bienfaits, que, sans les mériter
a libérale main daigne sur vous répandre.

Cela veut dire, selon le sens de l'auteur, que sa Muse avoit reçu de grands bienfaits, encore qu'elle e les méritât point : mais selon la Grammaire, ela signifie, qu'encore que le Roi ne méritât point es bienfaits, il ne laissoit pas de les répandre sur a Muse de Moliere. C'est donc s'exprimer barbaement. Voici l'autre exemple qui est tiré de la nême piéce.

Les Muses sont de grandes prometteuses,
Et, comme vos sœurs les causeuses,
Vous ne manquerez pas, sans doute, par le bec.

Le sens de l'auteur est, que sa Muse ressemblera à ses sœurs, qui ont beaucoup de babil; mais selon a Grammaire, cela signifie clairement & uniquenent, qu'elle ne manqueroit pas de caquet comme es autres Muses en manquent. Remarquez bien que par *barbarisme*, je n'entens pas des expressions ou des paroles tirées des autres langues, & inconnues à la



l'invention n'appartient pas à M
profita beaucoup des (F) co
Italiens avoient jouées à Paris
dire que M. Despreaux chang
après la mort de ce grand com
loué vivant, il le blâma mort,
croire certains censeurs ignorar

Françoise ; j'entens un arrangemer
régles, & que nos bons Gramm
comme barbare.

On voit dans le même poëme,
ble, terme barbare. On y voit, *pré*
tre terme barbare ; car le mot, *pr*
usage qu'au figuré, & ne signifie p
a passé devant d'autres.

(F) *& qu'il profita beaucoup des*
Italiens.] La preuve que je vais
d'un livre anonime ; mais n'impor
imprimé, il suffit à justifier ce que j
seulement à prouver qu'il y a des
que les comédies Italiennes repré
servirent d'original à Moliere ;
qu'on prête à Arlequin, dans un li
Livre sans nom. ,, Si les comédiens
,, livre, n'eussent jamais paru en F
,, que Moliere ne seroit pas deven
,, Je sais qu'il connoissoit parfaite
,, comiques ; mais enfin il a pris à
,, premiéres idées. Vous savez qu
,, ginaire est *il Rittrato* des Italiens
,, interrompu dans ses amours, a
,, cheux ; ses Contre-temps ne son
,, valet étourdi : ainsi de la pluspa
,, & dans ces derniers temps, son
,, pas notre Bernagasse ? A la vé
,, dans ses portraits, & je trouve

qu'il ne cessa point de le louer, quand il le vit dans le tombeau. Il lui (G) reprocha seulement d'avoir eu trop de complaisance pour le parterre ; censure raisonnable à certains égards, injuste, à tout prendre. Ces vers que le Pere

„ pleines de sens, qu'on devroit les lire comme des „ instructions aux jeunes gens, pour leur faire con„ noître le monde tel qu'il est „.

(G) *d'avoir eu trop de complaisance pour le parterre.*] Moliere étoit mort quand M. Despreaux le loua dans la septiéme de ses épîtres, autant, ou plus qu'il n'avoit fait dans sa seconde satire qu'il lui avoit adressée. C'est donc très-injustement que l'on a dit que M. Despreaux l'avoit loué par politique, & par la crainte d'en être raillé publiquement, soit qu'il ne dît rien à son avantage, soit qu'il n'osât le critiquer. Mais enfin, me direz-vous, il le critiqua lorsqu'il n'y avoit plus rien à craindre ; cela n'est-il point suspect ? Non, vous répons-je, je crois que s'il avoit fait l'Art poëtique pendant la vie de Moliere, il n'y auroit pas moins mis la censure que l'on verra ci-dessous : elle étoit, pour ainsi dire, essentielle à son sujet : elle contient une observation très-légitime, & qui devroit être une régle inviolable, si l'on ne faisoit des comédies que pour les faire imprimer : mais comme elles sont principalement destinées à paroître sur le théatre, en présence de toutes sortes de gens, il n'est point juste d'exiger qu'elles soient bâties selon le goût de M. Despreaux. Voici ce qu'il a dit dans le troisiéme chant de son Art poëtique.

Etudiez la Cour, & connoissez la ville,
L'une & l'autre est toujours en modéles fertile.
C'est par là que Moliere illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,

Bouhours composa à la louange de Moliere, sont les meilleurs qu'il ait jamais composés, si l'on s'en rapporte au jugement de M. Ménage. Vous trouverez ces vers au second tome des Observations de M. Ménage sur la langue Françoise, page 15. Je ne sais si les Italiens trouvent à leur goût les comédies de Moliere.

Si moins ami du peuple en ses doctes peintures
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures ;
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte allié Térence à Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'auteur du Misantrope.

Il semble que M. Despreaux ait voulu par ces vers, blâmer Moliere, de ce qu'il a travaillé non-seulement pour les esprits fins & de bon goût, mais aussi pour les gens grossiers. Il a eu ses raisons, & il eût pû dire ce que l'auteur du livre sans nom suppose qu'Arlequin disoit en semblable cas : ,, Ces ,, plaisanteries, lui dis-je, ne sont pas désagréa-,, bles dans vos comédies, le mal est qu'elles ne sont ,, pas toutes également bonnes. J'en conviens, me ,, dit-il, mais elles ne laissent pas de divertir cer-,, tains jeunes gens qui ne viennent à notre théatre ,, que pour rire, qui rient de tout, & souvent sans ,, savoir pourquoi. Nous jouons souvent devant ces ,, sortes de gens, & il faut leur donner des plai-,, santeries de leur portée ; faute de quoi on trou-,, veroit souvent une grande solitude dans notre ,, théatre. Je suis fâché, lui dis-je, que vous ayez ,, presque quitté vos anciennes piéces ; elles étoient ,, du goût de toutes les personnes de bon sens ; on ,, y trouvoit plusieurs choses utiles pour les mœurs ; ,, & votre théatre étoit un lieu, où j'ose dire qu'en ,, y voyant le ridicule du vice, on se sentoit porté,

traduites en leur langue par un homme de leur nation transplanté en Allemagne (H). Il est plus difficile dans un ouvrage de cette nature que dans d'autres de communiquer à une version toutes les beautés de l'original. Au reste,

„ même par la seule raison, à prendre le parti de „ la vertu. Si nous ne représentions que nos an- „ ciennes piéces, notre hôtel seroit peu fréquenté, „ me dit-il ; & je vous répondrai ce que Cinthio „ répondit autrefois à M. de Saint Evremont, que „ l'on verroit mourir de faim de bons comédiens „ avec des comédies excellentes „.

Pour rendre justice à Moliere, il est à propos de bien peser les paroles de Térence au prologue de l'Andrienne.

Poëta cùm primùm animum ad scribendum appulit,
Id sibi negotii credidit solùm dari,
Populo ut placerent quas fecisset fabulas.

Lorsque Térence se mit à travailler pour le théatre, il crut qu'il ne devoit avoir pour but que de faire en sorte que ses piéces pussent plaire, & divertir le peuple.

Il faut aussi considérer que les frais de la comédie sont grands, & que l'usage de la comédie étant de divertir le peuple aussi-bien que le sénat, il faut qu'elle soit proportionnée au goût du public, c'est-à-dire, qu'elle soit capable d'attirer beaucoup de monde ; car sans cela, ne fût-elle qu'un elixir de pensées rares, ingénieuses, fines au souverain point ; elle ruineroit les acteurs, & ne serviroit de rien.

(H) *De leur nation transplanté en Allemagne.*] Cet auteur qui a traduit en Italien les Œuvres de Moliere, se nomme Nicolas di Castelli, & prend la qualité de Sécretaire de l'Electeur de Brande-

ce que j'ai rapporté du penchant de notre Moliere pour la comédie, se trouve avec de (1) nouvelles circonstances dans un livre de M. Pérault, intitulé, *Eloges des hommes illustres de ce siécle*. On sera bien aise d'apprendre ce que

bourg. Il a fait imprimer à Leipsic cette traduction à ses dépens l'an 1698. en quatre volumes in-12.

Remarque. On ne sait pas bien dans quel esprit M. Bayle a fait la remarque cy-dessus ; il semble qu'il soit surpris que les Oeuvres de Moliere ayent été traduites en Italien. Cependant il est certain que les comédies de cet excelient auteur ont été traduites en plusieurs autres langues : elles ont été traduites en Allemand, & imprimées à Francfort, avec le François à côté. Il s'en est fait aussi une traduction Angloise dont il s'est fait plusieurs éditions à Londres.

(1) *penchant . . . pour la comédie se trouve avec de nouvelles circonstances . . . . dans M. Perrault.*] Moliere est un des hommes illustres dont M. Bégon, Intendant de Justice & Marine, a fait graver les portraits, & dont il a procuré au public l'éloge historique. M. Pérault, qui a écrit ces éloges assure que *Moliere naquit avec une telle inclination pour la comédie, qu'il ne fut pas possible de l'empêcher de se faire comédien. A peine eût-il achevé ses études, où il réussit parfaitement bien, qu'il se joignit avec plusieurs jeunes gens de son âge & de son goût, & prit la résolution de former une troupe de comédiens, pour aller dans les provinces jouer la comédie. Son pere . . . . . le fit solliciter par tout ce qu'il avoit d'amis de quitter cette pensée*, & n'ayant pû rien gagner par leurs remontrances, ni par leurs promesses qu'ils lui firent de sa part, *il lui envoya le maître chez qui il l'avoit mis en pension pendant les premieres années de ses études... Mais bien loin que le maître lui persuadât de quitter la*

devint après la mort de Moliere la troupe de (K) comédiens dont il avoit été le chef :

profession de comédien, le jeune Moliere lui persuada d'embrasser la même profession .... Sa troupe étant formée, il alla jouer à Rouen, & de-là à Lyon, où ayant plû au Prince de Conty, &c. Tout le reste de l'éloge est bien curieux.

(K) *ce que devint après la mort de Moliere la troupe.*] Voici ce que j'ai trouvé sur ce sujet dans un ouvrage de M. Chapuzeau, intitulé, *le théatre François.* ,, Cette troupe avant que d'être établie ,, au palais Royal, avoit fait connoître son mérite ,, à Paris, sur les fossés de Nesle, & au quartier de ,, S. Paul; à Lyon, & en Languedoc : elle avoit ,, passé avec raison pour la plus forte de la campa- ,, gne. Les deux freres Béjart & Du Parc étoient ,, du nombre de ces principaux acteurs. Du Croisy, ,, chef d'une troupe de campagne, & la Grange ,, très-bon comédien, se joignirent avec eux. Elle ,, occupa quelque temps la salle du petit Bourbon, ,, en s'accommodant avec les comédiens Italiens ,, que l'on y avoit déjà établis. Ensuite le théatre ,, du palais Royal lui fut ouvert, elle y représenta ,, jusqu'au commencement du Carême 1673. Mo- ,, liere étant mort dans ce temps-là, il y eut quatre ,, comédiens de sa troupe qui prirent parti dans ,, celle de l'Hôtel de Bourgogne; & comme ceux ,, qui restoient ne furent pas en état de continuer, ,, il plut au Roi de réduire en un seul corps la ,, troupe du marais, & la troupe du palais Royal. ,, Cette troupe du marais avoit été établie en 1620. ,, sous le titre de la troupe du Roi. M. Colbert ,, fut chargé de faire choix des plus habiles acteurs, ,, qui restoient dans la troupe du palais Royal, ,, & des plus habiles de celle du marais, & d'en ,, former une belle troupe, sous le nom de la troupe

cela peut fort ſervir à faire connoître le mérite de cet auteur.

„ du Roi. Elle fut établie dans la rue Mazarine,
„ dite autrement de Neſle ; & commença à ſe mon-
„ trer en public le Dimanche 9. de Juillet 1673.
„ Le théatre du palais Royal & celui du marais
„ furent interdits aux comédiens „.



RECUEIL
DE
IVERSES PIECES.

TANCES POUR M. MOLIERE.

EN vain mille jaloux esprits,
Moliere, osent avec mépris,
Censurer un si bel ouvrage :
Ta charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Enjouer la postérité.

Ta Muse avec utilité
Dit plaisamment la vérité :
Chacun profite à ton école,
Tout en est beau, tout en est bon,
Et ta plus burlesque parole
Et souvent un docte sermon.

Que tu ris agréablement !
Que tu badines savamment !
Celui qui sût vaincre Numance,
Qui mit Carthage sous sa loi,
Jadis sous le nom de Térence,
Sût-il mieux badiner que toi ?

Laisse gronder tes envieux,
Ils ont beau crier en tous lieux,

Que c'eſt à tort qu'on te révére;
Que tu n'es rien moins que plaiſant :
Si tu ſavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.

EPITAPHE.

SOus ce tombeau giſent Plaute & Térence;
Et cependant le ſeul Moliere y gît :
Leurs trois talens ne formoient qu'un eſprit,
Dont le bel art réjouiſſoit la France.
Ils ſont partis, & j'ai peu d'eſpérance
De les revoir malgré tous nos efforts :
Pour un long temps, ſelon toute apparence,
Térence & Plaute & Moliere ſont morts.

AUTRE.

CY gît, parmi les trépaſſés,
Qui jouoit un chacun d'une hardieſſe extrême;
Mais ce fameux bouffon n'en ſavoit pas aſſez,
Pour empêcher la mort de le jouer lui-même.

AUTRE.

CY gît ſous cette froide biére
Le fameux comique Moliere,
Mais je ne ſais pas s'il dort :
Car lui, qui ſût tout contrefaire,
Ne fit jamais ſi bien le mort.

EPITAPH

EPITAPHE.

CY gît Moliere, c'eſt dommage ;
Il faiſoit bien ſon perſonnage :
Il excelloit ſur-tout à faire le cocu ;
En lui ſeul à la comédie,
Tout à la fois nous avons vû
L'original & la copie.

EPIGRAMME.

QUoi ! C'eſt donc le pauvre Moliere
Qu'on porte dans le cimetiére,
S'écriérent quelques voiſins !
Non, dit certain apotiquaire,
C'eſt le Malade imaginaire,
Qui veut railler les médecins.

AUTRE.

J'Ai de tous les états découvert le myſtére,
Des Grands & des dévots, du Marquis, du vulgaire :
Jouant le médecin, je me ſuis échoué ;
Je meurs ſans médecin, ſans prêtre, & ſans notaire ;
J'ai joué la mort même, & la mort m'a joué.

EPIGRAMM

IL eſt paſſé, ce Moli
Du théatre dans la
Le pauvre homme a fai
Ma foi, ce renommé bou
N'a pas sû ſi bien contref
Le malade imaginaire,
Qu'il fait le mort tout

AUTRE.

OUi, ſept villes p
Eurent jadis des
Chacune s'en diſant la
Le vouloit avoir; mai
A l'égard du grand Mol
Dont Paris fait tant d
Le ſort ſe trouve tout
Et la différence eſt enti
Même choſe ce n'eſt p
A-t-il fermé la paupi
Dans ſa mort imagina
Son corps, après ſon
Trouve à peine un ci

EPITAPHE.

CY gît le Térence François,
Qui mérita pendant sa vie
De divertir, malgré l'envie,
Le plus sage de tous les Rois.
Il a poussé l'esprit comique
Jusques au dernier de ses jours;
La mort en arrêtant le cours,
Il a fini par le tragique.

EPIGRAMME.

SI dans son art c'est être un ouvrier parfait,
Que de bien savoir trait pour trait
Imiter la nature,
Moliere assurément doit être estimé tel;
Michel-Ange, le Brun, & toute la peinture,
Comme lui, n'ont sû faire un mort au naturel.

AUTRE.

FAcheux, bigots, cocus, médecins, avocats,
Ignorans & savans, nobles, bourgeois, prélats,
J'ai tout joué; la mort même a craint ma satire;
J'ai fait, pour la berner un généreux effort;
Elle m'en a puni: mais enfin je puis dire
Avoir joué jusqu'à la mort.

EPIGRAMME.

Moliere n'est pas mort, c'est une erreur de suivre
La foi que de ce bruit on veut par tout semer :
S'il a rendu l'esprit qu'on a vû l'animer,
Deux mille autres le font revivre.

EPITAPHE.

Cy gît l'illustre auteur d'une juste satire,
Du siécle corrompu le fléau terrassant,
Dont le trépas, quoique récent,
Donne à beaucoup de gens l'audace de médire;
On ne voit toutefois que le cagot sourire,
Ou le médecin innocent,
A ce qu'un Marquis sot en dit en grimaçant,
Parce qu'il a voulu tous trois les interdire.
Montre-toi plus sage, passant;
Et si ton cœur reconnoissant
Se plût à sa façon d'écrire,
Adresse en sa faveur des vœux au Tout-puissant;
Et donne quelques pleurs à qui te fit tant rire.

EPITAPHE.

PAssant, ici repose un qu'on dit être mort ;
Je ne sais s'il l'est, ou s'il dort :
Sa maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir ;
C'est un tour qu'il joue à plaisir ;
Car il aimoit à contrefaire.
Quoi qu'il en soit, cy gît Moliere ;
Comme il étoit grand comédien,
S'il fait le mort, il le fait bien.

STANCES
SUR LA MORT DE MOLIERE.

DAns le même temps que mourut
Ce grand, cet illustre Moliere,
On dit que la Parque voulut
Lui donner un apoticaire.

Un médecin mourut aussi,
D'une science assez profonde :
Un procureur en fit ainsi,
Allant plaider dans l'autre monde.

Voilà de bonnes gens ensemble,
Un procureur, un médecin,
Un apoticaire ; & me semble.
Que Moliere est le passe-fin.

Le médecin voyant Moliere,
Lui dit d'un ton de goguenard :
Hé bien, Malade imaginaire,
Vous voilà pris comme un renard.

Survint aussi l'apoticaire,
Qui lui dit, mais d'un ton plus do
Si vous aviez pris un clistére,
Vous ne seriez point avec nous.

Le procureur prit la parole,
Et lui dit, parlant de tous deux :
Ils ont joué si bien leur rôle,
Qu'ils m'ont fait venir avec eux.

Moliere alors prenant parti,
Dit au procureur : Je vous prie ;
Faisons enrager ces gens-ci,
Et je serai votre partie.

De peur d'oublier son métier,
Le procureur dit à Moliere :
Ne leur donnez point de quartier ;
Et j'aurai soin de votre affaire.

Moliere avec son procureur
Ayant commencé cette guerre
Le médecin, l'apoticaire
Se sont enfuis tous deux de peur.

Par tout se rendent effroyables
Et Moliere & le procureur,
Puisque même parmi les diables
Ils jettent d'horribles terreurs.

EPITAPHE.

CY gît qui favoit l'art de rire
Aux dépens de tout l'univers ;
Et d'affaifonner fes bons vers
Du fel piquant de la fatire.
D'un ftyle agréable & bouffon,
Qui ne fut jamais trouvé fade,
Il a joué fain & malade,
Homme, femme, jeune & barbon.
Le cocu, le jaloux, le plaifant, le critique,
Le gentilhomme & le bourgeois,
Le Marquis & le villageois,
Ont été le fujet de fa veine comique :
Heureux s'il n'avoit pas enfin
Attaqué l'hypocrite, avec le médecin ;
Ces derniers lui gardant une haine inteftine,
L'ont laiffé fans fecours déscendre au monument ;
Le médecin fans médecine,
Et le bigot fans facrement.

LES MÉDECINS VENGÉS,

OU

LA SUITE FUNESTE DU MALADE IMAGINAIRE

DEpuis long-temps une erreur fans fecond
Dans l'efprit des mortels régnoit abfolument,
Et dans tous les recoins du monde

Son pouvoir s'étendoit universellement ;
Quand un des grands hommes de France,
Moins renommé par sa naissance
Que celébre par ses écrits,
Reconnoissant cette chimére,
Voulut, en la rendant vulgaire,
Désabuser jusqu'aux moindres esprits.
Ce fut cet homme incomparable,
Cet excellent peintre des mœurs,
Moliere enfin, de qui la plume inimitable
Voulut des médecins, par un trait admirable ;
Représenter les brutales humeurs.
Il connut que l'idolâtrie
Que les hommes ont pour la vie,
Etoit le seul fondement de leur art ;
Et que bien loin de soulager nos peines ;
Leur esprit n'avoit d'autre égard
Que de tirer profit des foiblesses humaines.
Comme dans un vivant tableau,
Nous remarquons dans sa piéce derniére ;
Qu'un homme se faisant malade imaginaire,
Se croit étant très-sain, proche de son tombeau ;
Qu'un médecin plein d'arrogance
Entretient par son ignorance
Cette erreur ridicule ; & par un soin fatal,
Loin qu'à la dissiper son esprit s'étudie,
Il augmente sa maladie,
Pour d'autant plus profiter de son mal.
Par ses ordonnances sévéres,
Il lui prescrit, dans l'espace d'un mois,
Douze purgations, quinze ou seize clistéres,
Sans les sirops desquels son caprice fait choix.
C'est ce qui nous fait voir que de la médecine
L'art fut trouvé plus pour notre ruine,
Que pour notre soulagement ;
Puisque, pour peu de mal que puisse avoir un homme,
L'excès des remédes l'assomme,



Ou corrompt la bonté de ſon tempéramment ;
Et ces docteurs pleins d'avarice ,
Se font riches à nos dépens ;
Et qu'au lieu que chez les marchands
Nous prenons ſimplement ce qui nous eſt propice :
Il nous faut , chez ces gens , loin de ce qui nous ſert ,
Prendre le poiſon qui nous perd ;
Et loin qu'aucun dégoût au refus nous obſtine ,
Il faut non-ſeulement , par un fâcheux deſtin ,
Que nous payions notre aſſaſſin ,
Mais encore le fer dont il nous aſſaſſine.
C'eſt ce que cet illuſtre auteur
Dans ſa piéce nous fit paroître ;
Mais en nous le faiſant connoître ,
Il attira lui-même ſon malheur :
Les médecins d'intelligence ,
Aſpirans tous à la vengeance ,
Cherchérent les moyens de ſe la procurer ;
Et par une mort exemplaire
Ils conclurent enfin , qu'il falloit réparer
Le tort qu'à leur ſavoir ſa plume avoit pû faire ;
Cependant l'exécution
Leur en paroiſſoit difficile ,
D'autant que près de lui leur ſcience inutile
Ne leur en fourniſſoit aucune occaſion.
Pouſſés d'une fureur extrême ,
Ils conjurérent la mort même
D'entreprendre ce coup pour eux ;
Et pour plus aiſément la porter à le faire ,
Le plus âgé d'un air reſpectueux ,
Lui parla de cette maniére :
Souveraine des Rois , maîtreſſe des humains ,
Qui tenez de leurs jours le deſtin en vos mains
Et de qui le ſuprême & redoutable empire
S'etend egalement ſur tout ce qui reſpire ;
Voyez d'un œil benin vos pauvres ſubſtituts ,
Les humbles médecins à vos piéds abattus ,

Qui dans l'accablement d'un défespoir extrême ;
Ne peuvent recourir qu'à leur princeſſe même.
Vous ne ſavez que trop avec quels ſoins heureux
Chacun de nous travaille à contenter vos vœux,
Que pour faciliter votre atteinte mortelle,
Nous diſſipons des corps la vigueur naturelle ;
Et que ſans le ſecours de nos médicamens,
Les hommes pourroient vivre encore plus long-
temps :
Cependant, ce n'eſt pas pour vanter nos ſervices,
Ni demander le prix de tous nos ſacrifices,
Que nous oſons paroître devant vous :
Nous ne nous proſternons, Madame, à vos genoux,
Que pour vous demander juſtice de Moliere :
C'eſt lui qui nous détruit dans l'eſprit du vulgaire,
Et qui ſur ſon théatre oſe à tous faire voir
Que notre intérêt ſeul fait tout notre ſavoir ;
Que nous n'avons des maux aucune connoiſſance ;
Que de nous les humains tirent peu d'aſſiſtance ;
Et que loin de ſavoir l'art de les ſecourir,
Nous ne les guériſſons qu'en les faiſant mourir.
Jugez à quel mépris cet homme nous expoſe.
Mais, quoique vous dûſſiez prendre en main notre
cauſe,
Et détruire qui cherche à nous détruire tous ;
Vous ne devez venger, grande Reine que vous.
Oui, cet impertinent, par une audace extrême,
Va juſqu'à vous jouer ſur ſon théatre même ;
Et par la feinte mort, qu'au public il fait voir,
Il brave de vos traits l'invincible pouvoir.
Vengez-vous donc, Madame, & de ſon inſolence
Puniſſez l'orgueilleuſe & coupable licence :
Montrez, en le perçant de véritables coups,
Qu'on ne ſe moque point impunément de vous ;
Que vous ſavez braver, qui comme lui, vo
brave,
Que le plus grand mortel vous eſt moins qu'un
ſclave ;

)uand il a du mépris pour votre autorité :
t c'eſt à quoi conclut notre humble faculté.
a Mort, à ce diſcours, furieuſe, emportée
D'un tranſport non accoûtumé,
rend de ſes traits mortels le plus envenimé;
t pour ne plus trouver ſa fureur arrêtée,
Elle quitte les médecins,
)ui ne pénétrans pas ſes funeſtes deſſeins,
Croyent avoir perdu leurs peines :
t puiſqu'elle s'enfuit ſans leur répondre rien;
Elle leur témoigne aſſez bien
)u'elle ne prétend pas ſatisfaire leur haine.
Cependant à ce coup fatal
La cruelle trop empreſſée,
ſe croit pas ſon offenſe aſſez bien effacée;
i Moliere ne meurt dans le palais Royal.
lle entre, elle en approche, & veut ſe ſatis-faire;
lais voyant qu'il la brave, & que tout au con-traire
)'exciter de l'horreur, elle augmente les ris,
Pleine de honte & de furie,
Elle quitte la comédie,
Et va l'attendre à ſon logis.
C'eſt là que l'illuſtre Moliere
Arrive malheureuſement,
Et trouve en ſon appartement
Cette barbare meurtriére.
. peine eſt-il entré, que d'un trait inhumain;
Conduit par ſa funeſte main,
Elle rend ſa rage aſſouvie ;
t ſortant de ce lieu d'un pas précipité,
aiſſe pour mieux marquer ſa noire cruauté,
.e grand homme à la fois ſans parole & ſans vie;
Telle qu'en ſortant du combat
aroît une Amazone après une victoire,
Telle, après ſon aſſaſſinat,
arut aux médecins la mort pleine de gloire.

Ne craignez plus, dit-elle avec un air hautain;
Celui qui de votre art détrompoit le vulgaire,
Celui qui m'outrageoit, & vous étoit contraire,
Vient d'être percé de ma main :
Travaillez donc pour mon empire;
Pour l'agrandir, employez-vous;
Et puisque je suis pour vous,
Sachez que désormais nul n'osera vous nuire.
Alors les médecins, d'un ton plein de transport,
Criérent tous, Moliere est mort.

EPITAPHIUM PRO MOLLERO COMOEDO.

HIc facunde jaces facetiarum,
Molleri, arbiter & pater jocorum,
Salsi dramatis artifex & actor
Ausus qui proceres & urbem,
Plaudentes simul, & simul frementes,
Noras utilibus docere nugis,
Et ridens vitium vafer notabas,
Ipso sic melior Catone censor.

MADRIGAL.

QUand Moliere, employant de l'art les plus beaux traits,
Nous peignit des humains les différens portraits,
Nous dûmes nos plaisirs à son rare génie :
Mais il ne doit qu'à lui cet honneur sans égal,
D'avoir été l'original,
Dont la France jamais ne verra de copie.

PLACIDIS MANIBUS

JOANNIS-BAPTISTÆ

POQUELINI MOLLERII,

COMICORUM SUI SÆCULI

Poëtarum facilè principis.

EPITAPHIUM.

HIc ſitus eſt vitiorum hominum, dum viveret, hoſtis,
Illos cùm ſcriptis, voce vel argueret.
Dicendo verum vitiis non ipſe pepercit.
Huic Deus ut parcat, Lector amice, roga.

Traduction de l'épitaphe cy-deſſus.

CY gît cet ennemi des vices de ſon temps;
De qui la voix fit autant que la plume.
Il fut par l'une & l'autre, en délaſſant nos ſens,
Des ſévéres leçons corriger l'amertume.
Homme, qui que tu ſois, qui l'eus pour ton cenſeur,
N'épargnant pas tes mœurs ni ta perſonne,
Pour le payer des ſoins qui t'ont rendu meilleur,
Prie au moins que Dieu lui pardonne.

FAUSTIS MANI

JOANNIS-BAPT

POQUELINI MOI

EPITAPHIU

P Laudebat, Moleri, tibi plenis
Nunc eadem mœrens post tua fat
Si risum nobis movisses parciùs olim
Parciùs heu lacrimis tingeret or

SONNE

LA Parque m'a surpris, person
Son coup fut aussi prompt que l
Mais mon renom fameux dans le b
Malgré ce choc mortel, m'y fera

Les fleurs que dans ses champs l'Hél
Reçurent de mes soins mille ornem
On ne peut rien trouver de si bea
Et de son propre encens Apollon

Le plus grand Roi du monde en va
Hippocrate gémit sous l'effort de l
Et le vice avec eux se vit toujou

Un faux zéle pourtant à la fin m'
Mais pendant qu'à mon corps on
Le ciel s'ouvrit sans peine à mon

EPITAPHE.

PAſſant, qui que tu ſois, arrête,
Fais pour moi ce dernier effort ;
Et, ſi te divertir d'un mort
Te paroît choſe aſſez honnête,
Viens à ma très-humble requête,
Rire un moment de mon folâtre ſort.

Pendant que j'ai vécu, j'ai fait la guerre aux vices ;
Perſonne n'échappoit à mes heureux caprices :
J'ai fait voir des bigots le dehors impoſteur,
Raillé des médecins l'art funeſte & menteur :
J'ai berné les cocus ; & puiſqu'il faut tout dire,
Même expoſé la mort aux traits de ma ſatire.

Mais hélas ! Par malheur pour moi,
La mort n'entend point raillerie ;
Et je connois, à ſa furie,
Qu'il ne faut jamais rire avec plus fin que ſoi.

Elle a voulu punir ma bouche téméraire
Par un funeſte événement ;
Et lorſque je ſouffrois un mal imaginaire,
Je ſuis mort effectivement.

Adieu, va-t-en, je t'en convie,
Et verſe quelques pleurs en faveur de mon ſort :
Mais on a, par malheur, tant ri pendant ma vie ;
Que je ne m'attens pas qu'on pleure après ma mort.

EPITAPHE.

MOliere eſt dans la foſſe noire,
On dit qu'il eſt mort tout de bon.
Pour moi, je n'en ſaurois rien croire ;
L'acte eſt trop ſérieux pour être d'un bouffon.

SONNET IRREGULIER.

C'eſt un médecin qui parle.

MOliere eſt mort ; quelle étrange nouvelle !
Comment, ſans en frémir, apprendre ce revers ?
Il eſt mort, oui, ſans doute, & la Parque cruelle
De ce monſtre, ſans nous, a purgé l'univers.

Que votre injuſtice eſt étrange !
Deſtins, ignoriez-vous quel eſt notre pouvoir ?
Et ne deviez-vous pas ſavoir
Le plaiſir que l'on goûte alors que l'on ſe venge ?

Quoi donc ? Sera-t-il dit qu'avec impunité
L'ennemi de la Faculté
Porte parmi les morts le fruit de ſa victoire ?

Si nous avions encor ce chagrin à ſouffrir,
Que ne nous laiſſoit-on, au moins pour notre gloire,
La conſolation de le faire mourir ?

FIN.



